

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100.000 personnes.  
Annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

**PRIX - - 10 Cts.**

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

**No. 15**

— LA —

## VENGEANCE DU FIANCÉ

PAR

JULES MARY

**MARS 1895.**

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

**LEPROHON & LEPROHON**

EDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

*Nous demandons 200 agents*

# L'Enfant Mystérieux

---

*L'enfant mystérieux* est un de ces drames intimes du pays, qui sont si chers aux canadiens. Les coutumes des habitants, leur manière de vivre, leur langage, leurs croyances, leurs superstitions sont dépeintes d'une manière aussi descriptive qu'énergique. Le style de l'ouvrage est simple et a une forme saisissante. On se croirait en pleine campagne canadienne. Les faits et gestes de l'enfant mystérieux depuis le moment où il apparaît sur la scène jusqu'au moment où son identité est révélée constituent une œuvre charmante, qui intéressera beaucoup nos lecteurs. La table des matières que nous donnons ci-dessous, démontrera mieux qu'aucune description ce qu'on peut attendre de la lecture de ce roman.

L'ouvrage comprend deux volumes expédiés " franc de port " sur réception de 50 centins en argent ou timbres-poste canadiens ou américains.

## TABLE DES MATIÈRES DU 1er VOLUME

Une veillée chez Pierre Bouet. Un poisson du bon Dieu. Un festin du temps passé. Une histoire de loup-garou. Sinistre prédiction. Antoine Bouet, le Beau Parleur. Parrain et marraine. La sorcière de l'Argenténay. L'Horoscope. Dix-sept ans après. L'Île à Deux-Têtes. Tamahou. Le Trésor de Fournier. Où Tamahou et Antoine Bouet se font d'aimables confidences. Où Pierre Bouet s'occupe de son magot. Où Ambroise Campagna commence à n'avoir plus peur. Le Rapt. Ambroise en campagne. Où la Démone passe un vilain quart-d'heure.

## 2ème VOLUME

Le contrebandier. Dans la gueule du lion. Où Tamahou l'échappe belle. Où la Démone revient d'une excursion aux portes de l'enfer. Les Nouveaux Robinsons. Où le fisc vient fourrer son nez. Où l'on perd l'espoir à bord de l'Espérance. Où le père Bouet se monte la tête. Les frères Pape. Un coup de fusil aux avant-postes. Où la Démone passe de main en main. Dans lequel Antoine, roulé et déçu prend une terrible résolution. Le fratricide. Au pouvoir de l'ennemi. Exploits chevaleresques de Titoine. La Dame Blanche. Un mot sur le magnétisme. Le Spleen anglais. Un naufrage providentiel. Où Titoine reçoit une fessée No. 1. Conjectures. Mari et femme. Père, Mère, et Fille. Le Coffret. Remords et Peur. Où Antoine danse une gigue macabre et où la Démone meurt... de joie. Epilogue.

167  
B-721  
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

—>◊<—  
PUBLICATION MENSUELLE  
—>◊<—

No. 15.

Abonnement. . . . \$1.25 Par Année

---

— LA —

# VENGEANCE DU FIANCÉ

— PAR —

JULES MARY

—>◊<—  
MARS 1895  
—>◊<—

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-G. Montréal, Can.

J. O. FILTEAU,  
LIBRAIRE,  
27 RUE BUADE. 27  
QUÉBEC.

# La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

## NUMEROS PARUS

- 1er Numéro paru : "Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël.
- 2e Numéro paru : "Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
- 3e Numéro paru : "Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.
- 4e Numéro paru : "La Roche qui pleure," par Chs. de Valois.
- 5e Numéro paru : "Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc.
- 6e Numéro paru : "Rêves Dorés," par M. Maryan.
- 7e Numéro paru : "Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
- 8e Numéro paru : "Les Fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
- 9e Numéro paru : "Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.
- 10e Numéro paru : "Le Coureur de Dot," par DuCampfranc.
- 11e Numéro paru : "Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
- 12e Numéro paru : "Le roman d'une jeune fille pauvre," par Eliza Gay.

## 13me NUMERO PARU

# LE ROMAN D'UN CRIME

Par ETIENNE MARCEL

Ce roman du plus palpitant intérêt que l'auteur a su dramatiser à mesure que, sous sa plume, la fraîche idylle se change en horrible tragédie, est assurément le chef-d'œuvre d'Etienne Marcel.

Ce livre est le premier de ce genre et "La Bonne Littérature Française" a le plaisir de l'offrir à ses nombreux lecteurs.

En vente au complet pour 10 CENTINS dans tous les dépôts de journaux, et chez les éditeurs

## 14me NUMERO PARU

# TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

Par JULES MARY.

L'épopée de la Révolution française offre aux grands écrivains contemporains, une source féconde d'épisodes émouvants, d'héroïsmes obscurs, d'exemples de grandeur d'âme, qui ne sont certainement pas égalés dans aucune autre époque.

Jules Mary, l'écrivain si justement aimé des lecteurs, est certainement celui qui nous présente les incidents de cette période avec le plus d'intérêt. On ne pouvait pas trouver un sujet plus captivant et il a pleinement réussi dans "TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR", que nous offrons en entier dans le No 14 du mois de Février 1895 de "La Bonne Littérature Française."

Dès le commencement du livre on est intéressé, et cet intérêt va grandissant jusqu'au dénouement où l'auteur dans une de ses plus belles pages, nous fait assister à un tableau d'une grande beauté. On voit l'héroïne du drame se multiplier pour sauver le fils de sa bienfaitrice. Elle l'aime sans espoir. Elle se dévoue, court les plus grands dangers et, finalement pour sauver sa vie, fait le plus grand sacrifice qu'une femme puisse faire. Heureusement la Providence veille sur elle et, au moment où tout semblait perdu, elle atteint le bonheur à la satisfaction de tous les personnages du drame.

## TRAHISON VAINCUE PAR L'AMOUR

Est en vente dans toutes les librairies et dépôts de journaux pour 10 centins. Si votre libraire ne l'a pas, envoyez-nous 10 centins et vous recevrez le livre par retour de la malle.

Abonnement - - - - \$1.25 par année

## Leprohon & Leprohon

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises.

25, Rue Saint-Gabriel, Montréal, Canada

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la malle, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-poste. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.



# LA VENGEANCE DU FIANCÉ

PREMIÈRE PARTIE

JACQUES ET GEORGES

## I

Saint-Viâtre est un village situé dans l'arrondissement le plus insalubre de la Sologne, au milieu des marais et des étangs formés là par le Néant et le Beuvron.

Saint-Viâtre s'appelle aussi Tremblevif.

L'église qui date du onzième siècle, et qui a été reconstruite au douzième et au seizième, recouvre une crypte où fut enterré le saint du même nom.

Un petit tremble a pris racine sur un contre-fort.

Selon la légende, pieusement conservée par les habitants, cet arbre est un rejeton du tremble qui servit à la bière de Saint-Viâtre et dont les branches eulacèrent le cœur.

De là le second nom de Tremblevif.

En général, l'église est abandonnée pendant la semaine.

Il n'y a guère que les dimanches où les fidèles de la paroisse s'y rendent à la messe et aux vêpres.

Ce matin-là, pourtant — le jour où commence notre récit — un mardi de mai tout ensoleillé, la moitié des villageois de Saint-Viâtre semblait s'être donné rendez-vous aux abords de la grande porte.

La cloche de l'église avait carillonné depuis l'aurore.

Tout paraissait avoir pris un air de fête.

C'est que, depuis quelques jours, une nouvelle s'était répandue : une nouvelle à laquelle on ne s'attendait guère et qui avait fait jaser les commères du pays :

Mademoiselle Jeanne du Val-Rebon se mariait avec le fils d'un riche manufacturier, Robert Montarlot, qui habitait, pendant l'été et la saison des chasses, le château de Pierrefort, de l'autre côté du Beuvron.

La nouvelle de ce mariage avait éclaté comme un coup de foudre.

On connaissait le comte Horace du Val-Rebon, père de la fiancée, pour un homme fier de sa noblesse et de ses aïeux remontant aux Croisades, et l'on s'étonnait fort de le voir se mésallier ainsi en donnant sa fille au fils d'un filateur, riche à la vérité, mais sans naissance, comme on disait encore.

Était-ce seulement l'amour qui avait fait le mariage ?

On disait que les Val-Rebon étaient gênés et que le vieillard avait pu songer à redorer son blason avec les écus roturiers du père Montarlot.

L'église était vide : à la sacristie, seulement, venaient d'entrer le prêtre et les enfants de chœur.

Lorsque nous disons qu'elle était vide, nous nous trompons, car un homme se tenait dissimulé, près du mur, dans l'ombre du recoin formé par le confessionnal.

Cet homme, dont l'obscurité empêchait de distinguer les traits, était là depuis longtemps. . . . . Le prêtre l'avait remarqué, immobile ainsi qu'une statue, à la messe du matin. . . . .

Il se tenait debout, la tête penchée, les bras croisés, n'avait pas songé à s'asseoir, n'avait pas fait le moindre mouvement.

Sa haute taille, qui semblait élégante, disparaissait sous un long manteau, de telle sorte qu'on n'eût pu dire, à l'allure, si l'homme avait vingt ans ou s'il en avait soixante.

Vers dix heures, un bruit sourd — comme une sorte de grondement — se fit entendre à la porte de l'église.

Et cette porte s'ouvrit.

C'étaient les voitures de gala, parties une demi-heure auparavant, du château de la Saunerie-des-Eaux, et qui arrivaient amenant les invités.

A ce bruit, l'inconnu tressaillit ; il fut tenté de tourner la tête, mais se retint

Seulement, au lieu de rester debout, il s'agenouilla ; ses deux coudes s'appuyèrent sur le dossier d'un banc et il cacha sa figure entre ses mains, afin, peut-être, de n'être point troublé dans son recueillement par la cérémonie qui se préparait.

Les voitures s'étaient rangées devant le portail de l'église.

La mariée descendit. . . . .

Jeanne du Val-Rebon était grande et fort belle ; bien qu'à cet instant-là, où la joie aurait dû transfigurer ce qu'il y avait d'un peu trop sévère dans ses traits, elle parût au contraire sombre et fatiguée.

Elle avait dix-huit ans.

Ses yeux de velours noir restaient obstinément fixés à terre et ses lourdes paupières, légèrement bistrées par un chagrin secret, cachaient leur tendresse amoureuse.

Un pli creusait chaque coin des lèvres.

Ses larges et superbes épaules indiquaient la force et la grâce, chez une fille qui commençait à être dans toute la plénitude de sa beauté, et cependant, bien que tant de dons naturels parussent devoir lui apporter le bonheur, elle était chancelante et comme privée de vie, au moment où elle entra à l'église.

Sur le seuil, ses paupières se relevant avec effort, son regard noyé de larmes erra, une seconde, avec terreur, d'autel en autel, de banc en banc, de chaise en chaise. . . .

Puis, parce qu'elle n'avait rien vu, elle eut un long soupir de soulagement et, fermant de nouveau les yeux, s'abandonna au bras de son père qui la conduisait,

Horace du Val-Rebon, lui aussi, semblait avoir l'âme agitée par quelque drame pénible, car il lui fallait toute son énergie d'homme pour paraître heureux, en ce jour consacré à la joie.

Derrière venaient les invités, Robert Montarlot, son père, enfin toute la noce, réunissant côte à côte les plus riches industriels et la noblesse, riche ou pauvre, de la Sologne.

Quand Jeanne fut à quelques pas du maître autel, elle s'arrêta brisée, dans l'impossibilité d'avancer. . . . .

Son père se pencha vers elle et doucement, épouvanté de cette tristesse, et avec une infinie compassion :

— Courage, chère bien-aimée, souviens-toi qu'il le faut ! . . .

Une heure après, Jeanne du Val-Rebon, désormais madame Montarlot, ressortait mariée, au bras de Robert Montarlot.

Celui-ci n'avait rien, dans son visage, rien dans sa tenue qui pût désespérer une jeune fille, toute sa personne était fort distinguée, et ses yeux bleus, très doux, arrêtés en souriant sur sa femme, disaient assez qu'il en était amoureux.

Quant à Jeanne, à présent que le sacrifice était consommé — car ce mariage ressemblait à un sacrifice — elle redevenait calme et s'attachait à montrer à tous les amis de son père, à tous les amis de son mari, la figure d'une femme heureuse de son sort.

Les voitures regagnèrent le château de la Saunerie-des-Eaux.

Dans la première, Jeanne et Robert Montarlot furent seuls.

Robert prit doucement la main gantée de sa femme, la porta à ses lèvres et y mit un baiser discret.

Puis, comme avec une sorte de crainte, une hésitation bizarre après la cérémonie qui venait d'avoir lieu :

— Jeanne, m'aimez-vous ? demanda-t-il.

Les traits de la mariée se contractèrent....

Si elle avait répondu tout de suite, à l'altération de sa voix on eût deviné qu'elle allait mentir, mais gardant dans sa main les doigts de son mari, elle dit, après un léger silence, domptant les battements de son cœur :

— Robert, je vous aime !.....

Et quand, au bout de l'allée de peupliers toujours bercés par la brise, eurent disparu les voitures, sur le seuil de l'église se montra le mystérieux inconnu, qui, ses dévotions terminées, sortait à son tour.

Les paysans s'en étaient allés ; il n'y avait plus là personne.

Personne, donc, ne vit qu'il s'éloignait, chancelant sur ses jambes, titubant comme un homme ivre....

## II

On eut beau jaser sur ce mariage, on n'en devina point les motifs. Au bout d'un mois on finit par ne plus s'en occuper.....

Robert Montarlot et sa femme continuèrent d'habiter le pays, séjournant au château de la Saunerie, auprès du comte Horace.....

Vers le mois de mai de l'année suivante, elle eut un fils auquel on donna le nom de Jacques.

Elle fit donc venir du Morvan une nourrice qu'elle garda au château, car, dans sa joie d'être mère, elle n'aurait pu se séparer de son fils ; et puis, à ce bébé encore en ses langues, elle prêtait déjà de l'intelligence et de la réflexion.

Et elle s'imaginait que si elle l'éloignait, ne fut-ce que quelques jours, le regard de l'enfant lui en ferait des reproches.

La seconde année comme la première, elle supplia son mari de la laisser au château et de ne point aller à Paris.

L'hiver fut très froid, en cette année, et le mois de décembre particulièrement rigoureux.

Le comte du Val-Rebon, jusque-là bien portant, tomba malade et le climat de Nice ou celui de l'Algérie lui fut ordonné ; Jeanne et Robert l'accompagnèrent.

Ce fut la première fois que la jeune mère fut privée de son enfant, qu'elle ne voulut point prendre avec elle, redoutant pour lui les fatigues d'un long voyage.

Et malgré son mari qui cherchait à la rassurer, qui se moquait doucement d'elle, la jeune femme superstitieuse restait assaillie de sombres pressentiments.

— Il me semble qu'un malheur nous menace, disait-elle en couvrant de baisers l'être faible que la nourrice lui présentait.

— Oh ! disait celle-ci, que madame se tranquillise.... l'enfant est bien portant..... au moindre signe d'indisposition, je le ferai savoir à madame....

— Vous m'écrirez tous les jours, je le veux, fit Jeanne.

— Que crains-tu donc, ma chérie ? fit Montarlot.

Elle ne répondit pas, essaya de sourire, pour se dissimuler son trouble à elle-même et elle s'éloigna de son fils, non sans lui adresser un dernier regard, sans lui jeter un dernier baiser.

Le comte du Val-Rebon resta deux mois à Nice, avec sa fille et son gendre, et pendant ces deux mois, Charlotte, la nourrice, une jeune et jolie Morvandelle, ne manqua jamais d'écrire.... Jeanne avait fini par se rassurer.

Le comte rétabli, on songea au retour.

Ce fut une grande joie pour elle, la première, depuis bien longtemps.

Au château, les domestiques étaient prévenus du retour des maîtres et les attendaient.



Les voyageurs arrivèrent pendant la nuit, une nuit froide et humide de la fin de janvier.... Les domestiques étaient là.... parmi eux Charlotte....

Tout ce monde était calme.... Charlotte souriait en regardant sa maîtresse..... Jeanne fut tout de suite rassurée..... Elle alla droit à la nourrice :

—Jacques ? demanda-t-elle.

—Il dort comme un petit homme. Je n'ai pas voulu le déranger, c'eût été dommage, tant il dort bien.....

Jeanne, sans même ôter son manteau de voyage, vola plutôt qu'elle ne courut jusqu'à la chambre du petit,...

A la porte elle s'arrêta. Son cœur battait. Elle allait le revoir.

Puis elle ouvrit doucement.

Une veilleuse, sur un guéridon, éclairait vaguement la chambre.

Elle se dirigea, sans bruit, vers le berceau, écarta les rideaux roses et avidement, dans l'entrebaillement, pencha sa tête anxieuse.

Le berceau était vide !.....

Elle se recula, frappée d'un grand coup au cœur.....

Elle se précipita dans la chambre de la nourrice.... séparée par une porte seulement.

Là, rien, rien non plus.... Où donc était l'enfant ?....

Au même instant, Charlotte, souriant toujours, entraît....

—Eh bien, madame a vu que l'enfant se portait à ravir ?....

Et Jeanne, horriblement pâle, les yeux hagards, rugissant comme une tigresse à laquelle on vole ses petits, Jeanne se jeta, les mains tendues, sur la nourrice, la serra à la gorge, la secoua furieusement :

—Jacques ? Qu'avez-vous fait de Jacques ?....

Et la nourrice, suffoquée, effarée :

—Mais, madame, il est dans son berceau....

Jeanne la traîna dans la chambre avec une force d'homme.

—Regardez !! dit-elle avec un accent terrible.....

La nourrice regarda.... poussa un cri.... joignit les mains :

—Madame, il y a quelques minutes, le petit était là.... tranquille.... je venais de lui donner le sein.... il dormait..... Je l'ai quitté quand j'ai entendu la voiture de madame.. ne me tuez pas. C'est, sans doute, quelque domestique qui aura pris l'enfant pour le montrer plus tôt à madame.

Et appelant, comme si le petit pouvait répondre :

—Jacques !.... Jacques, mon enfant, où êtes-vous ?....

Jeanne l'avait quittée, pareille à une folle, son manteau traînant derrière elle, ses cheveux flottant dans son dos. Et sa voix stridente emplissait tout le château.

Montarlot, le comte, les domestiques accoururent. Elle ne put que dire un mot :

—On m'a volé mon fils !.. je vous le disais bien qu'un grand malheur nous menaçait.

Et elle tomba inanimée, répétant :

—On m'a volé mon fils !.....

Robert et le comte, tout d'abord frappés de stupeur, conservèrent cependant assez de sang-froid et ne perdirent point la tête.

Tous les gens du château étaient réunis, terrifiés, autour d'eux.

Pendant que le comte s'empressait autour de sa fille, cherchant à lui faire reprendre connaissance, Robert interrogea les domestiques un à un, commençant par la nourrice, laquelle se lamentait et était près, comme sa maîtresse, de se trouver mal.

Mais il eut beau interroger, il se heurta partout à la même réponse :

—Nous avons vu l'enfant une demi-heure, une heure au plus avant l'arrivée de madame.... la nourrice le tenait dans ses bras.... il était gai et bien portant.... Charlotte l'a porté dans son berceau, puis est redescendue..... Qu'est-il arrivé ?.... nous n'en savons rien !....

Une heure après, quand la jeune mère reprit connaissance, elle se souvint tout de suite de ce qui s'était passé et pourquoi ceux qui se trouvaient auprès d'elle la regardaient d'un air si triste et si désespéré.

Elle se releva, ayant l'aspect d'une folle, et à son mari :

—Eh bien ! Robert, vous l'avez retrouvé, n'est ce pas ?....

Mais Robert et le comte Horace baissèrent les yeux, et les autres, ne pouvant soutenir le spectacle de cette douleur poignante, détournèrent la tête pour essuyer leurs larmes.

Des battues furent organisées par tout le pays, et il n'est pas aventureux de dire que pas une sapinière, pas une futaie, pas la moindre touffe de joncs des bords des étangs, ne resta sans être soigneusement examinée, fouillée.

Les gendarmes, prévenus, dirigeaient ces manœuvres, aidés par les gardes-chasse et les forestiers....

Les étangs, les rivières furent sondés avec soin, car un instant on put croire qu'au crime du rapt s'était joint un crime plus atroce : le meurtre de l'enfant.

Mais ces efforts aussi demeurèrent sans résultat. Le petit resta introuvable.

Il faut bien que tout s'apaise — même les plus grandes rumeurs — il faut bien que tout s'oublie, même les plus amers chagrins.

Une joie était réservée encore à la triste mère.

Elle devint enceinte pour la seconde fois... Ce fut encore un fils qu'elle mit au monde.

Robert voulait qu'on lui donnât le nom de Jacques, en mémoire du pauvre petit disparu, mais Jeanne s'y opposa.

— Non, dit-elle, cela lui porterait malheur.

On l'appela Georges.....

Il eut pour nourrice une jeune femme de l'Orléanais, grande et forte, qui se mit tout de suite à l'aimer comme si elle eût été vraiment sa mère, et veilla sur lui avec d'autant plus de soins qu'elle savait l'histoire de Jacques.

### III

L'enfant avait un an.... Il était sorti de ses langes et la nourrice Jeannon, à genoux devant lui, essayait, en souriant et en chantant, de le faire tenir debout sur ses frêles-jambes....

On était en plein été.... Depuis le matin, le soleil se cachait obstinément derrière un lourd rideau de nuages couleur de bronze. L'orage qui menaçait, finit par éclater.

L'enfant eut peur et se mit à pleurer.... Jeannon le coucha en son berceau, qu'elle balançait doucement jusqu'à ce que le sommeil vint.

La nuit était descendue, plus vite que d'habitude, grâce au ciel couvert, et de longs éclairs de feu sillonnaient les nuages, d'un bout à l'autre de l'horizon.

La nourrice ferma les persiennes, tira les rideaux devant les fenêtres et laissa retomber les rideaux du berceau sur le petit afin d'empêcher que les éclairs ne le réveillassent.

Puis, entendant des portes s'ouvrir et se refermer bruyamment, dans les chambres voisines, sous la poussée des courants d'air, elle sortit un moment et mit tout en ordre.

Elle fut cinq minutes absente.... A peine était-elle dehors que derrière la porte de sa chambre apparaissait tout à coup une tête broussailleuse, à la longue barbe négligée, aux cheveux roux sur le front ; couvert de haillons sordides, un manteau en loques jeté sur les épaules, le pantalon effiloché, un homme, une sorte de mendiant immonde, s'avança prudemment, le dos courbé, le cou tendu vers la porte par où Jeannon s'en était allée.

Ses pieds nus ne faisaient pas de bruit sur le plancher.

Il s'approcha du lit, entr'ouvrit les rideaux, prit l'enfant qui ne fit pas un seul mouvement, et ne sortit pas de son sommeil, le plaça sous son manteau et rabaisant les rideaux, s'enfuit.....

Jeannon revint, et comme il faisait très noir dans la chambre, alluma une lampe qu'elle posa dans un coin sur une table.....

L'orage éclatait dans toute son intensité : les vitres tremblaient au grondement rapproché de la foudre.....

Enfin l'orage se calma, la foudre se tut, les éclairs devinrent de plus en plus rares, la pluie cessa tout à fait, les nuages, dispersés par le vent, firent place au ciel bleu piqué d'étoiles. Jeannon, rassurée, s'approcha du berceau et écarta les rideaux pour contempler l'enfant dans son sommeil souriant de petit ange. Et elle jeta un grand cri, un cri terrible, qui retentit dans le château, vibrant comme tout à l'heure la foudre :

— Au secours ! A moi ! On m'a volé l'enfant !....

Ce fut une effroyable scène de désordre, de tumulte, d'épouvante.

Les gens, aussitôt avertis, parcoururent la Saunerie, des lumières à la main, quelques-uns armés de fusils de chasse décrochés à la hâte.

Mais personne n'avait rien vu, personne ne donnait de renseignements. Que pouvait-

on chercher ? . . . . . Le mendiant, aux haillons sordides, avait disparu sans laisser de traces, pareil à un fantôme ! . . . . .

Quand Jeanne fut informée de ce second rapt elle ne proféra pas une parole, ne jeta pas un cri, mais son aspect était effrayant.

Elle se tenait debout, adossée au mur du grand corridor qui aboutissait au balcon, et la lanterne d'antichambre que le domestique allumait d'une main tremblante, éclaira tout à coup la pauvre mère. Elle était méconnaissable . . . . . Sa figure semblait s'être allongée soudain et creusée . . . . . Vingt ans de plus venaient de s'abattre, d'un coup, sur la fleur éclatante de sa beauté . . . . . détruisant celle-ci . . . . . ridant son front . . . . . voûtant son dos . . . . . pâlisant ces lèvres . . . . .

La stupeur, l'hébètement, un horrible effroi l'empêchait de pleurer . . . . . les yeux restaient secs mais brillants de fièvre . . . . .

Et sans répondre à son mari, d'un pas raide, elle monta l'escalier qui conduisait à sa chambre, tomba sur son lit et y demeura insensible à ce qui se passa autour d'elle . . . . .

Le lendemain une fièvre cérébrale se déclarait, et le docteur Flérimont, interrogé par Robert, n'osait le rassurer et paraissait soucieux.

De même que la première fois, les recherches les plus actives et les plus minutieuses pour retrouver Georges furent sans résultat.

Le ravisseur était le même pour les deux enfants, cela semblait évident . . . . . mais quel mobile l'avait poussé à commettre deux pareils crimes ? . . . . .

Était-ce une vengeance ? . . . . . et de qui venait-elle ? . . . . .

Quel être abominable avait eu l'âme assez fortement trompée pour enlever ces deux enfants, sans pitié pour leur mère en larmes ? . . . . .

Et de ces deux enfants ravis qu'avait-il fait ? . . . . .

Pendant les premiers jours qui suivirent, Robert s'imagina, un instant, qu'il était sur la piste du ravisseur . . . . .

Un braconnier nommé Maladie déclara avoir aperçu un mendiant, mal habillé, mais tenant quelque chose sous son manteau, quelque chose de vivant, ce mendiant courait ventre à terre à travers le bois, comme s'il était poursuivi.

L'orage l'avait empêché de le suivre, et après l'orage, il était trop tard, toutes les traces étaient effacées par la pluie.

Montarlot avisa la justice de ce qu'il venait d'apprendre.

Les gendarmes tombèrent sur la piste du mendiant en haillons, la suivirent pendant une huitaine de jours, puis, malgré les efforts les plus intelligents, les ruses les plus habiles, finirent par la perdre.

Tout espoir devait être perdu.

Jeanne resta deux mois malade, et pendant deux mois le père Flérimont désespéra de sa raison.

Elle eut des délires furieux pendant lesquels elle laissa échapper les plus étranges divagations.

Enfin, elle se remit, entra en convalescence, et bien que très faible encore, put se lever s'approcher de la fenêtre, voir la campagne, se baigner des ardentes rayons du soleil, sortir, après quelques jours, faire cinq ou six pas, d'abord appuyée sur son père ou sur son mari, puis marcher seule, et enfin se hasarder à de plus longues promenades.

Lors d'une de ces promenades, Jeanne s'étaient arrêtée sur la bordure d'un joli bois.

Elle était là, rêveusement assise sur un tronc d'arbre, toute à sa tristesse et à ses souvenirs désespérés, quand elle aperçut tout à coup, au bout du chemin, un homme qui arrivait de son côté !

L'homme était grand et bien fait, âge d'une trentaine d'années environ, vigoureusement découplé et mis comme un *gentleman farmer* : un étroit veston de velours accusait sa taille robuste, et de hautes guêtres de toile dessinaient sa jambe jusqu'au dessus du genou.

Celui qui eût remarqué de près, même sans voir son visage, le mystérieux inconnu qui s'était tenu caché dans l'ombre du confessionnal le jour du mariage de Jeanne, aurait reconnu peut-être en lui l'homme qui venait de s'arrêter, le regard haineux et plein de colère, devant la malheureuse femme.

Cet homme, disons-le tout de suite, était Guy de Trécourt, celui-là même qui habitait près de la forêt de Bruadan, une maison moitié ferme et moitié castel en ruines, dans la direction de laquelle La Maladie avait vu courir le ravisseur du petit Georges.

Il resta une seconde devant Jeanne, laissa tomber sur elle un long regard de mépris, puis, se découvrant à peine, continua son chemin, sans ralentir ni sans hâter sa marche.

Mais, tout à coup, il s'arrêta.

Jeanne, tremblante, l'appela :

— Guy ! Guy ! je vous en supplie, un mot !

Il eut un sourire ironique :

— Qu'ai-je donc encore de commun avec vous ? Que voulez-vous de moi ?

— Mes malheurs ne devraient-ils pas m'attirer votre pitié ?

— Vous êtes malheureuse, dit-il d'un ton glacé, et je vous plains.

— Il me semble, Guy, que je suis maudite dans mes enfants, à cause du mal que je vous ai fait. . . . . Et pourtant les apparences sont contre moi ; je ne mérite ni votre dédain ni votre colère. . . . Je souffre trop déjà, sans que votre mépris vienne s'ajouter à mes tristesses. . . . . J'avais promis d'être à vous et je vous ai abandonné pour un autre. . . . C'est vrai. . . . et pourtant, que Dieu me pardonne de vous dire cela, je vous aime et je n'ai jamais cessé d'être digne de votre amour. . . . J'ai juré à mon père de garder le secret sur les motifs mystérieux de mon mariage. . . . Pour vous, je serai parjure. . . . . Ecoutez-moi.

Guy était resté dédaigneux ; mais le désespoir de la noble femme était tel qu'il ne pouvait s'y tromper ; et aux dernières paroles de Jeanne, une épouvante se peignit sur son visage, sa pâleur devint plus grande, une sueur mouilla son front, comme si quelque terrible remords eût torturé son âme, et il murmura :

— Que va-t-elle m'apprendre ? . . . .

#### IV

Ce fut un récit poignant qu'elle fit et souvent troublé, souvent interrompu par les larmes, — un récit que Guy de Trécourt écouta, la tête basse, n'osant lever les yeux, en proie à un désespoir étrange, les mains crispées, ayant, à certains moments, comme des envies folles de s'enfuir. . . .

Racontons brièvement les faits qui précédèrent le mariage de Jeanne du Val-Rebon avec Robert Montarlot.

Guy de Trécourt avait, tout près de la forêt de Bruadan, une grosse ferme à laquelle attenaient les restes d'un ancien château détruit pendant la Révolution et qui avait dû avoir fière mine si l'on en croyait les vestiges des hautes murailles que le feu, d'abord, le temps ensuite, avait épargnés.

Un coin de ce château avait été réédifié et Guy de Trécourt l'habitait, vivant là du revenu assez maigre que lui procurait la ferme de la Marotte.

Le château de la Saunerie et la Marotte n'étaient pas si éloignés l'un de l'autre que les deux châtelains ne pussent se voir souvent.

Cependant, ils ne se fréquentaient point.

Ils passaient même dans la contrée pour se détester cordialement.

Cette haine remontait loin, disait-on.

De père en fils et depuis des générations, les Val-Rebon et les Trécourt ne se saluaient pas lorsqu'ils se rencontraient, évitaient de se parler, et leurs terres étant limitrophes, ne perdaient jamais l'occasion d'une discussion ou d'un procès.

Jeanne et Guy, qui se promenaient souvent à cheval, où qui chassaient à pied, avaient fini par se rencontrer.

Jeanne était trop belle, paraissait trop douce et trop bonne pour que Guy n'oublât pas, à sa vue, les vieilles haines de famille.

Le hasard avait bien fait les choses et la loi naturelle rapprocha ces deux êtres qui, peu à peu, s'aimèrent.

Personne ne surprit, aux environs, le secret de leurs tendresses.

Dès les premiers temps et lorsque le comte de Trécourt s'aperçut qu'il aimait Jeanne, il manifesta l'intention d'aller s'ouvrir à son père et de ne pas tarder plus longtemps à demander la jeune fille en mariage.

Mais ce fut Jeanne elle-même qui l'en dissuada :

Mon père vous hait, vous ne l'ignorez pas, dit-elle ; nos deux familles sont séparées,

depuis longtemps, par une haine mortelle. Je crains que, si vous avouez ainsi notre amour, sans préparation, mon père n'entre dans une colère terrible... Il faut que je le prévienne, lentement, que je l'habitue, peu à peu, à cette pensée, afin qu'au jour où il apprendra la vérité, il soit à moitié vaincu... Soyons prudents, mon ami... si notre amour était brisé, si nous étions séparés l'un de l'autre, il me semble, Guy, que j'en mourrais....

Et sa jolie figure avait pâli, soudainement.

Ce fut ainsi qu'ils durent se cacher, temporiser, malgré leur hâte de s'aimer au grand jour.

Un jour que le comte Horace, très gai, considérait sa fille, toute resplendissante de grâce et de beauté, avec les yeux remplis d'orgueil paternel, Jeanne alla gentiment s'asseoir sur ses genoux, lui entoura le cou de ses bras et murmura à son oreille :

— Père, m'aimes-tu ? M'aimes-tu bien autant que tu le dis ?

Horace se mit à rire, mais ce fut tout. Elle s'attendait à de l'effusion de sa part. Elle se trompait. Il dit seulement : Tu as quelque chose à me demander ?

— Oui.

— Et quoi donc !

Elle hésita. Elle souriait, alors qu'elle était épouvantée.

— Une faveur... une grande faveur....

— Enfin, si tu ne me dis pas... je ne devinerai jamais.

— Quelqu'un se présentera aujourd'hui au château et demandera à te parler... d'une chose très grave, pour moi... Promets-moi de l'écouter... promets-moi d'être patient... promets-moi d'être doux... Et j'aurai foi dans ta promesse.

— Mais puis-je savoir le nom de ce visiteur ?

— Laisse-moi te le cacher encore, veux-tu?... Ne me force pas à te le dire, si tu m'aimes.... Dans une heure, tu seras aussi avancée que moi.

Le comte la regarda d'un air surpris ; mais il n'eut aucun soupçon de la vérité, et, comme il était habitué aux fantaisies de sa fille.

— A ton aise, petite surnoise, dit-il

Et il ne s'occupa plus de l'incident.

Vers le milieu de l'après-midi, comme il faisait la sieste, dans son cabinet, un domestique entra effaré, le réveillant en sursaut.

— M. le comte de Trécourt... oui, j'ai bien dit... M. le comte de Trécourt, celui de la ferme de la Marotte, demande instamment à parler à monsieur... il attend monsieur au salon.

Le vieillard était devenu pâle comme un mort. Et ce fut d'une voix étranglée qu'il bégaya :

— Lui ! Un Trécourt chez moi !!!... souillant de sa présence la demeure des Val-Rebon !... Oh ! son audace mérite un châtement ?

Et il se précipita dans le salon, tremblant de colère.

Guy l'attendait debout, un peu pâle aussi, mais résolu. C'était un beau et grand garçon, à l'œil noir ardent, aux épaules larges, aux attaches fines, robuste et élégant tout à la fois.

Horace l'interpella brutalement :

— Monsieur, dit-il, votre présence ici est une insulte pour moi... Rien ne l'autorise... Si quelque question d'intérêt a surgi entre nous, nos gens d'affaires la videront... C'est affaire à eux... non à nous... Vous connaissez le chemin qui conduit à la Marotte... j'ai bien l'honneur de vous saluer....

Le jeune homme devint un peu plus pâle, se mordit les lèvres jusqu'au sang et un instant parut devoir rebondir sous l'outrage.

Il se contenta et d'une voix un peu faible, tant était violente l'émotion qu'il venait d'éprouver, il dit :

— Je vous croyais préparé à ma visite... Puisqu'il n'en est rien, je veux vous laisser le temps de vous calmer... je vous rappellerai seulement que la haine, entre nos deux familles, n'en a jamais exclu la politesse, et que c'est vous abaisser devant moi que de m'insulter gratuitement. Ce langage, à la fois simple et fier, fit impression sur le comte.

Et, faisant un pas vers Guy et d'une voix enrouée :

— Parlez ! quel motif vous amène ?...

Guy répondit franchement, sans hésiter, comme s'il parlait de la chose la plus simple à un ami, presque à un parent.

—Monsieur le comte de Val-Rebon, je suis seul de ma famille et je n'ai plus qu'un oncle avec lequel je ne suis pas en excellentes relations ; c'est pourquoi je suis obligé de faire moi-même la démarche qui m'amène ici aujourd'hui.

—Quel est l'objet de cette démarche, monsieur ?

—J'ai l'honneur de vous prier de m'accorder la main de mademoiselle Jeanne, votre fille, que j'aime du plus profond de mon âme....

Horace recula jusqu'au mur.

—Vous ! bégaya-t-il.... Vous osez?... Vous avez songé?... Et vous vous êtes dit, sans doute, que je consentirais?...

Guy s'attendait à tout.

—Non, dit-il, je n'ai, au contraire, que peu d'espoir. Nos deux familles ont, de tout temps, été ennemies. Vous-même, vous me haïssez.... Pour moi, je n'ai contre vous aucun sentiment haineux.... Je vous respecte infiniment et mon respect n'a d'égale que la haute estime que j'ai pour vous.... Cependant, je réitère ma demande—ajouta-t-il d'une voix qui tremblait légèrement,—et je vous supplie de ne la point repousser.... J'aime mademoiselle Jeanne.... elle m'aime, elle vous le dira.... et vous feriez notre malheur si vous refusiez de nous entendre....

Horace eut un rire hautain.

—J'augure mieux que vous de la raison de ma fille.... Elle n'eût pas donné son cœur sans me consulter.... Où l'avez-vous vue, où lui avez-vous parlé, pour ainsi répondre de ses sentiments?.....

—Il est convenu, entre elle et moi, que nous ne vous cacherons rien. Depuis près de deux ans nous nous aimons.... depuis le même temps nous nous voyons presque tous les jours....

Le vieillard devint horriblement pâle.....

A peine, chez lui la fureur était-elle combattue par un reste de sang-froid.

—Ah ! misérables.... misérables tous les deux, qui me trompiez, qui abusiez de ma confiance..... Misérable, vous, surtout, comte de Trécourt, qui n'avez pas pris garde à la jeunesse de cette enfant.... qui avez profité de votre âge et de votre expérience pour la faire révolter contre moi..... Jamais, entendez-vous, je ne consentirai à un mariage pareil..... Dût ma fille être malheureuse et pleurer toute sa vie, dût elle en mourir, jamais, jamais elle ne sera votre femme.... allez, monsieur, allez, et veuillez m'épargner désormais vos visites....

Trécourt sortit, troublé, comprenant bien que toute supplication ne ferait que porter à l'extrême l'irritation du comte, et rendre toute réconciliation impossible.

Quand il fut loin, Val-Rebon se promena à grands pas dans le salon, murmurant des phrases entrecoupées.

—Elle, ma fille, aimer cet homme ! Ah ! je l'enfermerais plutôt dans un couvent....

Jeanne, tremblante, entraît au même moment.

—Mon père.... je vous en supplie, ne soyez pas cruel....

—Allez. Vous ne reparaissez devant moi que lorsque vous pourrez le faire sans rougir.... lorsqu'il n'existera plus rien de cet amour dans votre cœur....

Alors, froissée dans sa fierté de jeune fille, dans sa dignité de femme, elle dit simplement :

—C'est bien, j'obéirai.

## V

En effet elle obéit.

Rentrée dans sa chambre, elle n'en sortit plus que le dimanche pour assister aux offices, à l'église de Saint-Viâtre.

Lorsqu'elle descendait aux jardins pour s'y promener, c'était aux heures où elle savait que le comte était absent.

Horace s'était imaginé que sa fille plierait et que quelques jours de cette solitude suffiraient pour qu'elle revint à lui, repentante, ayant oublié l'amour de Guy.

Il se trompait.

Au bout de deux mois, il commença à être inquiet. Il eût bien voulu se relâcher un peu de sa rigueur.

Depuis deux mois, que, si près de Jeanne, il n'avait pas vu son visage, il trouvait le temps long. Mais Jeanne ne se plaignait pas.

Elle n'eût point résisté, peut-être, à cet exil, si elle n'avait pas reçu de nouvelles de Guy, mais elle avait mis sa femme de chambre dans la confidence.

Les deux amants s'étaient écrit une fois, rien de plus.

Mais cela avait suffi pour leur donner, à tous deux, patience. Ils eussent attendu, désormais, dix ans.

Après le dernier jour du troisième mois, le comte, un matin, entra comme une trombe dans l'appartement de sa fille.

Quand il entra, il se trouva en face d'une jolie fille fraîche et blanche comme un beau lis que vient effleurer la rosée du matin, les traits reposés, les yeux lumineux....

Elle se leva, en entendant son père, et l'accueillit par un sourire doux, comme si rien ne s'était passé entre eux, comme s'ils avaient continué de se voir tous les jours.

Stupéfait, le comte, qui était venu avec des intentions pacifiques, sentit augmenter son irritation.

—Jeanne, dit-il d'une voix brève.... ce n'est pas d'une fille de notre race, d'une fille élevée comme vous l'avez été, de me braver comme vous le faites.... Dans un mois, si vous n'avez pas changé, vous entrerez au couvent.

Elle répondit avec le plus grand calme :

—Mon père, je vous aime et je vous respecte. Ne prenez donc pas en mal ce que je vais vous dire : j'aime M. de Trécourt, et c'est pour toute la vie, voyez-vous. Je ne l'épouserai pas contre votre volonté. Mais le temps n'est plus où l'on pouvait obliger une fille à se faire religieuse. Je ne me sens pas la vocation, je n'entrerai jamais au couvent, j'arrais !!

Horace s'avança vers elle avec un geste si terrible qu'elle crut, un instant, qu'il allait la battre.

Il se contint et dit sourdement :

—C'est bien, mademoiselle, qu'il n'en soit plus question. Nous continuerons de vivre chacun de notre côté.

Il sortit, refermant la porte avec violence.

Et Jeanne le suivit d'un singulier sourire....

Les jours, les semaines se passèrent....

Jeanne enfermée, ne demandait pas grâce, semblait, au contraire, de plus en plus résolue à passer sa vie de cette façon.

Le comte commençait à soupirer.

Il se surprenait, d'instinct et sans y penser, à tourner la tête vers les fenêtres de l'appartement de sa fille.... Mais jamais il ne l'apercevait.

On eût juré qu'elle était morte.

Enfin, le comte, vaincu, entra un jour chez elle.

Jeanne depuis quelque temps, devinait que le moment décisif était arrivé.

Et en effet, Horace abaissait, devant sa fille qu'il adorait, sa haine pour ce nom de Trécourt.

—Puisque tu le veux, dit-il, détournant ses yeux remplis de larmes..... puisque tu le veux, soit, épouse-le donc !.... Je ne puis vivre ainsi plus longtemps.... faisons la paix !.....

—Oh ! mon père, que vous êtes bon ?....

Et oubliant son amant pour ne plus voir que son père, elle éclata en sanglots en l'étreignant dans ses bras.

La paix fut signée de cette façon ; mais Horace demanda :

—Laisse-moi m'accoutumer à la pensée que tu seras la femme du comte de Trécourt. Il me faut du temps pour cela. Quand j'aurai triomphé de mes dernières répugnances, et je te promets que j'y parviendrai, eh bien, le mariage aura lieu.

Jeanne, heureuse, pouvait elle ne pas faire partager son bonheur à Guy de Trécourt ?

Par excès de prudence, Jeanne ne voulut pas revoir le jeune homme. Elle lui écrivit.

Elle était sûre de lui, comme il était sûr d'elle.

Elle attendit donc le bon vouloir de son père.

Quelques jours après ces événements, Horace du Val-Reben reçut la visite, à la Saunerie, d'un homme dont nous n'avons pas encore eu à nous occuper, mais qui doit jouer plus tard, dans notre récit, un rôle assez important.

Cet homme était l'huissier de Saint-Viâtre, appelé Trigolet.

Il était la terreur de la contrée. Malheur aux petits cultivateurs, aux petits fermiers, aux ouvriers qui tombaient entre ses mains : la misère les attendait à la porte de l'étude.

Que venait faire Trigolet chez le comte de Val-Rebon ?

Ce fut justement ce que celui-ci se demanda.

—Monsieur, dit Trigolet aussitôt introduit, soufflant comme un phoque et s'épongeant avec un mouchoir à carreaux jaunes et rouges, monsieur, je viens pour une petite affaire... vous permettez ?.....

Et sans façon, sans y être invité, il prit une chaise et s'assit, posant près de lui, sur une table, une serviette bourrée de paperasses, soigneusement sanglées par une bretelle.

—Je n'ai aucune affaire avec vous, que je sache dit Horace.

—C'est vrai. Aussi, je ne suis auprès de vous qu'un intermédiaire. Je viens de la part de M. Lissoire, de Romorantin, un aimable homme dont vous avez certainement entendu parler.....

A ce nom, le comte tressaillit. Lissoire était un usurier bien connu de toute la Sologne. Doué d'une adresse infernale, cet homme, depuis une quinzaine d'années, avait manœuvré de telle sorte qu'il s'était rendu maître des principaux domaines du pays. Avait-il donc jeté son dévolu sur la Saunerie et ses terres ? Et le comte avait-il donc un côté faible, connu de Lissoire et de Trigolet, par où ils allaient livrer la première attaque ?.....

—Monsieur, dit le gros homme, quand il eut soufflé, je n'y vais pas par quatre chemins et je vais vous mettre tout de suite au courant de l'affaire..... A vous voir vivre aussi tranquillement à côté de votre fille, on pourrait supposer que vous n'avez qu'un enfant.. Cependant vous avez le malheur d'avoir un fils qui habite Paris depuis cinq ou six ans et fait là bas force sottises.....

Simple questions d'argent..... Malheureusement, M. Gaston, fatigué d'avoir recours à des prêteurs pour trouver le supplément de pension que vous lui refusiez, a été assez imprudent pour commettre des faux.....

Le comte se précipita à la gorge de l'huissier :

—Tu en as menti, misérable ; c'est impossible, entends-tu, impossible !

Trigolet, étréglé, râlait, secoué par le vieillard blême.

A la fin, il put placer deux mots, à peine articulés.

—C'est vrai, je ne mens pas..... il a fait pour cent cinquante mille francs de lettres de change à différents noms..... Dame ! vous lui refusiez de l'argent, et il lui en fallait !.... Il est donc, à l'heure qu'il est, lorsque la justice se sera emparée de l'affaire, sous le coup d'une condamnation aux travaux forcés..... C'est réglé comme du papier à musique, et il ne faut pas songer à revenir là-dessus.

Le comte, anéanti, presque fou de terreur, regardait cet homme avec effarement.... Il était devenu presque méconnaissable et murmurait :

—Ah ! l'infâme ! l'infâme ! me déshonorer ! déshonorer sa sœur ?.....

Et il tomba sur sa chaise, le corps portant sur la table, à l'autre bout de laquelle était Trigolet, n'ayant plus la force de se soutenir.

L'huissier reprit, — indifférent comme s'il eût parlé d'un simple accident :

—Tout espoir de sauver votre fils n'est pas perdu.... Je me hâte de le dire, il s'est trouvé à Paris des gens qui connaissent le Val-Rebon et se sont émus de l'ignominieuse tache qu'un des membres de la famille allait imprimer à leur blason.

—Que voulez-vous dire ? fit le comte, haletant éperdu.

—Toutes les fausses lettres de change, toutes sans exception, ont été réunies entre les mains de deux amis de M. Lissoire, : M. Samuel Hartmann et M. Montenat. Ceux-ci, cédant aux sollicitations de leur ami, les ont cédés à Lissoire pour deux cent mille francs payés comptant..... Et Lissoire m'envoie aujourd'hui auprès de vous avec mission de remettre ces lettres de change entre vos mains, afin que vous puissiez vous-même les détruire et qu'il n'en reste point de traces.....

—Mon Dieu, mon Dieu, murmura le pauvre homme.... quelle épouvantable révélation ! Ces lettres, où sont-elles ?

—Mon portefeuille en est bourré, voyez ! M. Lissoire, qui est un bien brave homme, a deviné que vous auriez grande hâte de les brûler et il n'a pas craint de me les confier....

—Donnez ! donnez vite ! dit le malheureux, étendant ses mains tremblantes, pendant que la fièvre faisait étinceler ses yeux.....



L'huissier eut un sourire ironique :

—Patience ! Patience ! Comme vous allez vite en besogne. Il est juste que vous remboursiez à M. Lissoire les deux cent mille francs qu'il a déboursés pour sauver votre fils de la Cour d'assises. . . . .

—Ce n'est pas là une condition . . . c'est justice . . . . .

—En outre, M. Lissoire, vous le savez, n'est pas riche. Il est donc équitable qu'il trouve un léger, oh ! très léger bénéfice . . .

—Combien ? fit le comte, qui entrevoyait un piège et dont le cœur, pendant quelques instants, ne battit plus . . .

—Que diriez-vous d'une centaine de mille francs ? Total, avec ce qu'a payé Lissoire, trois cent mille . . .

C'était toute la fortune du comte, plus que sa fortune même . . . aussi ce fut en balbutiant qu'il répondit :

—C'est la ruine complète pour moi, mais je n'hésite pas. Je suis entre vos mains. Vous êtes plus misérable que mon fils, vous qui profitez de son crime. Je paierai les trois cent mille francs que vous réclamez. Mais il me faut du temps. Les terres et le château de la Saunerie ne valent pas cette somme. Il faut que j'emprunte.

Combien de temps demandez-vous ?

—Trois mois. Cela me suffira, je l'espère, car j'aurai besoin de faire appel à tous mes mis . . .

Trigolet regarda le comte d'un air étrangement étonné.

—M. Lissoire vous donne huit jours !!

—Huit jours ! . . .

—Et pas une heure de plus ! Il estime que c'est plus qu'il n'en faut. Donc, lundi prochain, dès le matin, j'aurai l'honneur de me représenter devant vous. J'aurai les billets. Que l'argent soit prêt !

Et sans laisser au comte le temps de répondre, Trigolet se leva, s'ébranla en poussant des soupirs et sortit, laissant le pauvre homme bras pendants, lèvres entr'ouvertes, dans l'attitude de la plus complète prostration.

Jeanne, lorsqu'elle le vit dans la soirée, fut effrayée de ce désespoir et crut qu'elle en était l'objet.

Le comte eût à peine la force de lui dire :

—Il m'arrive un grand malheur, ma chère . . . un malheur immérité . . . . . Plus tard, sans doute, je te dirai tout . . . A présent, aie confiance en moi, et crois bien que je n'ai aucune arrière-pensée contre Trécourt en te disant que ton mariage est retardé . . . . . Renonce à lui . . . Oublie-le, si tu peux . . . . . et reste près de moi, surtout montre-toi souriante, quand même . . . j'ai besoin de tes consolations et de tes sourires . . . . .

Jeanne baissa la tête, comprenant, au visage bouleversé de son père, qu'il avait dû se passer quelque chose de grave.

Elle n'osa l'interroger, — et sur ces entrefaites, Guy lui ayant écrit pour la presser de faire une dernière tentative auprès de son père et pour lui donner en même temps une entre-vue, elle ne répondit pas à la lettre et ne se rendit pas au désir de celui qui l'aimait.

## VI

Huit jours ! Et il fallait trouver trois cent mille francs ! . . . . . ou bien, s'il ne les trouvait pas, c'était l'ignominie pour lui, les travaux forcés à perpétuité pour Gaston, le nom de sa famille souillé de boue . . . . .

Il écrivit à son notaire, à Romorantin, pour lui demander combien il pourrait vendre la Saunerie et s'il pourrait trouver à bref délai un acquéreur payant comptant.

Le notaire répondit :

“ La Saunerie et les terres ne valent pas deux cent mille francs. On m'en offre cent vingt. On ne veut pas d'une vente à réméré. Celui de qui me viennent ces offres est — ou je me trompe fort — l'homme de paille d'un certain Lissoire, lequel a envie de la Saunerie. Lissoire, est un homme adroit et sans scrupule. Je ne saurais trop vous recommander de vous défier de lui.”

Le comte l'apprit bien à ses dépens, car il retrouva Lissoire partout où il frappa.

Que faire ? Comment sortir de cette situation terrible ? Il ne savait ! Il en était à ce

moment de désespoir qui confine à la folie et il appelait celle-ci de tous ses vœux, quand un riche manufacturier qui habitait le château de Pierrefort, près du Beuvron, arriva à la Saunerie et pria le comte de lui accorder quelques minutes d'entretien.

Le père Montarlot était un petit homme remuant et fin, à l'œil bleu comme endormi, mais trompeur, — un faux myope, — souriant et d'un abord sympathique.

— Monsieur, dit-il au comte, sans autre préambule, je vous prie de m'excuser si je me présente à vous de cette façon... et sans cérémonie....

Je vais vous expliquer tout de suite le sujet qui m'amène.

— J'ai un fils, un grand benêt de fils, qui a eu le malheur de rencontrer deux ou trois fois, soit par les chemins, soit chez des amis communs, votre fille Jeanne.... Il en est follement épris et ne me rabâche plus que mariage depuis des mois. J'ai commencé par lui démontrer que c'était une sottise, attendu que vous connaissant un peu par les oncles, j'étais sûr que vous ne consentiriez pas à cette mésalliance..... et parce qu'il était plus que probable que Mademoiselle Jeanne n'avait jamais entendu parler de mon fils et ne s'occupait de lui ni peu ni prou.... J'ai eu beau plaider cette cause, autant eût valu cracher dans le Beuvron.... Mon gremlin de fils — je l'aime beaucoup, entre parenthèses — n'a pas lâché pied..... Et je suis bien obligé d'en passer par ses volontés..... autrement il me déclarerait la guerre.... Voilà pourquoi vous me voyez ici aujourd'hui.... contraint de vous demander pour ce bêta la main de votre fille.... J'ai promis que je ferais cette démarche.... la démarche est faite. Vous refusez, c'est convenu.... ça fera de la peine à Robert, mais on se console de tout..... Recevez mes excuses pour vous avoir dérangé.... J'ai bien l'honneur de vous saluer.....

Et l'original bonhomme se disposait à partir.... Le comte n'essayait pas de cacher sa surprise. Il connaissait Montarlot de réputation.

Accepter, au nom de Jeanne, c'était le salut ! Et il était sûr que Jeanne, mise au courant du crime de son frère, se sacrifierait pour le sauver du bagne..... Refuser, c'était la perte inévitable..... la honte..... et quelle honte ?....

Mais accepter cette proposition et ne rien dire à Montarlot de l'indignité d'un des membres de la famille dans laquelle il allait entrer, c'était vendre, en quelque sorte, Jeanne pour racheter le crime du frère, enchaîner éternellement sa liberté, et cela pour un prix... pour ces trois cent mille francs.... tromper un honnête homme.... et commettre une lâcheté.....

Une pareille pensée ne pouvait entrer dans l'esprit du comte.

— Monsieur, dit-il d'une voix basse, votre demande m'honore, mais n'ayant pas reçu les confidences de ma fille, je suis obligé de m'en rapporter à elle et de consulter son cœur.... Je ne m'attendais pas à votre visite, monsieur.... je l'avoue.... et je ne crois pas que ma fille elle-même l'ait prévue....

— Je ne le crois pas plus que vous.... Votre fille et mon fils ne se sont jamais parlé et comme j'avais refusé jusqu'au dernier moment de me charger d'une pareille commission, Robert, absent depuis huit jours, n'en sait pas le premier mot.

— Tant mieux dit Horace d'un ton singulier.

— Pourquoi ?

— Je vais vous le dire, car je veux vous mettre en garde contre moi-même et vous laisser votre entière liberté d'esprit.

— Je ne comprends pas bien.

— Vous comprendrez, hélas ! trop tôt. Ecoutez moi. J'ai un fils, Gaston, qui habite Paris depuis quelques années et dont j'ai à me plaindre.... plutôt à Dieu qu'il n'y eût que des dettes. J'ai appris, il y a huit jours, que mon fils avait fait des faux pour cent cinquante mille francs..... Tous les billets sont entre les mains d'une seule personne, Lissoire, de Romorantin, lequel me réclame trois cent mille francs que je dois lui verser si je ne veux pas que mon fils soit livré à la justice. Le délai fixé par Lissoire expire demain ; je n'ai pas et n'aurai pas cette somme. Demain donc, je serai déshonoré, montré au doigt. Mon nom sera dans toutes les bouches. Je vous devais cette confidence pénible avant de vous dire : " Et maintenant, monsieur Montarlot, voulez-vous être encore de ma famille, vous dont la probité est si commune qu'elle est devenue presque proverbiale ? "

Le manufacturier avait pâli légèrement.

Il hésitait.

— Monsieur dit-il enfin, sentant combien son silence devait sembler lourd au comte... je vous jure que j'ignorais le premier détail de cette grave affaire.... Je ne veux pas

que vous soupçonniez quelque spéculation de ma part. . . . Il faut absolument que vous me croyiez. . . . autrement, je n'aurais plus qu'à me retirer. . . .

—Je n'avais pas besoin de votre serment pour vous croire. . . . Très bien. Maintenant, dites-moi si votre fille est au courant de ce que vous m'avez confié. . . .

—Elle ne sait rien. A mon tour, je vous le jure.

—Bon. Parfait. Que les choses restent donc provisoirement en cet état. Je suis venu vous demander votre fille en mariage, votre fille, tout à l'heure, répondra. . . . Mais pour que la situation soit bien nette et qu'il n'y ait point d'arrière pensée entre nous, que votre fille vienne ici sur-le champ. . . . je renouvellerai devant vous la demande que j'ai eu l'honneur de vous faire. . . . elle y fera l'accueil qu'elle jugera convenable. . . . Le crime de votre fils lui est personnel, monsieur, et je n'en rends responsable ni vous ni mademoiselle Jeanne. . . . Si mon fils est accepté, j'entre dans votre famille et, dès lors, rien de ce qui vous intéresse ne peut m'être indifférent : Lissoire sera payé dès demain. . . . Si mon fils est refusé, je reste un étranger pour vous, — vous, pour moi, — que votre fille prononce !

Il sonna. Un domestique entra. Le comte fit prier sa fille de descendre au salon.

Cinq minutes après, Jeanne arrivait. Et lorsqu'elle fut au milieu du salon, la jeune fille s'arrêta, tout à coup, effrayée à la vue de son père.

—Que se passe-t-il donc ? . . . murmura Jeanne.

—Ma chère Jeanne, dit le comte d'une voix à peine intelligible, je te prie de vouloir bien répondre, selon ton cœur, à la demande que M. Montarlot va te faire.

Jeanne regarda le manufacturier d'un air étonné :

—Parlez, monsieur, dit-elle. . . .

—Mademoiselle, je viens d'avoir l'honneur de demander à votre père votre main pour mon fils. . . . Monsieur du Val-Rebon n'a pas refusé, mais n'a pas accepté non plus. . . . Il m'a dit que vous seule pouviez vous prononcer et qu'il vous laissait entièrement libre de votre choix. . . . Mon fils vous aime, mademoiselle, depuis longtemps déjà. . . . Il n'a pas la prétention d'être aimé de vous, après les quelques rares fois où vous vous êtes trouvés l'un en présence de l'autre. . . . Du reste, vous ignoriez sans doute et son amour et ses projets. . . . Il ne s'attend donc pas à être agréé ainsi, et sollicite seulement la faveur de venir au château vous rendre ses hommages. . . . le droit de prétendre à votre main. . . . Si votre cœur est libre, mademoiselle, et si vous pouvez donner à mon fils l'espérance qu'un jour vous serez sa femme, vous aurez fait le bonheur d'un honnête garçon qui est prêt à vous consacrer toute sa vie, et pour moi, je ne vous cache pas qu'en rendant mon fils heureux, vous aurez comblé mes vœux les plus chers. . . .

Et le brave homme souriait d'un air attendri en cherchant à lire sur le visage de Jeanne la réponse qu'elle allait lui faire. . . .

—Mais, monsieur, balbutia-t-elle. . . . ne s'attendant pas à cette déclaration et très étonnée que le comte n'y eût pas répondu.

Et instinctivement, comme pour demander une explication, son regard tomba sur le visage de son père. . . .

Horace était mortellement pâle ; elle entendait distinctement son haleine oppressée ; les larmes dans les yeux, les traits bouleversés, suspendu aux lèvres de sa fille, de laquelle il attendait la vie ou la mort, la honte ou l'honneur, il restait les mains jointes, dans l'attitude convulsive d'une ardente et suprême supplication.

Alors, ce fut au tour de Jeanne d'avoir peur. . . . Elle répondit à Montarlot, sans quitter des yeux le visage de son père, semblant vouloir ainsi s'encourager :

—J'ai vu, en effet, M. Robert Montarlot plusieurs fois. . . . il ne me déplait pas. . . . je ne puis dire que je l'aime. . . .

Elle s'arrêta, à bout de forces. . . . se sentant devenir faible.

Mais son père implorait toujours, toujours ayant les mains jointes et tendues vers elle.

Elle acheva donc, presque mourante :

—Je ne puis dire que je l'aime. . . . cependant je suis sûre qu'il est digne en tous points d'être aimé. . . . qu'il vienne donc. . . . mon père le recevra. . . . je le recevrai. . . .

Et d'une voix si basse qu'il fallut que Montarlot se pencha pour l'entendre :

—Qu'il vienne et qu'il espère ! ! . . .

Mais c'en était trop. Elle s'assit, les dents serrées, le buste droit, sentant tout s'écrouler autour d'elle. . . . Montarlot lui prit la main et la baisa galamment.

Le comte s'était redressé, soulagé d'un poids énorme, mais le front mouillé de sueur, tant il venait de souffrir.

Et il sortit, si heureux de ce qu'il venait d'entendre que sa joie l'empêcha de remarquer le trouble de la jeune fille.... Avant de s'en aller, il prit le comte à part :

—Quelle qu'eût été la décision de mademoiselle Jeanne, dit-il, souriant, vous ne supposez pas, je l'espère, que je vous eusse laissé dans l'embarras ?....

Quand le père et la fille furent seuls, Jeanne se leva :

—Maintenant, mon père, voulez-vous me dire si j'ai bien compris tout à l'heure ce que vos yeux imploraient.... j'ai le droit de tout savoir !....

—Tu as compris, Jeanne, tu m'as sauvé la vie et l'honneur. Ecoute.

Et il lui raconta la triste histoire de Gaston et l'impossibilité de trouver les trois cent mille francs qu'exigeait Lissoire. Il lui dit que le délai expirait le lendemain. Il se voyait perdu quand Montarlot était arrivé. Il ne lui avait rien caché. Et tous les deux, d'un commun accord, s'en étaient remis à Jeanne du soin de prononcer. De là son émotion, à lui....

—C'est un grand sacrifice, ma chère enfant, auquel je te condamne.... ton cœur va être torturé et tes yeux seront rougis par les larmes.... mais ce sacrifice est nécessaire.. il nous sauve.... il nous épargne le déshonneur.... Dieu te récompensera en te donnant l'oubli.....

Jeanne se jeta dans les bras de son père, s'appuya sur son épaule et fondit en larmes.. et pendant qu'elle pleurait ainsi, Horace la regardait, et dans les cheveux de la jeune fille tombaient les larmes du vieillard.

## VII

Tels étaient les événements qui avaient précédé le mariage de Jeanne ; telle fut l'histoire racontée à Guy de Trécourt par la pauvre femme, en deuil de ses enfants.

Et Trécourt l'avait écoutée sans l'interrompre, essayant de temps à autre son front, comme après une longue course....

Jeanne s'était mariée, — et sur l'ordre de son père, qui ne voulait pas divulguer le crime de Gaston, elle s'était contentée d'écrire à Guy, — toujours confiant, et qui croyait son bonheur assuré — une froide et courte lettre :

“ Guy, oubliez tout ce que je vous ai dit, tout ce que nous nous sommes juré. Je ne puis être votre femme. N'essayez même plus de me revoir. C'est inutile. Adieu ”

Vainement Trécourt, fou de douleur, avait tâché de la rencontrer pour avoir avec elle une explication. Il ne la vit pas ; elle se tint, jusqu'à son mariage, constamment au château. Et ce mariage, ce fut le bruit public qui le lui apprit.

Il était de nature violente et il jura de se venger d'une manière atrocement terrible. On a vu l'accomplissement de cette vengeance.

Comprend-on maintenant l'effroyable remords de cet homme en écoutant la lamentable histoire de Jeanne ? En s'apercevant, trop tard, puisque son crime était commis, que la jeune femme l'aimait toujours de la même passion et qu'elle avait dû immoler son amour à l'honneur de sa famille ?....

Ses mains crispées disaient son angoisse, et son mouchoir trempé de sueur trahissait l'inconcevable torture de son âme....

Quand Jeanne eut fini son récit, ils restèrent longtemps silencieux.

—Oui, Jeanne, oui, je comprends ce que vous avez dû souffrir et vous avez bien fait de tout me confier.... Je vous ai maudite, parce que je considérais votre conduite comme une trahison.....

—Et c'est votre malédiction qui m'a porté malheur.....

Il tressaillit, détourna la tête, craignant que la pauvre femme ne devinât, à son émotion, le crime dont il s'était rendu coupable envers elle.....

Pendant deux ans, son ancien amour pour Jeanne s'était changé en une haine profonde.

A présent, son amour d'autrefois renaissait plus violent que jamais, augmenté encore par ce malheur dont il était la cause. Quant à la pensée de tout dire, d'avouer que le ravisseur de ses enfants c'était lui, elle ne lui vint même pas ! !.....

—Était ce possible ?... Non !..... Seulement, il murmura :

—Jeanne, je vous promets de faire tous mes efforts pour retrouver vos enfants.....

—Hélas ! j'ai perdu toute espérance !.....

—Qui sait ? Les gens que vous avez employés n'ont pas été heureux..... mais ce n'étaient que des mercenaires et ils se sont trop vite découragés.... moi, je chercherai, je parcourrai la France, le monde entier, s'il le faut.... Après quoi, et lorsque je vous les ramènerai, lorsque je vous aurai donné cette dernière preuve d'amour, je m'éloignerai d'ici pour ne plus vous voir, car je sens bien, hélas ! Jeanne, que jamais je ne pourrai vous oublier.... et que je vous aimerai toujours.....

Jeanne pleurait..... Elle lui tendit les mains, il les prit dans les siennes, mais c'est à peine s'il les pressa légèrement et il n'osa les porter à ses lèvres.....

Puis, brusquant leur séparation, il la laissa, un peu étonnée de son trouble, et rentra à la ferme, dans un état d'extrême agitation.

.....  
Il s'agissait pour le comte de réparer le mal qu'il avait fait.

Par un complice nommé Toisoul, un fermier qu'il avait autrefois sauvé de la prison, et qui avait pour lui le dévouement d'un chien, il avait fait successivement enlever les deux enfants de Jeanne.... Le premier, Jacques, fut exposé à Paris dans un terrain vague situé derrière le cimetière du Père Lachaise.....

Le second, Georges, fut exposé à Alger sur les marches d'une mosquée.

Donc, résolu de réparer son crime Guy de Trécourt suivi de son complice, Toisoul, commença d'abord par chercher les traces de Jacques.

Il acquit la certitude que l'enfant avait été recueilli par deux saltimbanques, un homme et une femme connus sous les sobriquets de L'espagnol et L'épagueule, qui peu après vinrent jouer la comédie pendant les fêtes à Sarcelles, un petit village aux environs de Paris.... Quand les fêtes furent terminées ces saltimbanques avaient été détenus au village par la maladie d'un enfant en bas âge qu'ils avaient avec eux.....

Ce petit mourut et fut enterré dans le cimetière de Sarcelles.....

On le déclara à la mairie sous le nom de Gabarda.

Le doute n'était pas possible pour Trécourt ; Jacques est mort pensa-t-il.

Anéanti par cette nouvelle le malheureux fut longtemps avant de reprendre un peu de courage.....

Peut-être serons nous plus heureux en Algérie, dit-il à Toisoul.... Cinq jours après ils débarquaient à Alger.

Là, toutes leurs recherches furent inutiles pas la moindre trace de Georges put être retrouvée.

## VIII

Les recherches du comte de Trécourt durèrent plus d'un an, Il parcourut, avec Toisoul, les trois provinces d'Algérie, visitant les villes et les plus infimes bourgades, s'enquérant auprès des autorités civiles et des bureaux militaires.

Personne n'avait entendu parler de l'enfant abandonné.

—Tous les enfants, à cet âge, se ressemblent, leur avait-on dit. Le reconnaissez-vous si on vous le représentait ?

A cela, Toisoul avait eu une réponse toute prête, mais cette réponse, il ne l'avait communiquée qu'au comte son maître :

—Avant d'abandonner les petits, dit-il, j'eus comme le pressentiment que monsieur se repentirait et plus tard chercherait à les retrouver. Alors j'ai tatoué d'un J l'épaule droite de Jacques et d'un G l'épaule gauche de Georges....

Mais cette précaution était inutile ; les recherches furent infructueuses.

Les deux hommes revinrent en France et Guy de Trécourt s'enferma à la Marotte, ne voulant plus sortir et craignant de se retrouver en présence de Jeanne, dont la pensée l'obsédait.

La mort de son oncle, qui lui laissait deux millions de fortune, le trouva indifférent.

Un matin, Toisoul entra chez lui :

—Monsieur, dit-il, je viens d'apprendre, à la ferme, que M. Robert Montarlot, après avoir pris un refroidissement à la chasse, venait de mourir, enlevé en trois jours par une phthisie galopante.

Trécourt se dressa, pâle, les lèvres toutes blanches.

—Veuve!! murmura-t-il. . . . Elle est veuve!!

La mort de son mari rendait à Jeanne sa liberté.

Gaston, son frère, dont elle avait racheté le crime par son mariage, s'était fait tuer dans le Haut-Sénégal : sa honte restait inconnue.

Elle était donc seule et rien ne l'empêchait plus de songer à celui qu'elle aimait.

Six mois après la mort de Robert, elle était revenue s'asseoir sur ce tronc d'arbre, le long de l'étang auprès duquel, une fois déjà, elle avait rencontré le comte de Trécourt.

Le comte ne l'avait pas revue.

A son arrivée, il s'était contenté de lui écrire :

“ Jeanne, plaignez-moi! . . . j'avais promis de vous rapporter le bonheur en vous ramenant vos deux enfants. . . . je manque à ma promesse. . . . j'ai échoué. . . . Jeanne. . . plaignez-moi ! ”

Ah ! si elle avait pu comprendre ce qu'il y avait de remords et de désolation dans ce dernier cri, comme elle l'eût maudit, cet homme qu'elle aimait, qu'elle adorait !! . . .

Quel instinct mystérieux poussa Trécourt vers elle, ce matin-là ?

Il se trouva soudain devant elle, et tous deux, en silence, se considérèrent longuement. . . . minutieusement, pour ainsi dire. . . .

Elle tendit les mains au jeune homme :

—Merci, Guy, dit-elle, merci pour ce que vous avez fait !

Comme elle avait pris ses mains, il se dégagea.

Il restait sombre, taciturne, gêné. . . .

Pourtant la passion qui grondait en lui fut plus forte que ses souvenirs. . . . il leva les yeux sur ce visage qu'il aimait, où il avait vu, tant de fois, dans sa pensée, couler des larmes.

Alors, il n'y tint plus. . . .

Il s'assit auprès d'elle

Et très bas, parce qu'il avait peur ; très bas, parce qu'il craignait que les arbres, les fleurs, les oiseaux n'entendissent ; très bas, parce qu'il s'attendait à voir la nature se bouleverser ; très bas, parce que, malgré la passion qui l'emportait, il était épouvanté de son blasphème ; très bas, cet homme, qui avait ravi deux enfants à cette femme, lui cherchant son regard, liant les doigts à ses doigts gantés, sans qu'elle se défendit, sans qu'elle fit un geste :

—Jeanne, je t'aime. . . . Je t'aime plus que jamais !

Et doucement, elle répondit, parlant comme en rêve :

—Guy, je vous aime. . . . . Je suis maintenant toute à vous !

Il eut comme une soudaine vision de l'avenir avec ses douloureux combats. . . .

Et il sentait les doigts de Jeanne serrer les siens doucement. Alors la vision de l'avenir disparut. Il ne resta plus que la félicité de l'heure présente, l'ivresse de son amour partagé.

Il balbutia :

—Jeanne, je t'aime, veux-tu être ma femme ?

Et elle, sans qu'aucun avertissement mystérieux vint avertir ce cœur confiant de mère, elle dit :

—Je le veux !!

## IX

Nous passerons rapidement sur les dix années qui suivent et nous transporterons le lecteur à Paris, place du Trône ; ces dix années se sont écoulées, sans autres événements, que la Saunerie, que la naissance d'un fils à Jeanne et à Guy de Trécourt—d'un fils qu'ils appelèrent Clément.

C'était, ce jour, la foire du Trône, si populaire à Paris et l'immense place était couverte de baraques, manèges de chevaux de bois, théâtres de saltimbanques, boutiques de pâtisseries, jeux de toute sorte.

Parmi les enfants qui s'en allaient, flottant de boutique en boutique, en admiration devant les merveilles étalées sous leurs yeux, un petit se faisait remarquer par la stupéfaction peinte sur sa jolie figure ; les yeux grandis, la bouche ouverte, les pommettes

des joues toutes roses d'envie, ses mains s'ouvraient et se fermaient, comme si elles avaient tenu quelqu'un de ces innombrables et superbes bibelots coloriés qui attireraient bien le regard et tentaient si bien les petites bourses.

C'était un enfant âgé d'une dizaine d'années environ, aux grands yeux très doux, front intelligent, sur lequel retombaient en désordre des mèches d'une épaisse chevelure blonde ; il avait l'air souffreteux et il était pauvrement vêtu d'une blouse bleue rapiécée, faite avec des restes d'un sarrau de campagnard, déjà longuement porté.

Son pantalon, en toile bleue également, retombait en effilochures sur de gros souliers trop larges deux fois pour le petit pied qu'ils chaussaient et dont la semelle, à la point "bâillait," à demi détachée de l'empeigne.

Personne ne l'accompagnait.....

Ni père, ni mère ; il était seul, et son air effaré, la naïveté de son étonnement, en distinguant des autres enfants qui se croisaient et s'entrecroisaient autour de lui—plus habitués au spectacle de cette vie violente et de ces clameurs—disaient assez qu'il arrivait à Paris et que tout cela était nouveau pour lui.

Il tourna dans ses poches quelques gros sous qu'il serrait nerveusement, de peur de les perdre, et qu'il ne se décidait pas à dépenser, malgré bien des soupirs pleins de désirs.....

De boutique en boutique et poussé par la foule, il arriva devant une baraque d'acrobates, et se mit à admirer de toutes ses forces une splendide toile montée sur des poteaux, et représentant toutes sortes d'hommes les uns sur les autres, jambes en l'air, lancés dans l'espace, retombant la tête en bas, enfin dans les postures les plus invraisemblables et les plus affriolantes pour le public.

L'enseigne portait simplement ces deux mots :

#### FAMILLE GABARDA

La famille Gabarda était en ce moment sur les tréteaux, en train de faire la parade. Elle était composée de sept personnes, connues du public seulement par leurs surnoms : c'étaient *M. et Madame Père-et-Mère, Kinkibi, l'Espagnol, l'Épagnouls et le jeune Samson*.....

Mentionnons encore un chien du nom de *Tristan*, lequel esquissait quelquefois un pas de deux en se réglant sur les accords d'une clarinette et d'une grosse caisse.

L'enfant avait été rejeté au premier rang de la foule et se tenait là, ébahi et souriant gardant obstinément les mains dans ses poches et ses gros sous dans sa main.

La parade terminée, le public entra.....

Quand la baraque fut pleine, les torches de résine disparurent ; les saltimbanques soulevèrent une portière et descendirent, et dans la demi-obscurité des tréteaux, où il n'y avait plus qu'un quinquet, à l'un des bouts, accroché au-dessus de la cloche d'appel, il ne resta qu'un petit bonhomme, âgé d'une douzaine d'années, *le jeune Samson*.....

Samson s'assit sur les planches, les jambes pendantes, le dos contre un des poteaux, et resta là, pensif, la tête inclinée légèrement.

Et tout à coup, il aperçut devant lui le petit qui le regardait.

A deux ans près, ils étaient tous les deux du même âge, mais l'un frère et mignon, avait encore l'air d'un enfant, quand l'autre, auprès de lui, paraissait déjà un homme.

Et en se regardant tous les deux, ils se sourirent. Ils étaient si près que la tête du plus jeune touchait les jambes que Samson balançait dans le vide. Entre les petits la connaissance est bientôt faite.

—Pourquoi n'entres-tu pas ? dit Samson.

—Je n'ose pas. Et puis j'aime mieux garder mes sous.....

—Tu es avare ?.....

—Non, mais demain j'en aurai besoin pour manger.....

—Tu n'as donc point de parents ?

—Je n'en ai pas.

—Tiens, c'est comme moi, fit Samson. Comment t'appelles-tu ?

—Jean-Marc. Et toi ?

—Moi, Samson, parce que je suis très fort.... Regarde, c'est écrit là-haut.... Mais quel est ton état ?

—J'étais dans une ferme, à Joinville.... chez des gens qui m'ont recueilli, très loin

d'ici, en Afrique, et qui sont revenus en France depuis trois ans..... Je les aurais bien aimés.... seulement ils me battaient si fort qu'à la fin je suis parti....

—Tiens, c'est comme moi, fit encore Samson, intéressé..... Ils me donnent souvent des taloches et c'est à qui me fera des bosses à la tête, à coups de poing.... Alors, tu as quitté Joinville ?

—Je me suis enfui, oui, pour n'y plus revenir.... Je ne sais ce que je ferai.... mais je trouverai bien à travailler quelque part où je ne serai pas battu.... Je n'en demande pas davantage.....

Samson resta silencieux, mais évidemment une préoccupation lui traversait l'esprit, car il ne balançait plus ses jambes et son jeune visage s'était subitement assombri.

—Tu es plus brave que moi, Jean-Marc, bien que tu n'aies pas l'air si fort..... Tu t'es enfui.... moi, je n'ai jamais osé le faire.

A cet instant, l'Espagnol sortit et avec un geste brusque :

—Allons, entre, toi et plus vite que ça.

Samson n'eut pas l'air de s'émouvoir, et rapidement se baissant jusqu'à l'oreille de Jean-Marc :

—Ne t'éloigne pas.... attends moi.... j'ai quelque chose à te proposer.... dans dix minutes, je serai ici.....

Et en deux sauts, esquivant un coup de pied que l'Espagnol lui envoyait au passage, il fut dans la baraque.

Jean-Marc ne bougea pas et Samson, tout en sueur vint le retrouver.....

Le public sortait au même instant.....

—Ecoute, dit le petit saltimbanque en s'épongeant, j'en ai assez, moi aussi, d'être maltraité.... Je suis comme toi, je n'ai ni père ni mère, ni parents, ni personne qui m'aime.... Veux-tu que nous soyons amis ?

—Je le veux, je t'aime déjà. Eh bien, regarde comme c'est drôle : il y a une demi-heure que nous nous connaissons et cela me ferait de la peine si j'étais obligé de me séparer de toi.....

—Pourquoi ne me suivrais-tu pas ?

—J'y ai songé. Alors, tu consens à ce que je te rejoigne ?

—Je crois bien que j'y consens !.....

—Bon. A minuit, tu iras m'attendre derrière la baraque, à côté de notre voiture.... tu t'asseoiras et tu ne bougeras pas..... Tu y seras ?

—J'y serai je te le jure.

—Donne-moi ta main..... Quelle petite main tu as !..... Là nous sommes amis !.... A présent, sauve-toi pour qu'on ne se doute de rien !....

Jean-Marc disparut. La parade recommençait : Samson s'empara de la grosse caisse et frappa dessus à coup redoublés. Après deux ou trois représentations, la place du Trône se vida, la baraque de la famille Gabarda fut désertée, ainsi que les autres ; les lumières s'éteignirent.

Bientôt tout rentra dans l'ombre et tout fut silencieux. Jean-Marc, après s'être éloigné, était revenu doucement s'installer aux environs de la voiture, dans le recoin d'une boutique. Il n'attendit pas longtemps. Samson sortit, se glissa sur les pieds et sur les mains, avec l'agilité d'un singe et se redressa tout à coup :

—Jean-Marc es-tu là ? Par ici !! fit le petit à voix basse.

Samson le rejoignit, le prit par la main et l'entraînant, l'emportant presque :

—Viens, fuyons !! Ils disparurent dans la nuit....

Après avoir couru de toutes ses forces pendant quelques minutes afin de mettre Samson hors d'atteinte de la famille de Gabarda, si l'on s'apercevait de sa disparition, Jean-Marc s'arrêta : Il ne faut pas courir plus longtemps, fit-il.... les gens que nous rencontrons pourraient s'en étonner, croire que nous sommes malhonnêtes et que nous avons fait un mauvais coup.....

—C'est vrai, dit Samson. Marchons comme tout le monde.

Ce qu'ils firent. Comme, à chaque instant, ils rencontraient des sergents de ville qui les dévisageaient avec défiance, ils s'éloignèrent de nouveau des boulevards et enfin s'arrêtèrent, rue Labat, auprès d'une maison en construction. Ils étaient un peu fatigués, non point tant par la course que par l'émotion. Leur cœur battait très fort, et ils se regardaient en souriant craintivement, avec des yeux peureux. Ils entrèrent dans la construction, se dissimulèrent de leur mieux derrière une clôture de planches et s'assirent sur une pierre de taille.



—Là, dit Samson, maintenant nous voilà libres ! Que c'est bon, hein, la liberté ?

—Oui, mais j'ai un peu faim . . . . .

J'ai une croûte de pain dans ma poche, un reste de mon dîner . . . mange, moi j'ai eu la précaution de *boulotter* avant de partir.

—Merci ! on dirait de la galette, ton pain. Le mien était noir. Dis donc, est-ce que tu as beaucoup d'argent, toi ?

—Toutes mes économies depuis deux ans. Je les cachais dans mes souliers. Je vais te dire ce que ça fait . . . . . Je sais compter jusqu'à cent.

Il avait dans sa poche un sac de sous et de petites pièces blanches.

Il les étala minutieusement sur la pierre de taille, et, s'agenouillant devant, se mit à les compter avec lenteur.

—Quatre francs cinquante centimes, dit Samson, au dernier sou. Et toi, combien as-tu ?

—Trente sous.

En mettant tout en commun, nous serons riches. Donne-moi ton argent. Je porterai la caisse. Je la défendrai mieux que toi.

Jean-Marc vida sa poche dans le sac de Samson. A présent, nous n'avons rien de mieux à faire que de dormir . . . . .

Il s'éloigna, furetant partout, grimpa aux échafaudages et eut la chance de trouver une botte de paille qu'il rapporta, étendit sur des planches, tout prêt de la clôture pour se garder de l'air frais du matin et se coucha dessus. Jean-Marc prit place à son côté.

Ils s'endormirent.

Le matin, le temps changea, le ciel s'obscurcit et une petite pluie fine tomba . . . Le vent qui s'éleva chassa la pluie sur eux et ils se réveillèrent, transis, grelottant, un peu étonnés de se voir l'un auprès de l'autre, en cet endroit.

Quant ils se furent rappelé les événements de la veille, mus par le même sentiment, ils se tendirent les bras et s'embrassèrent.

Ils sortirent, se secouèrent, se brossèrent du mieux qu'ils purent, puis se mirent à marcher très vite, pour se réchauffer. Ils achetèrent du pain, allèrent s'asseoir sur les talus des fortifications et mangèrent à belles dents, pleins de foi dans l'avenir.

Leur journée se passa à flâner, à babiller, à rire, insouciant.

Quand il fut dix heures du soir, Samson remonta vers Paris et, prenant le bras de Jean-Marc, lui raconta ce qu'il allait faire.

—Une idée de génie . . . . . Ah ! il en gagnerait de l'argent . . . Peut-être cinq francs, peut-être davantage, avant minuit . . . Comment ? . . . . . c'était bien simple . . . Il irait dans tous les petits cafés, dans les guinguettes des barrières voisines, là où règne un certain laisser aller, où les maîtres ne se montrent pas trop difficiles sur le choix des distractions . . . Et devant les consommateurs, ils feraient des tours de force . . . Lui, Jean-Marc, se chargerait de faire la quête, après chaque séance . . . . . et il verrait quelle récolte de sous !

Et Samson, en effet, le fit comme il l'avait dit.

Le gamin était si gentil et si drôle qu'on ne lui refusait guère la permission qu'il sollicitait. Aussitôt que le marchand de vin avait donné son consentement et que les consommateurs — des ouvriers pour la plupart — étaient prévenus, Samson passait à la cuisine, enlevait son paletot, son gilet, sa chemise et son pantalon, et réparait tout à coup, son petit corps robuste serré par le maillot de la famille Gabarda qu'il avait conservé, à tout hasard, par dessous ses vêtements.

Il se plantait au milieu du débit de vins, — on écartait les tables et les chaises pour lui faire place, — alors il exécutait des tours de force pleins de vigueur, de souplesse et d'adresse qu'il avait bien été obligé d'apprendre dans la compagnie de l'Espagnol, de l'Espingole, de Quinkibi et des autres . . .

A minuit, on leur fit prendre un verre de vin chaud, Samson était épuisé.

Il s'était surmené pour amasser le plus d'argent possible.

Quand il se fut vêtu et que les deux enfants se retrouvèrent seuls dans la rue :

—Combien avons-nous gagné ? dit-il, associant Jean-Marc à sa peine. J'ai compté au fur et à mesure . . . Tout près de six francs ! ! . . . . .

—Bravo ! . . . Je vais acheter du pain, tu dois avoir faim . . . et je te promets que cette nuit tu coucheras dans un lit . . .

Ainsi, du premier jour, Samson commença auprès de Jean-Marc une vie de soins, de prévenances, de dévouement fraternel qui jamais, par quelques épreuves que ce fût, ne devait se démentir.

Ils frappèrent à plusieurs hôtels, dans le quartier des Buttes-Montmartre, mais leur jeunesse effraya les logeurs. Enfin, dans une maison garnie de l'impasse des Poissonniers, où on les obligea de payer d'avance, ils trouvèrent un lit sur lequel Samson tomba, sans se déshabiller.

Le lendemain, le soleil était haut déjà quand ils se réveillèrent. Ils firent une toilette sommaire et partirent.

Ils quittèrent Paris, et après avoir marché quelques heures silencieusement, quand ils ne virent plus la capitale que dans une lointaine brume, ils respirèrent, se sentirent plus à l'aise. Nous ne les suivrons point pas à pas, journée par journée.

Là n'est pas notre roman.

Nous dirons seulement que, pendant quelques mois, les deux enfants parcoururent les villages de la Bourgogne et du Morvan.

Et puis, un matin, ce mystérieux hasard, — qui semble comme le résultat d'une combinaison étrange, surnaturelle et toute-puissante, — ce hasard, qui fait et défait tant de destinées, ce même hasard qui déjà les avait rapprochés, les jeta sur la route de la Sologne...

## X

Les mois s'étaient passés ; l'hiver était venu, et la neige et le froid rigoureux.

Les deux enfants souffraient, et Samson, malgré des fatigues énormes, commençait à ne plus gagner autant d'argent.

Quelques sous par jour, c'était le maximum.

En ces instants difficiles, Samson se révéla avec sa grande bonté d'âme et son intarissable gaieté.

On eût dit que les épreuves, sur lui, n'avaient pas de prise.

Il ne perdait pas courage.

Jean-Marc aussi, du reste, montrait une énergie qu'on n'eût pas attendue d'un être aussi faible et aussi délicat.

Ils arrivèrent à Saint-Laurent-des-Bois, sur la bordure de la forêt de Marchenoir, un jour de marché.

Il y avait du monde sur la place et les deux enfants y annoncèrent, à grands coups d'un tambour crevé, qu'ils donneraient le soir une représentation dans une grange qu'un paysan, pris de pitié, avait mise à leur disposition.

Le soir, Samson gagna une dizaine de sous, c'était toute leur fortune ; mais le paysan, qui tenait une auberge, leur avait envoyé de la soupe, du pain et du lard.

En outre, il leur avait prêté un matelas qu'ils installèrent sur des bottes de foin dans la bergerie aux chaudes effluves, et là ils s'endormirent.

Vers onze heures, alors que dans Saint-Laurent-des-Bois tout dormait, une voiture passa, dans la rue, tout près de la bergerie. Comme les ornières étaient profondes, le cheval peinait et soufflait. On entendit des jurons furieux et des claquements de fouet.

Samson avait le sommeil léger. Il se réveilla sur le champ. On continuait de jurer dans la rue, et Samson tressaillit.

— Il me semble que je reconnais cette voix, murmura l'enfant. Il étouta plus attentivement. L'homme jurait toujours. Une autre voix se fit entendre, donnant des conseils, criant et jurant aussi. C'est Quinkibi, c'est l'Espagnol ! dit Samson avec terreur.

Et il réveilla Jean-Marc, auquel il fit part de sa découverte.

— S'ils me trouvent ici au matin, ils me reprendront, dit Samson. Alors il faut partir.

Leurs préparatifs furent bientôt faits.

Cinq minutes après, ils passaient en courant devant la voiture.....

Et ils n'avaient pas l'intention de se reposer de sitôt quand, tout à coup, brusquement, Samson s'arrêta. Jean-Marc limita, sans comprendre.

Un long aboiement partait de la voiture des saltimbanques et arrivait jusqu'à eux, et cet aboiement Samson le reconnut.

— C'est Tristan, dit-il, c'est mon ami Tristan.... il m'aura senti, il m'aura reconnu... tu sais, je l'aimais beaucoup... Je n'ai regretté que lui dans la famille Gabarda..... c'est moi qui l'ai élevé.... Ah ! s'il était avec nous !... Et soudain se frappant le front :

— Je vais essayer d'aller le chercher, dit-il.

Tu es fou. Si l'on te voit ?

— On ne me verra pas. Je resterai loin de la voiture. J'appellerai Tristan. Il est couché sur la plate-forme. Il viendra. Aussitôt, nous nous sauverons. Je connais Tristan, il ne demandera pas mieux.

— C'est bon, puisque tu le veux, mais je t'accompagne.

Un quart d'heure après ils étaient de retour . . . mais ils n'étaient pas seuls . . . Tristan gambadait autour d'eux . . .

— Une bouche de plus à nourrir ! dit Samson.

Et ils s'enfoncèrent dans la forêt.

Au matin, le vent se leva et fit tourbillonner la neige en la renvoyant dans leurs yeux.

Ils avaient les mains rouges et essayait vainement de les réchauffer.

Craignant d'être poursuivis, ils se jetèrent dans des petits sentiers, s'en remettant au hasard du soin de les conduire.

Ils cherchèrent, et après de longues heures pendant lesquelles ils tournèrent dans le même cercle, sans qu'ils s'en aperçussent, ils finirent par rencontrer une hutte de charbonnier, bâtie en terre, abri suffisant où ils pouvaient faire du feu et attendre la nuit tant bien que mal . . .

L'émotion du matin leur avait fait oublier qu'ils n'avaient pas mangé ; mais quand ils se virent en sûreté, ils sentirent les tiraillements de la faim.

Ni l'un ni l'autre ne se plaignit, ne parut même y penser. Tous les deux continuèrent d'affecter la plus parfaite insouciance. Seul, Tristan, qui avait le ventre vide, baïllait avec d'éloquents regards et des frémissements de queue engageants.

Au fur et à mesure que la journée s'avavançait, la faim grandissait.

Tristan s'était couché, de guerre lasse, et dormait . . .

Les petits essayèrent d'en faire autant, mais n'y réussirent point . . .

Cependant, Jean-Marc perdit peu à peu connaissance et eut le délire.

— A boire, Samson, je t'en prie, à boire un peu d'eau ! ! . . .

Samson sortit le cœur serré, — il n'avait plus ni faim ni soif en entendant Jean-Marc se plaindre ainsi, — et il se mit à errer au hasard, à la recherche d'une source.

Il y avait bien de la neige, — la neige fondue ; — mais Jean-Marc en avait usé, et au lieu de le rafraîchir, ç'avait été comme une brûlure pénétrant dans ses entrailles.

Au bout d'une heure, au milieu d'épaisses broussailles où la neige n'avait pas pénétré, Samson découvrit une source, remplit d'eau un flacon et revint à la cabane.

Et Jean-Marc, pour quelques minutes, fut soulagé . . .

Mais la soif disparue fit place à la faim insupportable. Et le petit murmura :

— J'ai faim, Samson, j'ai faim, je t'en prie, un peu de pain ! ! . . .

Du pain ? où en trouver ? . . . Jean-Marc disait toujours :

— A boire, Samson, je t'en prie . . . un peu d'eau et un peu de pain . . . J'ai bien soif, bien faim et bien froid . . .

Que faire ? . . . Et pendant qu'il réfléchissait, Jean-Marc se plaignait toujours.

Et Samson, machinalement, regardait autour de lui . . . En regardant ainsi, il s'aperçut que Tristan n'était plus là . . . Et presque aussitôt il entendit, dans les broussailles qui entouraient la hutte, les aboiments d'un chien qui lance . . . Une idée lui vint :

— Si Tristan chassait ? Si Tristan prenait quelque lapin ? . . . Le bois était plein de terriers et l'heure arrivait où les lapins sortaient, malgré la neige, pour aller écorcer le pied des jeunes tailles . . . Il se précipita au dehors.

Il ne s'était pas trompé, Tristan avait pris un lapin qu'il rapportait à la hutte.

— Voilà de quoi manger, dit le garçon tout joyeux . . .

En un instant il eut dépouillé et vidé le lapin, devant Tristan qui se purléçait les babines, assis sur sa queue et le regardant, et devant Jean Marc, qui ne se plaignait plus et se remettait à sourire.

Une heure ou deux après, l'ingénieux gamin, en riant aux éclats, présentait à Jean-Marc, affamé et pâle, un cuissot fumant, lequel était cuit tant bien que mal, n'avait peut-être pas grand goût, mais n'en fut pas moins trouvé excellent et dévoré en un clin d'œil.

Alors, seulement, Samson se rappela que lui aussi mourait de faim ; il imita Jean-Marc ; Tristan, dans ce festin, ne fut pas oublié.

Rassasiés, ils résolurent, puisqu'ils avaient là un abri, d'y passer la nuit, afin d'avoir plus de forces le lendemain pour continuer leur route.

Samson fit une bonne provision de bois mort pour la nuit, mit une corde au cou de Tristan pour l'empêcher d'aller rôder sous le bois, craignant les loups, et les deux enfants s'endormirent . . . Jean-Marc allait mieux ; sa fièvre avait disparu.

Ils étaient côte à côte, dormant d'un sommeil calme, les mains dans les mains pour être plus sûrs qu'on ne les séparerait pas. . . . Le lendemain, ils furent réveillés en sursaut par des coups de fusil qui retentissaient de combe en combe, dans la forêt.

Après avoir mangé froid ce qui restait du lapin, ils se remirent en route, allant dans la direction des coups de fusil qu'ils entendaient, espérant bien qu'ils rencontreraient un grand chemin, ou que, dans tous les cas, les chasseurs les remettraient sur la voie.

Ceux-ci étaient sans doute plus loin qu'ils auraient cru, car ils marchèrent pendant plus d'une heure à travers bois sans les rencontrer.

Enfin, Samson, qui allait en avant, poussa un cri de joie :

— La route ! dit-il, nous arrivons à la route.

Et, en effet, ils étaient revenus, à force de détours, à peu près à l'endroit par où ils étaient entrés, lorsqu'ils avaient fui les gendarmes.

Ils repriront donc la grande route. . . . À peine avaient-ils fait cent mètres que Samson, qui marchait le premier, revint précipitamment se placer à côté de Jean-Marc.

En même temps il rappelait Tristan qui grondait, arrêté au milieu de la route, le nez au vent. . . . .

— Qu'y a-t-il ? demanda Jean-Marc.

— Sauve-toi, dit Samson, très pâle, mais résolu. . . . Prends Tristan dans tes bras et sauve-toi. . . et surtout ne le lâche pas. . . il arriverait malheur. . . . .

— Explique-moi au moins. . . . .

— Inutile de t'expliquer. . . regarde. . . c'est plus simple. . . .

Au bout de la route et venant à eux, un chien accourait.

Il allait en droite ligne, la queue entre les jambes, la gueule entr'ouverte, de la mousse tombant des babines, les yeux rouges. . . hideux, épouvantable. . . . .

— Un chien enragé !!. . . dit Jean-Marc.

Et au lieu de se sauver, comme le lui recommandait Samson, il se jeta sur Tristan, le retint de toutes ses forces. . . lui lia son mouchoir autour du cou, et s'emparant d'une branche d'arbre, fit face au terrible animal.

Samson l'obligea de reculer. . . . . Lui-même s'était emparé d'une énorme pierre, qu'il avait descellée à grand-peine, tant elle tenait par la gelée à la route, et les jambes étendues pour avoir plus de forces, tous les muscles en action, il attendait la bête. . .

Celle-ci arriva ; d'un bond, elle fut devant les enfants et elle allait se jeter sur Samson, le premier qu'elle rencontrait, quand la pierre, retombant sur son crâne, la fit se reculer et l'abattit tout étourdie dans la neige. . . . .

Mais elle se releva presque aussitôt, écumante, grondant, le sang lui sortant par les yeux, la bouche et les oreilles. . . . .

Samson ne perdit pas son sang-froid. . . . .

Il avait eu le temps d'arracher à Jean-Marc le bâton que celui-ci serrait dans ses mains convulsivement, et ses petits bras nerveux faisant le moulinet avec cette arme improvisée, protégeaient et lui-même, et Jean-Marc et Tristan.

À chaque fois que le chien s'élançait, le bâton retombait sur son crâne. . . .

Derrière Samson, Jean-Marc se roulait dans la neige avec Tristan qui essayait d'échapper à son étreinte. . . . .

Soudain, à un coup plus vigoureux que les autres le bâton se rompit. . . .

Samson était désarmé. . . . Un moment étourdie, la bête se releva encore et marcha vers les enfants qu'elle semblait couvrir de son œil rouge.

— Sauve-toi, sauve-toi ! dit le petit saltimbanque.

Le chien n'était plus qu'à deux pas de Samson. . . Et le brave enfant, les mains en avant, l'attendait prêt à lui livrer un combat corps à corps.

C'en était fait d'eux, si un secours inespéré ne leur arrivait. . . . .

Heureusement ce secours leur vint. . . . .

Du bois, à travers les branches desséchées des broussailles, une voix forte cria :

— Ne bougez pas ? Ne faites pas un mouvement !. . . . .

Un coup de feu retentissait et le chien tombait mortellement frappé, se tordant sur la neige que son sang rougissait autour de lui.

En même temps, sur la bordure du bois, apparaissait un chasseur âgé d'une cinquantaine d'années environ, vêtu d'un costume de velours marron et coiffé d'une casquette fourrée, lequel franchit le fossé, les rejoignit, appuya le canon de son fusil à deux coups dans la gueule du chien râlant et bavant, et, lâchant la détente, lui fit sauter la tête.

Alors, se retournant vers les petits :

— Vous n'avez pas été mordus ? . . . . .

— Non, par bonheur . . . . Vous êtes arrivé à temps . . . . dit Jean-Marc, et vous nous avez sauvés d'un grand danger.

Le chasseur les considéra quelques instants en silence.

Les petits se tenaient par la main, et le regardaient en souriant, un peu pâles pourtant et le cœur battant. A présent que le péril était passé, ils avaient peur.

L'inconnu fut frappé de leur physionomie intelligente et résolue :

— Vous êtes deux braves enfants . . . . . Vous n'avez pas tremblé et vous vous êtes défendus comme des hommes . . . . C'est votre courage qui vous a sauvés, bien plutôt que mon coup de fusil . . . .

Ils relevèrent la tête, leur sourire s'accrut ; un éclair de fierté passa dans leurs yeux ; le compliment les flattait.

Le chasseur, vivement intéressé par leur allure franche et décidée, leur propreté visible malgré les pauvres vêtements délabrés qui les couvraient, les interrogea, leur demanda leurs noms, ce qu'ils faisaient, où ils allaient . . . .

Jean-Marc lui raconta naïvement et en quelques mots leur histoire, comment ils s'étaient sauvés l'un et l'autre, et leur abandon, et leur façon de vivre, et leur désir de s'instruire et d'apprendre un métier.

— Eh bien, vous me plaisez, dit le chasseur, et je ne demande pas mieux que de vous faire entrer chez moi . . . . bien que je n'aie besoin ni d'apprentis ni d'ouvriers . . . . . Je m'appelle Célestin Bompair et je suis ici en déplacement de chasse . . Ce soir, je retourne chez moi . . . . Je possède une petite fabrique de draps à Saint-Viâtre, sur le Beuvron . . . Venez chez moi . . Je n'ai, hélas ! plus d'enfants, ma femme est morte, je vis seul, et je ne demande pas mieux que de m'intéresser à vous. Voulez-vous ?

— Oh ! monsieur, que vous êtes bon ! . . . . .

Les deux enfants pleuraient . . . Ils ne purent dire que cela.

— Allons, murmura Célestin Bompair, il me semble que je n'aurai pas fait là une mauvaise acquisition. Je ne reviendrai pas bredouille,

Il avait une figure large, un peu triste, et son regard doux s'arrêtait, amicalement sur les petits . . . . .

— Allez m'attendre à la " Cloche d'Or," à Autainville . . . . . Mangez, buvez, reposez-vous. Ce soir, nous partirons ensemble . . Demain, nous serons à Saint-Viâtre.

Ce fut ainsi que le hasard — dont nous parlions — ramena les deux enfants perdus à quelques pas de la ferme de la Marotte, à quelques pas du château de la Saunerie, à quelques pas de Jeanne, inconsolée, dont le cœur portait le deuil de Jacques et de Georges, à quelques pas de Guy de Trécourt, le ravisseur, dont l'âme était rongée de remords.

Nous verrons bientôt à quelles dramatiques péripéties cette situation devait donner lieu.

## DEUXIEME PARTIE.

### LA GRAND'ROUTE DU HASARD

#### I

Nous laisserons s'écouler une nouvelle période de quinze années, et nous retrouverons nos personnages, les uns vieillis, mais ayant toujours les mêmes souvenirs ; les autres arrivés à l'âge d'homme avec toutes les exubérantes passions de la jeunesse.

Samson et Jean-Marc étaient restés chez Célestin Bompair, qui, après les avoir recueillis comme apprentis, s'était intéressé à eux comme s'ils avaient été ses enfants,

Les deux petits, dont l'instruction avait été forcément très négligée, travaillèrent beaucoup et acquirent, sous la direction de Bompair, des connaissances variées.

Quelque temps après leur arrivée à Saint-Viâtre, après leur installation à l'usine, Jean-Marc et Samson se promenaient aux alentours, dans les sapinières qui bordent le Beuvron.

Bras dessus, bras dessous ils s'en allaient doucement, tout heureux d'avoir trouvé, dans Bompair, un ami, un protecteur, lorsqu'ils virent plusieurs personnes se diriger de leur côté, en venant à leur rencontre.

Le sentier qu'ils suivaient était étroit et encaissé.

En avant, deux enfants, un petit garçon et une petite fille, du même âge, c'est-à-dire ayant tous les deux environ six ou sept ans, couraient, jouaient et se querellaient.

Derrière eux, un homme et une jeune femme les regardaient s'ébattre.

Les enfants se croisèrent.....

Le petit étranger, trouvant sans doute que Jean-Marc et Samson ne se rangeait pas assez vite, leur jeta un coup d'œil arrogant et dur.

—Place ! dit-il, brandissant un jonc qui lui servait de canne.

Jean-Marc et son ami, étonnés, mais un peu intimidés, n'eurent pas le temps de s'écarte davantage, car le petit fouetta d'un coup de sa canne le visage de Jean-Marc qui se trouvait le plus rapproché.

L'enfant étouffa un cri de colère et de douleur et recula en portant les deux mains à son visage.....

En même temps, la jeune femme accourait, en disant :

—Clément ! Clément ! que fais tu donc ?.....

Mais, avant qu'elle arrivât, Samson avait serré dans une de ses mains les deux poignets de Clément, qui brandissait de nouveau sa canne, contre lui, cette fois ; un croc-en-jambe l'avait jeté dans le sentier et le poing levé du jeune saltimbanque allait faire payer cher au petit bonhomme sa méchanceté, quand il sentit que des doigts, très doucement, le retenaient.

C'était la petite fille, effarée, les larmes aux yeux, qui le suppliait.

Le père et la mère arrivaient, arrachaient Clément des mains de Samson et le réprimandaient le faisant rougir de sa cruauté.

Quant à Samson, il se tourna vers la petite et tranquillement :

—Il l'aurait payé cher sans vous, dit-il, mais qu'il n'y revienne pas.

Le père voulut leur donner quelques sous. Ils refusèrent, disant qu'ils étaient ouvriers à la fabrique de draps et n'avaient besoin de rien.

Et ils s'éloignèrent. L'homme était le comte Guy de Trécourt. La femme était la mère de Jacques et de Georges, la comtesse Jeanne. Le petit était le fils né de leur mariage. La petite fille, une orpheline, Thérèse d'Auvigny, parente éloignée des Val-Rebon et que Jeanne avait recueillie chez elle. . . .

C'étaient donc, avec Jean-Marc et Samson, les cinq personnages principaux de notre drame qui venaient aussi fortuitement de se rencontrer. Ce fut le seul incident qui signala l'arrivée des enfants chez le manufacturier Bompair.

Dans l'intervalle des quinze années que nous franchissons pour arriver au nœud même de notre récit, l'honnête homme qui les avait pour ainsi dire adoptés, mourut.

Avant de mourir, il avait fait venir auprès de lui Jean-Marc et Samson, et d'une voix que les affres de l'agonie entrecoupaient :

— Mes enfants, je vous ai considérés comme mes fils, et toujours vous vous êtes montrés dignes de mon affection. J'ai fait de vous les contremaitres, les directeurs de ma fabrique. Voilà pour la situation matérielle. Mais j'ai fait, en outre, de vous des jeunes gens instruits, droits, laborieux, braves. Voilà pour le moral. J'ai cherché autour de moi, et je n'ai trouvé personne méritant mieux que vous de me succéder à la fabrique. C'est toute ma fortune, mes chers enfants, que je vous lègue par testament déposé chez mon notaire. C'est un triste cadeau que je vous fais là. La fabrique, vous l'avez vu, ne vous mènera pas à la richesse ; mais, si vous continuez d'avoir des goûts modestes, si vous êtes prudents, elle vous fera vivre honorablement et sans dettes, comme elle m'a fait vivre moi-même. Adieu, mes enfants, ne vous séparez jamais. Aimez vous jusqu'à la fin de votre vie comme vous vous aimez à présent.

Et le bonhomme avait rendu le dernier soupir, en les embrassant, pendant que Samson et Jean-Marc sanglotaient.

Tristan, aussi, était mort, mais il avait laissé des petits qu'ils avaient élevés et dont ils se servaient à la chasse.

Le souvenir de leur fuite et de leurs mois de misère noire restait ainsi toujours présent à leurs yeux ; Tristan revivait sans cesse.

Au moment où nous reprenons notre récit, Jean-Marc et Samson, tous les deux paraissant à peu près le même âge, avaient de vingt quatre à vingt-sept ans.

Quant à la date exacte de leur naissance ils ne la connaissaient pas.

Ils avaient la même taille, mais Jean-Marc était plus élégant, plus souple, plus distingué ; son visage spirituel, aux traits réguliers et fins, était animé par des yeux d'un bleu profond voilés de longs cils. Samson tenait ce qu'il avait promis. Grand, solide, bien assis sur ses reins, il avait les épaules larges, mais les attaches fines, les mains petites, les pieds étroits trahissaient la race. Ses cheveux étaient roux, sa barbe blonde.

Sa figure indiquait la bonne humeur, ses yeux, moins grands que ceux de Jean-Marc, riaient toujours, pendant que ses lèvres rouges, un peu fortes montraient la grande bonté de son âme.

Les deux jeunes gens n'avaient pas eu de peine à obéir au vieux Bompair, qui leur avait recommandé, en mourant, de s'aimer toujours et de ne jamais se quitter : ils s'aimaient comme aux premiers temps, plus même, car, à mesure que leur raison se développait, que leur intelligence grandissait, ils avaient mieux compris combien était précieuse cette affection, pour eux qui n'avaient point de parents point de famille.

L'amitié qu'ils s'étaient vouée l'un à l'autre était, certes, plus grande que l'amour fraternel : elle était faite de dévouement, de sollicitude ; ils étaient prêts à tous les sacrifices, guettant les occasions qui s'offraient de se prouver à eux deux qu'aucun sacrifice ne serait trop grand, trop pénible et que chacun était prêt à tout pour assurer le bonheur de l'autre.

Ils n'avaient pas de secret l'un pour l'autre, — du moins jusqu'à ce jour, ils n'en avaient pas eu.

Mais cependant, depuis quelque temps, ils paraissaient tristes et préoccupés tous les deux, sans qu'ils songeassent, chose bizarre, à s'inquiéter mutuellement, ce qu'ils faisaient autrefois, de leur tristesse et de leurs préoccupations.

Et c'était surtout après certaine rencontre qu'ils devenaient sombres, rentraient tout pâles à la fabrique et rêveurs regagnaient leur chambre, sans se dire un mot, comme si leur cœur s'était fermé brusquement, comme si quelque voile s'était étendu sur leurs yeux, les empêchant de voir, de deviner, de s'émouvoir.

Ils aimaient. . . . .

Un jour, sur la rive du Beuvron, où ils s'amusaient à jeter l'épervier, ils avaient vu passer dans une calèche, conduite par deux chevaux, deux femmes, l'une âgée de quarante-cinq ans environ, l'autre, jeune fille de vingt ans.

Deux ouvriers qui les aidèrent à pêcher dirent :

—C'est la comtesse Jeanne et sa jolie parente, mademoiselle Thérèse.....

Les deux jeunes gens, en la voyant, eurent un coup au cœur.

Belle de toutes les beautés, Thérèse paraissait à la fois, tendre et fière, régulière et piquante, riieuse et digne, hautaine et bonne, et rien n'étonnait en elle, pas même, avec la noblesse majestueuse de son front, l'air de gentillesse qui semblait si fort au-dessous d'elle. Elle passa, emportée par la calèche, et longtemps, silencieux, Jean-Marc et Samson la suivirent du regard.

Et tous deux murmurèrent :

—Qu'elle est belle.....

Elle était passée comme un rayon, illuminant tout autour d'elle. Ils baissèrent la tête troublés, et soupirèrent, en se détournant pour ne pas être vus.

Et ainsi, s'étant détournés, ils ne virent point un jeune homme qui suivait la calèche à cheval, —un jeune homme que les deux femmes tout à coup appelèrent, avec un signe :

—Clément viens donc !

C'était le fils de Guy de Trécourt ; pâle, mince, le front étroit, l'œil fuyant, il avait le visage de cette pâleur exsangue des gens qui sont marqués de la petite vérole.

Sa chevelure brune et le collier de barba rare et noire qui encadrait son visage, ou plutôt son cou, à l'américaine, rendaient encore plus grande et presque étrange cette pâleur.

Cavalier consommé, il maniait son cheval avec aisance. Il passa devant Jean-Marc et Samson.

Et sans doute qu'il avait surpris le long regard d'admiration dont ils avaient scivi Thérèse, sans doute qu'il avait —par quelque instinctive et jalouse divination—compris leur trouble, car ses yeux gris étincelèrent en se portant sur eux, pendant que ses narines se pinçaient et qu'un rude pli ridait son front.

Celui-là, non plus, n'avait point menti à son enfance.

Il était resté ce qu'il avait toujours été : cruel et faux....

Samson et Jean-Marc répandaient autant de bien qu'ils le pouvaient, dans la proportion de leurs modestes ressources.

Ce qui faisait qu'on s'adressait souvent à eux, de tous les environs, lorsqu'il y avait quelque misère à soulager.

Un jour, ils apprirent qu'un pauvre diable, surnommé dans le pays *la Maladie*, se mourait de fièvre, de faim peut-être, faute de soins, dans tous les cas.

La Maladie, habitait une cabane isolée près des étangs qui bordent la pointe de la forêt de Bruadan, vers le village de Saint-Viâtre.

Dans l'après-midi ils y coururent.

Ils avaient prévenu le médecin de Saint-Viâtre.

Quand les deux jeunes gens —ils aimaient à faire ensemble ces courses de charité— arrivèrent à la cabane de Maladie, ils trouvèrent le docteur au chevet du lit.

En les voyant, le docteur s'approcha d'eux vivement :

—N'approchez pas, dit-il, n'entrez pas :

—Pourquoi ?

—Cet homme est atteint du choléra.... Aucun doute n'est permis pour moi à cet égard. L'air que l'on respire ici est mortel.... Allez-vous-en, mes amis.

Mais Samson et Jean-Marc ne s'éloignèrent pas.

Ils étaient sur le seuil. Ils entrèrent, et le médecin, avec un geste d'impatience, haussa les épaules.

—Enfin, murmura-t-il, on ne peut pas les empêcher d'avoir bon cœur.... Il faudrait que tout le monde leur ressemblât !

C'était une misère navrante, dans l'intérieur.

Dans le fond, sur une paille, recouvert d'une mauvaise couverture trouée, l'homme râlait, la figure noire et boursoufflée, les yeux injectés de sang, en proie à des convulsions affreuses.....

Et près de lui, sur une autre paille jetée à même sur le sol, une femme, maigre, décharnée, jaune, les pommettes d'un rouge luisant, gémissait, en demandant à boire, en ap-



pelant à son aide. L'homme n'avait plus sa connaissance. La femme seule conservait un peu de sang-froid. Elle se plaignait, par paroles entrecoupées :

— Ah ! mes bons messieurs, soulagez-nous !... Que vous êtes bons d'être venus... j'y comptais... c'est moi qui vous ai fait prévenir, à la fabrique par un bûcheron. Je connais bien votre bonté d'âme... et j'ai fait prévenir aussi, là-bas, à l'autre bout de la forêt, au château de la Saunerie, parce que la comtesse Jeanne est généreuse et bonne aussi, et parce que Mademoiselle Thérèse ne laisse pas, sans les soulager les pauvres fiévreux comme nous... »

Jean-Marc et Samson tressaillirent. Ce que n'avait pas fait tout à l'heure la crainte du choléra, une simple parole de la vieille femme le fit. Ils devinrent pâles.

Allait-elle donc venir ? Et alors que cette espérance,—que cette crainte,—car c'était aussi bien l'une que l'autre, leur traversait l'esprit, ils entendirent assourdi par le tapis de feuilles mortes, le bruit de la course d'un cheval dans le chemin du bois. Le cheval s'arrêta. Samson et Jean-Marc s'élançèrent vers la porte. Thérèse—c'était elle—descendait de cheval et s'approchait. Les deux jeunes gens lui barrèrent le chemin. Étonnée, elle les regarda, les interrogeant des yeux.

— Mademoiselle, dit Jean-Marc, il nous est impossible de vous laisser pénétrer auprès du malade... il est atteint du choléra... il est inutile de vous exposer... »

Thérèse sourit fièrement.

— Il m'a fait appeler... Je suis venue... »

— Nous vous en supplions, dit Samson, n'entrez pas !

— Êtes vous donc ses parents, ses amis ?

— Rien de tout cela. Il est un étranger pour nous.

— Pourquoi, dès lors, êtes-vous auprès de lui ?

— Parce qu'il est misérable, parce qu'il souffre !... »

— Et vous voulez garder pour vous tout le plaisir de votre bonne action ? Vous n'êtes pas généreux, messieurs. Cet homme est misérable, dites-vous ? Il souffre... Eh bien ! ma place est auprès de lui... »

Et d'un geste du doigt elle leur fit signe de s'écarter. Ils s'écartèrent. Elle passa, inclina légèrement la tête pour les saluer... Elle s'avança jusqu'au lit, se pencha sur le cholérique :

— Il est bien malade, n'est pas ? demanda-t-elle au docteur.

— Oui, et s'il n'est pas soigné de près, il est mort.

— Et sa femme ?

— Ne peut se tenir, elle-même, sur ses jambes... La fièvre !

— Eh bien, je le soignerai, s'il le faut ; au moins avez-vous tout prêts les remèdes que vous lui ordonnerez ?... »

— Non. C'est un cas exceptionnel. Je suis pris au dépourvu. Il faut envoyer un homme à Romorantin. Et sans tarder. Et que l'on fasse diligence. Autrement, on ne retrouvera pas vivant ce pauvre diable.

Samson s'avança vivement :

— Disposez de nous mademoiselle... »

Alors, seulement, Thérèse regarda plus attentivement les deux amis... puis le docteur. Celui-ci comprit.

— Monsieur Samson et Monsieur Jean-Marc, les maîtres de la fabrique de Saint-Viâtre... dit-il, les présentant... »

Et au moment où il les présentait ainsi, un nouveau personnage fit son apparition au seuil de la cabane.

C'était Clément de Trécourt.

Thérèse répondait à Samson :

— Merci, monsieur, de votre offre spontanée. Voici mon cousin qui, je l'espère, va se charger d'exécuter la commission... »

— De quoi s'agit-il ?

— De courir, à franc étrier, jusqu'à Romorantin, avec l'ordonnance du docteur et de revenir, de même, avec les remèdes prescrits.

Clément se mit à rire.

— Tant de peine pour un braconnier ! Ma foi, non cousine... »

Et désignant Samson :

— Puisque ce garçon vous offre ses services, acceptez-les... c'est plus commode.

Il tira sa bourse, prit un louis et le tendit au jeune homme.

—Tenez, mon brave, voici pour votre course.... Montez mon cheval et crevez-le, s'il le faut.... Je ne demande pas mieux que de me résigner à ce sacrifice pour les beaux yeux de ma cousine.... Prenez.... prenez donc !....

Samson se mordit les lèvres jusqu'au sang.

Il faisait les plus grands efforts pour conserver son sang-froid.

Jean-Marc lui-même était très pâle, car il devinait, sous les paroles de Clément, l'insulte voulue du gentilhomme à son ami.

Thérèse, elle aussi, avait compris.

Elle passa entre Clément et Samson, prit le louis que tendait le premier et le jeta sur le lit de la vieille femme : Monsieur sera suffisamment payé par le souvenir de sa bonne action.... et par mon amitié, dit elle.

Et elle lui tendit sa petite main gantée, sans s'apercevoir que Samson chancelait, tant son émotion était forte, et que sa main tremblait violemment, en serrant à peine le bout des doigts de la jeune fille.....

Clément lança au jeune homme un regard de vipère. Mais il ne dit pas un mot, sortit et disparut.

Quant à Jean-Marc, il venait de sentir, lui tenaillant le cœur, une douleur aiguë, intolérable, atroce..... et il s'était affaissé sur un escabeau, dans l'obscurité du coin de la cabane..... ses yeux effarés ne quittant ni Samson ni Thérèse et toute son âme passant dans ses yeux.....

Comme personne ne faisait plus attention à lui, il réussit à sortir sans être vu.....

Et il reprit le chemin de Saint-Viâtre, ayant la tête en feu, envahi par des pensées folles, par un désespoir d'enfant, pleurant et sanglotant.... Il aimait et il était jaloux.

Samson ne revint de Romantin que très tard dans la nuit : il était passé par le bois, avait retrouvé Flérimont au chevet du braconnier, lui avait remis les remèdes préparés à la ville, puis, harassé de fatigue, ayant peine à se tenir debout, il était rentré à la fabrique, où il avait dormi pendant douze heures d'un sommeil de plomb.

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels Samson alla tous les matins à la cabane de la Maladie, où il rencontrait Thérèse. Jean-Marc avait trouvé différents prétextes pour ne pas l'accompagner..... Et pourtant il s'absentait de la fabrique.

Samson, tout à la folie de son amour, ne l'interrogeait point. Thérèse passait ses journées au chevet du braconnier, dans l'atmosphère lourde, malsaine, empestée, de la cabane.

Et en revenant, chaque fois, Samson était plus amoureux.

Jusqu'à la deux amis ne s'étaient point fait de confiance.

Amoureux tous les deux, ils ne soupçonnaient pas leur amour.

Ce fut Samson qui, en parla un soir :

—La maladie est entré en convalescence, dit-il à Jean Marc.

—Tant mieux !

L'autre hocha la tête, et d'une voix étouffée :

—Oui, tant mieux pour lui puisqu'il est sauvé.....

—Comme tu dis cela !..... Espérais-tu qu'il mourrait ?

—Dieu m'en garde ! Et pourtant j'étais si heureux, si heureux !....

—Et tu ne m'en parlais pas !

—C'est que, Jean-Marc, je suis fou et tu vas me gronder.....

—Voyons, conte-moi ta folie, dit le jeune homme souriant, sans défiance, à cent lieues de se douter de la confession qu'il sollicitait.

Alors, Samson, très bas, très doucement :

—Je l'aime ! je l'aime !

La même douleur — la douleur aiguë de l'autre fois — tordit le cœur de Jean-Marc.

Il n'osait plus interroger. Il n'osait ! Qui aimait Samson ?

Ah ! l'affreux soupçon !

Il fallait savoir, tout de suite !

Et brusquement sans réfléchir, d'une voix rude, d'un ton de colère :

—Qui aimes-tu ?

—Elle !.... Thérèse !!..... Je l'aime, mon Dieu, je l'aime..... à mourir.....

Cela est venu, comme cela, tout d'un coup.... et je n'ai pas pu me défendre.... j'ai été surpris et vaincu, du premier jour où je l'ai rencontrée.... Et moi, mon pauvre Jean-Marc, moi qui t'aimais tant, que je m'étais imaginé qu'il n'y avait pas d'autre place

cœur que celle que tu y tenais !..... Mon Dieu, plains moi, Jean-Marc car quelque chose me dit que je vais être malheureux.....

Il aurait pu parler longtemps.

Jean-Marc ne l'écoutait pas.

Il avait fermé les yeux ; ses doigts, convulsivement, se crispèrent.

Et il se répétait :

— Il l'aime ! il l'aime ! Elle aussi l'aime peut-être !..... Et moi ? Et moi ?

Samson ne s'apercevait de rien.

Son amour l'aveuglait.

— Comprends-tu, maintenant, combien je vais être malheureux ?... Je ne la reverrai plus, que de loin en loin... sans pouvoir m'approcher d'elle... alors qu'auprès du malade je lui parlais... je lisais dans ses yeux la bonté de son âme..... je respirais les parfums de sa personne... je vivais d'elle..... Et maintenant..... qui sait même si je la reverrai ?...

Et Jean-Marc murmurait :

— Dieu veuille, moi, que je ne la revoie jamais !....

Ce fut dès lors un supplice véritable pour Jean-Marc.

Pendant quelques jours encore, les derniers, Samson se retrouva chez la Maladie, en présence de Thérèse.

Et chaque fois, quand il revint, il versait ses confidences d'amour dans le cœur de son ami, cherchant, en racontant ces rendez-vous, à renouveler les sensations qu'il y avait trouvées.

Jean-Marc souffrait ces tortures et ne se plaignait pas.

Enfin, le braconnier guérit. Samson resta plus souvent à la fabrique.

Jean-Marc seul, sortait.

Il avait observé les habitudes de Thérèse ; il savait quelles étaient les heures de ses promenades, où elle allait de préférence, quels chemins elle suivait, par où elle revenait au château de la Saunerie.

Tantôt elle était seule, tantôt la comtesse Jeanne, ou Guy de Trécourt, ou Clément, l'accompagnait.

Jean-Marc, sans le vouloir, avait assisté à des scènes bizarres entre Clément et Thérèse.

Ils chassaient ensemble, un jour, et s'étaient arrêtés tout près d'un carrefour autour duquel s'élevaient de forts buissons épineux où Jean-Marc était caché.

Il avait entendu des fragments de conversation.

— Thérèse, disait Clément, — ayant pris sa cousine par la main et la retenant de force, — Thérèse, vous savez que je vous aime et votre froideur me désespère..... Ne me direz-vous jamais une parole d'amitié ?

— Mon cousin, avait répliqué Thérèse, j'ai été franche avec vous le premier jour où vous avez cru devoir m'avouer l'amour que je vous ai inspiré.... ce jour-là je ne vous aimais pas d'amour....

— Et aujourd'hui ?

— Aujourd'hui je ne vous aime pas davantage.

Le visage de Clément eut une expression d'incroyable cruauté.

Il resta longtemps silencieux, puis tout à coup :

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, Thérèse....

— J'écoute.

— Et gravez le bien dans votre mémoire.

— Je vous le promets, fit-elle, méprisante.

— Je vous aime comme un fou..... je vous veux..... et je vous aurai, vous serez ma femme !.....

Et jetant son fusil sur son épaule, il s'était éloigné à grands pas..... sans se retourner..... laissant Thérèse pâle et interdite.....

Et au milieu des broussailles où il se tenait, Jean-Marc se rongait les poings, voyait rouge et était tenté de rejoindre Clément, de lui chercher querelle et de l'étrangler.

## II

La vie continua ainsi longtemps pour Samson et Jean-Marc.

Samson était de plus en plus amoureux et Jean-Marc de plus en plus fou d'amour.

Celui-ci n'expliquait pas à son ami ses fréquentes absences, et Samson, du reste, n'ayant aucun sujet de défiance, ne songeait même pas à s'en inquiéter.

Les deux jeunes gens ne voyaient plus Thérèse aussi souvent, bien que celle-ci semblât avoir une prédilection particulière pour les promenades qui l'amenaient du côté de la fabrique.

Jean-Marc n'avait pas été sans le remarquer.

Et il se disait :

— Elle aime Samson . . . nul doute ! . . . Comme il doit être heureux !!

Mais vivant ou plutôt mourant de son amour, il s'en allait quand même, aux heures de ces promenades, se cacher dans quelque taillis broussailleux, dans quelque coin bien ombré où il attendait le passage de Thérèse, tout pâle lorsqu'il l'entendait venir, et ses deux mains retenant les battements de son cœur lorsqu'elle traversait le sentier près de lui.

Et c'était là qu'il se trouvait, un matin, vers onze heures.

Ces trois derniers jours, il n'avait pas vu Thérèse . . .

Qu'était-elle donc devenue ?

Son imagination vagabondait sur mille conjectures quand il aperçut soudain, dans les profondeurs du bois, le galop d'un cheval.

Une délicieuse émotion emplit son être.

— C'est elle, murmura-t-il . . . je vais la revoir . . . c'est donc encore du bonheur pour toute une journée . . .

Mais il pâlit.

Le cheval avait un galop précipité qui l'épouvanta.

— Elle n'en est plus maîtresse, dit-il . . . il aura pris le mors aux dents.

Et, en effet, le cheval passa devant lui avec la rapidité de la foudre, emportant Thérèse qui, sans perdre son sang-froid, faisait de vains efforts pour le retenir.

Jean-Marc n'eut que le temps de se jeter à la tête du cheval.

Il s'était précipité, avait étendu le bras pour saisir la bride, mais il avait été renversé, à dix pas, tout étourdi, heureusement sans blessure . . .

Et à peu près au même instant, le cheval s'arrêtait, s'abattait, et Jean-Marc entendait un cri perçant :

— A moi ! Au secours !

Il se releva et en chancelant accourut.

Le cheval renversé, gisait au milieu du sentier, une jambe de devant brisée . . . et Thérèse, évanouie, le visage déchiré par les broussailles où sa tête avait porté, ne remuait plus.

Égaré, il se pencha sur la jeune fille, la prit dans ses bras doucement et voulut l'enlever.

Mais il sentit une résistance, et c'est alors seulement qu'il s'aperçut que le pied droit de Thérèse était pris sous le cheval.

Il fallut le dégager, et bien qu'il usât de précautions infinies, le mouvement qu'il fit arracha une plainte à la jeune fille . . .

Cependant elle ne sortit pas de son évanouissement.

Alors, Jean-Marc, ne pensant à rien qu'à la sauver, craignant aussi qu'elle n'eût quelque membre brisé, l'emporta auprès du ruisseau qui alimentait un étang, près de là . . .

Il assit Thérèse sur l'herbe épaisse, et trempant son mouchoir dans l'eau, — une eau de source très froide, — il lui tamponna les tempes, le front, les joues, les mains, les poignets.

Elle restait pâle comme une morte, sans bouger.

S'il ne lui avait pas appuyé le dos contre un bouleau, elle serait glissée à terre, mais il la maintenait avec un bras passé autour des épaules.

Il la contemplait toujours.

En tout autre moment, il eût été délicieusement remué ; mais, à cette minute-là, l'épouvante seule lui tirait le cœur.

Il appuya doucement, comme un frère eût fait à sa sœur, la main sur le cœur de la jeune fille....

Il sentit un battement léger, d'abord, mais de seconde en seconde devenant plus fort.

— Elle vit ! Elle vit !

Elle reprenait connaissance, lentement, ouvrait les yeux, les refermait, les rouvrait encore pour regarder Jean-Marc avec surprise.

Celui-ci devina qu'elle ne se souvenait pas. Il aida sa mémoire.

— Votre cheval s'est emporté.... s'est abattu.... Vous vous êtes évanouie.

— Ah ! oui, je me souviens.... murmura-t-elle, que vous vous êtes jeté à la tête de mon cheval pour l'arrêter.... que vous aviez été renversé.... Vous n'êtes pas blessé ?..

— Merci. Mais vous, mademoiselle ?....

— Je n'ai rien, à part un peu d'engourdissement au pied....

Elle continuait de regarder Jean-Marc avec curiosité, comme si elle avait cherché des souvenirs :

— Il me semble que nous ne sommes pas des inconnus l'un pour l'autre, dit-elle, et que nous nous sommes rencontrés déjà.

— C'est vrai, chez le braconnier atteint du choléra....

— Je vous reconnais maintenant.... Vous êtes l'ami de M. Samson ?

— Oui, dit-il, tous bas.

Il y avait dans sa voix une émotion dont il ne se rendit pas maître.

Thérèse resta silencieuse.

Cette émotion, l'avait-elle remarquée ?

Peut-être, car elle dit tout-à-coup, comme si elle eût voulu rompre :

— Merci, monsieur Jean-Marc, pour le service que vous m'avez rendu.... Je vais remonter à cheval et regagner le château....

Elle voulut se lever, mais quand elle fut debout elle poussa un grand cri et retomba..

— J'ai le pied droit démis, dit-elle ; il m'est impossible de marcher seule.... Voulez-vous m'aider à chercher mon cheval ! Une fois en selle, je serai sauvée.

— Impossible, mademoiselle, votre cheval a une jambe cassée.

— Comment faire ?.... Je commence à souffrir beaucoup.... Mon pied est enflé dans ma bottine et me cause des élancements insupportables.

— Je vais couper votre chaussure.... Je vous approcherai du ruisseau, et vous trempez votre pied nu dans l'eau froide.... Cela vous soulagera et empêchera l'enflure d'augmenter.

— Faites !....

Elle entoura pudiquement le bas de sa jambe des plis flottants de son amazone et tendit son pied.

Jean-Marc coupa les lacets et arracha la bottine, et le pied apparut, dans son bas de soie, encore menu et cambré, malgré l'enflure qui se propageait.

Ils étaient à quelques mètres du ruisseau.

Le jeune homme l'y porta doucement et resta à genoux, si troublé qu'il n'avait pas la force de parler. Puis se remettant ce fut presque froidement qu'il dit :

— Je vais courir au château de la Saunerie, je prévientrai M. de Trécourt et votre tante de l'accident qui vous est arrivé. Prenez patience. Du château on avertira le docteur Flérimont et l'on viendra vous chercher en voiture. Adieu, mademoiselle.

Elle devina qu'il s'en allait sur une impression de tristesse.

Elle voulut le retenir, chercha quelques mots, ne trouva rien, et quand elle tourna les yeux de son côté, il était déjà parti.

Elle demeura songeuse préoccupée ; l'eau froide et sans cesse renouvelée du ruisseau qui coulait sur son pied l'empêchait de ressentir trop vivement la douleur.

## III

Lorsque Jean-Marc rentra à la fabrique et qu'il se retrouva auprès de Samson, il dit avec un sourire dont son ami ne pouvait remarquer la tristesse :

— Je viens d'être plus heureux que toi . . . Je l'ai vue . . .

— Qui ?

— Thérèse.

Et il raconta ce qui s'était passé, n'oubliant rien.

Il fallut qu'il répât vingt fois cette histoire, jusque dans ses plus insignifiants détails, et le brave garçon l'écouta, ne songeant même pas à être jaloux, inquiet pourtant de savoir Thérèse blessée. Il répétait aussi, à chaque instant :

— Elle s'est informée de moi ? C'est bien vrai ? Tu vois, elle me connaît, maintenant, elle ne m'a pas oublié ! ! . . . Ah ! mon bon Jean-Marc, je l'aime tant que je crois bien que j'en deviendrai fou . . .

Thérèse avait raconté au château de la Saunerie comment Jean-Marc était venu à son secours et comment il avait failli se faire tuer pour arrêter son cheval.

Guy de Trécourt était allé à la fabrique rendre visite aux jeunes gens et avait remercié Jean-Marc ; il les avait invités à venir à la Saunerie, et, comme la saison des chasses arrivait, il leur avait fait promettre de chasser sur les grandes propriétés du château, et de considérer les bois de la Saunerie comme leur appartenant. Il ajouta, lorsqu'il prit congé d'eux :

— La comtesse serait heureuse de vous voir. Promettez-moi de venir !

Ils n'avaient aucune raison pour refuser, bien qu'ayant toujours vécu dans leur simplicité d'ouvriers-patrons, ils fussent peu rassurés sur l'accueil qui leur serait fait. Mais aller à la Saunerie, y aller régulièrement surtout, n'était-ce pas revoir Thérèse, la revoir presque comme bon leur semblerait.

Ils acceptèrent. Et quand il fut parti :

— C'est à toi, dit Samson à Jean-Marc, à toi que je dois ce bonheur . . . Je ne peux plus vivre sans elle . . .

Jean-Marc ne répondit pas. Quand son ami — son frère — lui parlait de Thérèse, il écoutait, — devenant toujours un peu pâle, — souriait vaguement et se taisait. Ils attendirent quelque temps avant d'aller à la Saunerie, parce qu'ils craignaient qu'en s'y rendant trop tôt, Thérèse ne fut encore au lit, et ils tremblaient de ne point la voir.

Ils eurent raison. Le jour où ils vinrent, la jeune fille debout, guérie, se promenait autour de l'étang qui s'étendait au pied même du castel rustique et de loin les aperçut.

Elle fit quelques pas au-devant d'eux et les accueillit par son bon sourire, les mains tendues, l'une à Jean-Marc, l'autre à Samson.

Samson balbutia quelques compliments, laissa retomber la main de la jolie fille après l'avoir broyée dans ses robustes doigts, sans y prendre garde, pâlit, rougit, pâlit encore, et se tut.

Quant à Jean-Marc, sa main resta dans celle de Thérèse plus longtemps que de raison . . . et ce n'était pas lui qui la laissait . . . Conduits par elle, ils entrèrent au château, où la comtesse Jeanne et Guy les reçurent très cordialement et les mirent tout de suite à leur aise . . . Clément, seul, garda une attitude froide et dédaigneuse et sortit après les avoir salués à peine. Quand ils partirent, Thérèse, qui avait été la première à les accueillir, fut la dernière à leur dire adieu. Et comme elle était auprès d'eux :

— Vous reviendrez ?

— Nous reviendrons, dirent-ils, remerciant.

En effet, ils revinrent, attirés là par le charme de Thérèse, bien reçus chaque fois, du reste, par le comte et la comtesse qui avaient tout de suite apprécié leur franchise, leur droiture, toutes les qualités solides de leur esprit et de leur cœur. Clément les tenait à distance. Il avait l'air de se défier d'eux, et souvent son regard faux les surveillait, en dessous, quand ils causaient avec Thérèse. Il devinait en eux des rivaux, sinon des ennemis.

Un jour, dans le jardin fleuri qui s'étendait autour de l'étang, Thérèse cueillit un paillet, le garda dans ses doigts quelques instants, puis le laissa tomber devant Jean-Marc . . . Jean-Marc était le plus près d'elle, il vit la fleur, mais Samson aussi l'avait vue.

Jean-Marc s'était baissé vivement pour la ramasser et il allait la cacher comme un trésor précieux qu'on veut dérober à tous les yeux, quand la figure de Samson apparut devant ses yeux. Il était pâle, inquiet, surpris.

—Jean, dit-il d'une voix altérée... que fais-tu ?

Mais Jean avait compris... Il tendit la fleur à son frère, et doucement, souriant, alors qu'il ressentait au fond du cœur une douleur atroce :

—Tiens, dit-il, la voici... c'était pour toi que je la ramassais !

Le visage de Samson s'éclaira. Il croyait. En une seconde le soupçon jaloux s'était évanoui.

Seulement, sous un prétexte quelconque, Jean, quelques minutes après, quitta son frère. Il avait besoin de s'isoler. Samson revint seul à la fabrique, marchant dans un enchantement, comme illuminé de rayons éblouissants. Et il était enfoncé si profondément dans son rêve qu'il tressaillit brusquement, en se sentant frapper sur l'épaule. Quelqu'un, derrière lui, disait :

—Monsieur, un mot, s'il vous plaît, rien qu'un mot !

Il se retourna. C'était Clément. Il ne l'avait pas entendu. Le ton sur lequel avait parlé le jeune homme excluait toute politesse de la part de Samson. Il répliqua, sans le saluer :

—Que désirez-vous de moi ?

—Une chose bien simple...

Et il tourmentait une longue cravache qu'il avait à la main.

—Parlez... si vous voulez que je vous satisfasse...

—Tout à l'heure, vous étiez au jardin avec Thérèse...

—C'est vrai.

—Thérèse, par mégarde, a laissé tomber une fleur... un œillet, je l'ai vu... cette fleur, vous l'avez ramassée... vous ne répondez pas ?

—Après ? dit Samson naïvement.

—Cette fleur, vous allez me la rendre, à l'instant même...

—Venez-vous de la part de mademoiselle Thérèse ?

—Rendez-la, vous dis-je, ou sinon.

—Ou sinon ?

—Je vous cravache comme un chien...

Il leva le bras. La cravache siffla. La main de Samson l'arrêta au moment où elle allait lui couper la figure. Le jeune homme était pâle comme un mort. Sa main tremblait violemment. Il arracha la cravache aussi aisément que s'il avait eu affaire à un enfant, la jeta sous ses pieds, prit dans une de ses mains les poignets de Clément, et de l'autre main l'enlevant par les reins, le tint un instant suspendu au-dessus de sa tête.

—Où vais-je le jeter ? murmura-t-il, regardant autour de lui.

Clément se débattait furieusement, mais c'était en vain. Il ne pouvait rien contre la formidable force des muscles de Samson... Le Beuvron n'était pas loin. Samson fit quelques pas vers la rivière. Puis tout à coup, il changea d'idée. La colère, chez lui, pouvait être terrible, mais elle ne durait pas longtemps. Et puis, il avait pitié de la faiblesse de cet homme.

Ainsi suspendu—con me jadis Anthée, dans les bras d'Hercule—au-dessus de sa tête, le sang au visage, les yeux hors de l'orbite, Samson le trouva ridicule. Il le remit sur pied, posément, avec un sourire goguenard, poussa la politesse jusqu'à lui rendre sa cravache et le saluant :

—Réflexion faite, monsieur, dit-il, je ne vous ferai pas prendre un bain aujourd'hui...

J'espère que ce n'est point partie remise et que vous ne m'obligerez jamais à recourir à pareille extrémité. Et il le laissa, pirouetta sur les talons et s'éloigna. L'autre restait immobile, écumant, grotesque à force de rage impuissante, et ses yeux gris, illuminés d'une expression sauvage, suivirent Samson aussi longtemps qu'il fut visible... Entre les deux frères et Clément, désormais, c'était une barrière à mort. Ils étaient fils de la même mère, pourtant, car on devine que Jacques et Georges, c'est Samson et Jean-Marc !...

Mais le sang ne parlait pas chez eux. Il semblait que les deux crimes de Guy avaient mis entre son fils Clément et les deux enfants volés, une infranchissable barrière de haine.

Ce garçon avait, de son père, les violences et les rancunes mortelles. Il ne devait jamais pardonner. Quand il fut à la Saunerie, il entra au château, marcha droit au salon où il trouva Thérèse, pensive auprès d'une fenêtre dont elle avait soulevé le rideau et par où elle regardait rêveusement dans la direction de Saint-Viâtre :

—Ma cousine ! dit Clément d'une voix basse et altérée.

Elle tressaillit et se retourna vivement, — mais ne dit pas un mot.

—Thérèse, reprit le jeune homme, je voudrais avoir avec vous une dernière explication. . . . je voudrais, aussi, vous faire une prière. . . .

— . . . L'explication, je la devine, et je ne peux rien ajouter à ce que je vous ai dit : je ne serai jamais votre femme. . . . Quant à la prière, je suis prête à y accéder, si je peux.

—Vous savez combien je vous aime et que je suis jaloux. . . . Eh bien, faites en sorte que mon père et ma mère ne reçoivent plus au château ces deux aventuriers, qui viennent de je ne sais où et que l'on voit bien souvent à la Saunerie depuis quelque temps.

—Pourquoi ? Il n'y a aucune raison pour les congédier.

—Il me semble qu'ils vous regardent bien tendrement et que vous n'êtes pas effarouchée de leurs regards. . . . Et puis l'un deux a ramassé, ce soir, une fleur que vous aviez laissée tomber et l'a cachée dans son sein.

—Que vous importe ? puisque je ne vous aimerai jamais !

—C'est une torture pour moi de vous l'entendre dire, mais ce serait une torture plus grande encore de vous voir aimer un autre que moi.

—Mon cousin, écoutez bien ceci : je suis riche, libre, indépendante. Rien ne m'oblige à demeurer à la Saunerie, si ce n'est la certitude où je suis du mal que je causerais à votre mère, qui m'aime comme sa fille, en m'éloignant ! Cependant, je suis obsédée par vos reproches. . . . Ne me forcez pas à partir. . . . Vous ne me reverriez plus. . . .

Clément eut un sourire singulier. . . .

—Partez donc. . . dit-il, quittez nous. . . au moins je serai sûr que vous n'êtes point tentée d'aimer un de ces deux hommes.

Elle tressaillit, un peu troublée au fond de l'âme.

Et lui, comprenant, les mains serrées, les lèvres blêmes, pensait :

—Elle l'aime déjà ! Ah ! malheur, malheur à lui, et à elle !

Vers lequel des deux son cœur penchait-il ? Vers Samson ou vers Jean-Marc ? Il ne le savait pas, mais il se promit qu'il le saurait bientôt. Il était resté seul au salon. Thérèse était sortie et avait regagné son appartement. Un peu pâle et préoccupée, elle songeait à à ce que lui avait dit Clément. Aimait-elle donc, vraiment ? Aimait-elle ce jeune homme dont le visage était si doux et si loyal, dont les grands yeux, d'un bleu profond, étaient si troublants ? Pourquoi pensait-elle à lui, si souvent, depuis quelques jours. . . . Pourquoi, alors qu'elle était malade et qu'elle avait un peu de fièvre, avait-elle vu Jean-Marc passer dans ses rêves !

Peu lui importaient les menaces de Clément, elle était de force à le braver.

Rien ne l'empêchait de suivre le penchant de son cœur ; elle était orpheline et riche. . . Elle n'avait à se préoccuper ni d'un nom, ni d'une fortune. . . . Jean-Marc était peu de chose de plus qu'un ouvrier ; tant mieux, elle l'anoblirait !. . . . Il était, malgré la fabrique qui allait tant bien que mal, presque pauvre !. . . . Tant mieux, elle l'enrichirait !. . . . D'où venait Jean-Marc ? . . . Il le lui dirait. . . . Elle avait le temps de le savoir !. . . . Elle était bien sûre que rien dans la vie de Jean-Marc ne la ferait rougir ? Que demandait-elle de plus ?

Un jour, Guy de Trécourt et la comtesse, parlant de Samson et de son frère, avaient dit devant elle :

—Ce sont les enfants adoptifs de Célestin Bompair. . . . Il les a trouvés mendiant sur la grande route et les a recueillis, touché de leur bonne mine et de leur gentillesse. . . . Guy et Jeanne s'étaient tus, oppressés, et avaient courbés la tête comme accablés par un souvenir pénible. Thérèse avait entendu cela. Peut-être aussi Jean-Marc n'avait-il jamais connu sa famille ? Mais cela avait-il donc quelque intérêt pour elle ? . . . Elle ne l'en aimerait que davantage !. . . . Car elle l'aimait. . . . Il fallait bien qu'elle se l'avouât ! : Son cœur s'effondrait, s'alanguissait. . . . Elle avait, quand elle pensait à lui — et c'était toujours — des attendrissements qui la faisaient soupirer et lui mouillaient les yeux. . . . Alors, quand elle se fut bien avoué qu'elle aimait Jean-Marc, elle se laissa emporter par sa passion, sans résistance, sans même se demander si le bonheur était au bout de cet amour et si Jean-Marc l'aimait. Au lieu d'attendre les occasions que le hasard lui offrait de revoir ce jeune homme, ces occasions elle les rechercha, elle les fit naître.

Jean-Marc, tout d'abord, s'était abandonné sans réflexion à son affection naissante, puis il avait été épouvané des ravages qu'il découvrait dans son cœur. . . . Il craignit de se trahir, quelque jour, devant Thérèse. . . .



Il eut peur aussi, une fois, en croyant lire dans les yeux de la jeune fille—des yeux qui parlaient—qu'elle n'était heureuse qu'en le voyant et qu'elle n'attendait qu'un mot pour lui laisser voir qu'elle était touchée de son attention. . . . Quand il découvrit que peut-être Thérèse l'aimait, il en fut malade. . . .

Et Samson? Samson, qui avait mis toute sa vie dans son amour? . . . Samson qui l'accuserait d'avoir trahi son amitié. . . . Samson qui, jadis, avait vécu pour lui, qui l'avait sauvé du froid, de la faim, de la soif? . . . Samson, plus que l'ami, le frère! . . . plus que le frère, l'ami! . . . Est-ce qu'il allait lui voler le cœur de Thérèse, fouler aux pieds son amour, attrister son existence pour jamais? Non! . . . c'était à lui de se sacrifier, puisque le sort avait voulu qu'il connût le premier l'amour de son frère, et que Samson ne connût pas le sien. . . .

C'était Samson, le brave, fort et beau garçon que Thérèse devait aimer. . . . C'était Samson qu'il fallait qu'elle aimât, non Jean-Marc. . . . Samson serait heureux, puisqu'il ignorerait toujours l'amour de son frère. . . . Rien n'empoisonnerait son bonheur! Dès lors, Jean-Marc ne parut plus au château. Samson y alla seul. Ce fut, chaque fois, des prétextes nouveaux pour rester à la fabrique, quand son frère s'en allait à la Saunerie. . . . prétextes que Samson redisait au château, à Thérèse, qui s'informait de Jean-Marc.

Au bout de quinze jours de cette conduite étrange, Thérèse, dont la passion n'avait fait qu'augmenter, n'osait plus interroger Samson, parce qu'elle craignait un malheur, mais elle résolut de rencontrer Jean-Marc, coûte que coûte, afin de savoir son secret. Jean-Marc aimait à chasser, avec ses chiens d'arrêt, dans les petits taillis de la forêt de Bruadan; chaque fois qu'il avait un moment de liberté, c'était là qu'il allait, toujours seul.

Le cœur de Thérèse battait avec violence. Jean-Marc l'aimait-il donc? . . . Et si cela était, pourquoi combattait-il cet amour? . . . Pourquoi fuyait-il, surtout, celle qui en était l'objet? . . .

Thérèse, franche et résolue, n'était pas femme à rester longtemps sur une indécision. . . .

Deux jours après, chassant elle-même avec deux grands épagneuls anglais, aux longs poils soyeux, aux yeux de flamme, elle se trouva face à face avec Jean-Marc, assis son fusil désarmé entre ses jambes, sur la bordure d'un sentier, dans le taillis des Arbres-Verts. Au bruit que Thérèse fit dans le sentier, Jean-Marc releva la tête. Et en reconnaissant la jeune fille, il se troubla. D'instinct son regard se porta autour de lui comme eût fait un enfant pris en flagrant délit de faute et qui cherche une issue pour s'enfuir. . . . Mais Thérèse l'avait vu.

—Bonjour, monsieur Jean-Marc, dit-elle.

Et elle lui tendit la main. Il la serra, tout pâle, décontenancé. Après quoi, il voulut retirer sa main, mais il sentit qu'elle était prise et doucement retenue entre les petits doigts de la jolie fille.

—Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu au château, dit-elle. Est-ce donc que vous avez à vous plaindre de nous? . . . de moi?

—Le pensez-vous? fit-il vivement.

—Je ne crois pas, en ce qui me concerne, vous avoir donné le moindre sujet de mécontentement. . . . Seulement, n'est-il pas naturel qu'après vous avoir vu régulièrement, je sois étonnée d'apprendre, par votre ami, que vous inventez des prétextes pour ne plus vous y présenter?

Ah! Samson a dit cela. . . . Eh bien, c'est vrai. . . . Le monde ne me plaît pas. . . . Je suis un peu sauvage, et je préfère vivre seul.

—Il n'y a pas d'autre raison? dit-elle après un silence.

—Pas d'autre.

—Jurez-le!

Il ferma les yeux, hésita, puis, tremblant :

—Je le jure! dit-il.

—Et si je vous ordonnais de revenir, m'obéiriez-vous?

Il répondit :

—Je ne vous obéirais pas.

Thérèse, maintenant, était un peu émue.

—Vous voyez bien que vous n'êtes pas franc avec moi, dit-elle, et qu'il faut que vous ayez une raison sérieuse. . . .

Cette fois, il détourna la tête, très gêné. Elle ajoutait, toujours souriant :

—Et si, au lieu d'ordonner, je vous priais, reviendriez-vous?

—Je ne puis plus refuser . . . et pourtant . . .

Mais il n'acheva pas sa pensée . . .

Elle lui envoyait un adieu, du bout des doigts et s'éloignait en disant :

—A bientôt !!

Il avait promis de retourner à la Saunerie, il n'y revint pas ; elle avait ordonné, il désobéissait ; elle avait prié, il refusait. Il continua de rechercher la solitude, pendant que Samson, dans l'enchantement de son amour, continuait de se brûler à la flamme des yeux de Thérèse. Quant à celle-ci, son amour s'irritait de la résistance qu'elle rencontrait. Elle cherchait les motifs de cette résistance et elle croyait les avoir trouvés. Elle ne pouvait deviner que Jean-Marc se sacrifiait à son frère, sublime preuve d'affection, et elle pensait que ce qui éloignait le jeune homme, c'était surtout la différence de leur situation. Elle était riche et de haute naissance. Jean-Marc était pauvre, et ramassé sur les grands chemins par Bompair, il ne pouvait même pas dire quels étaient ses parents.

—Voilà, se disait la jeune fille, pourquoi il me fuit !

Et elle l'en aimait davantage, à cause de sa délicatesse et de sa fierté. Elle essaya de retrouver Jean-Marc dans la forêt aux Arbres-Verts où elle l'avait rencontré la première fois, mais Jean-Marc se défiait ; sa résolution de la fuir était énergique ; elle ne le revit pas. Cependant elle, elle ne se décourageait point. Elle comptait sur le hasard et le hasard la servit, en effet ; mais il devait amener, avec la rencontre de Jean-Marc, des complications redevables. Surprise, une après-midi d'automne, par une pluie diluvienne, alors qu'elle chassait dans la forêt de Bruadan, elle avait cherché un refuge dans une ancienne maison de garde, maintenant en ruines, inhabitée depuis longtemps, et qui put néanmoins l'abriter contre l'averse, malgré son délabrement. Elle était à peine entrée depuis quelques minutes dans la maison forestière qu'un homme s'y précipitait derrière elle. Cet homme, c'était Clément de Trécourt.

Elle se recula, et, saisie d'épouvante :

—Vous ! dit-elle, vous !

—Moi, qui vous ai suivie, dit-il froidement, qui vous suis ainsi tous les jours, en attendant une occasion . . . Cette occasion, la voici, j'en profite . . . Nous sommes seuls, causons . . .

Elle avait déposé son fusil, dans un coin contre le mur. Elle s'en rapprocha doucement, mais il la comprit, la devança, prit le fusil, le fit basculer, enleva les cartouches, et le démontant en un tour de main, jeta les deux tronçons par la porte, avec la cartouchière.

—A présent, dit-il, avec son rire cruel, vous vous défendrez, si vous le pouvez.

Thérèse savait Clément capable de tout. Elle était en son pouvoir. Elle eut peur.

—Que voulez-vous de moi ? fit-elle tremblante.

—J'ai dit que vous seriez ma femme . . . Ma naissance et ma fortune valent votre fortune et votre naissance . . . Vous pourriez faire un mariage de convenance, à défaut d'un mariage d'amour . . . Consentirez-vous ? . . .

—Jamais. Je me tuerais plutôt que d'être à vous !

—Bien. Au moins vous êtes franche . . .

Elle frémissait, pâle, les yeux flamboyants . . . Il se rapprocha d'elle ; elle voulut fuir, mais il la saisit par la taille. Elle poussa un grand cri, strident :

—A moi ! A l'aide ! Au secours !!

Mais sa voix fut couverte par les paroles précipitées du jeune homme.

—Tu ne veux pas de moi pour ton mari, murmurait-il, haletant, eh bien, comme je t'aime . . . comme je te veux . . . tu seras ma femme de gré ou de force.

—Au secours ! Jean, au secours !

Il eut un rire féroce.

—Ah ! ton cœur a livré ton secret. Voilà celui que tu aimes ? . . .

—Oui, je l'aime, infâme, et il te tuera, prends garde !

—Soit ! mais avant qu'il me tue ! . . . Ah ! vipère, tu m'as coupé le doigt !

Entre ses dents, Thérèse avait rencontré la main que le misérable lui appuyait sur la bouche pour l'empêcher de crier, et ses dents, se resserrant dans le paroxysme de sa colère et de sa frayeur, avaient presque scié le doigt de Clément.

La douleur fut si terrible que l'infâme lâcha prise une minute.

Puis, son poing fermé s'abattit sur le front de Thérèse de toute la lourdeur de sa

force. Elle poussa un profond soupir ; sa tête se pencha sur sa poitrine ; elle tomba à genoux, d'abord, puis s'abattit, tout à fait, et roula évanouie aux pieds de Clément, échevelée, pâle comme une morte. Il eut un rire sauvage. Penché sur la pauvre fille, il la contemplant, quand un bruit singulier, qui venait du seuil de la cabane, lui fit passer un frisson froid dans les veines... C'était le craquement sec, particulier, des chiens d'un fusil que l'on arme... Il se retourna brusquement et se rejeta en arrière. Sur le seuil, Jean-Marc, debout, l'ajustait tranquillement.

Il se trouvait aux environs, avait lui-même été surpris par la pluie et s'en venait à la maison du garde ; il était arrivé sans que Clément l'entendit, avait surpris la scène infâme ; il avait avisé le fusil de Thérèse, l'avait remonté prestement et chargé.

—Monsieur, dit Jean, vous méritez que je vous tue comme une bête immonde. Et je ne sais vraiment ce qui me retient... A genoux, devant cette jeune fille... A genoux, et demandez-lui pardon, entendez-vous !

—Jamais !

—A genoux ! vous dis-je... à l'instant... ou je vous tue !

Et son accent était si froidement terrible qu'il était évident qu'il accomplirait sa menace, si Clément n'obéissait pas. Celui-ci fléchit un genou. Thérèse revenait à elle, apercevait Jean-Marc et laissait échapper un cri de joie... C'avait été son premier regard... Puis elle avait vu Clément à genoux... Elle comprit, et l'horreur d dégoût peinte sur le visage, elle attendit.

Du même ton implacable, résolu, Jean-Marc disait :

—Demandez lui pardon... tout de suite... sans hésiter... et que votre front touche la terre devant elle !...

Et Clément, sous le double canon du fusil qui menaçait sa poitrine, à bout portant, Clément obéit.

—Pardon ! dit il d'une voix sourde, pardon ! !...

Et comme l'avait ordonné Jean-Marc, son front toucha le sol.

Le fusil ne s'abaissa pas.

—Sortez ! dit le jeune homme... et soyez convaincu que s'il n'avait pas été impossible d'expliquer votre mort sans prononcer le nom de votre cousine, je vous eusse tué... Sortez, et ne retournez pas la tête... Sinon !

Clément passa devant lui, pâle de rage...

—Nous nous reverrons, nous nous reverrons ! bégaya-t-il.

Jean-Marc haussa les épaules avec mépris et le regarda partir, ayant toujours son fusil en joue. Ce ne fut que lorsque Clément eut disparu, au bout du sentier, dans le bois, qu'il se dessaisit de son arme et regarda Thérèse. Celle-ci s'était relevée, encore très pâle... mais ses beaux yeux étaient brillants d'amour, de reconnaissance, de joie... Elle vint à Jean-Marc, lui prit les mains, les appuya contre son front brûlant de fièvre, puis, dans un élan de touchante affection, elle les embrassa. En même temps, la réaction se faisant, elle éclatait en pleurs.

Très ému lui-même de cette effusion, Jean-Marc cherchait à faire appel à son sang-froid. Il se troublait, commençait à ne plus voir aussi clair au dedans de lui-même.

Et elle murmurait, très bas, comme en une prière.

—Jean !... Jean ! Que je suis heureuse de vous revoir ! et il me semblait aussi tout à l'heure, que vous deviez être non loin de moi, et que, si je devais être secourue, c'était par vous, non par un autre... Et je suis heureuse, oui, bien heureuse !

Elle parlait lentement et comme en rêve. On eût dit que ce n'était pas à Jean qu'elle s'adressait, mais à elle-même, et que ces paroles qu'elle prononçait ainsi à haute voix, personne qu'elle ne devait les entendre.

Et Jean les entendait, les buvait, s'en enivrait. Et alors qu'il allait s'abandonner, laisser voir qu'il aimait, alors que, tout éperdu, le front lourd, il allait répondre à l'amour de cette enfant, entre elle et lui passa la loyale et bonne figure de son frère Samson. De Samson qui aimait, lui aussi, et qu'il allait trahir ! Et au moment de se livrer à la tendresse qui débordait de son cœur, il se retint... Son visage rede-vint froid... Il se fit violence pour paraître indifférent... Et Thérèse le vit bien, sans deviner toutefois.

—Jean, dit-elle, Jean, ne comprenez vous donc pas ? Est ce à moi de vous dire ce dont vous vous apercevez sans doute?... Faut-il que j'oublie, pour vous, ma réserve de femme?... Dites ?

Elle serrait violemment dans ses mains celles du jeune homme. L'agression de Clément l'avait surexcitée... lui avait donné une exaltation dont elle ne se rendait pas compte. Tout en elle disait, criait qu'elle aimait!... Son cœur battait à la faire souffrir. Elle ne parlait plus, maintenant, mais ses lèvres s'agitaient encore, et lui comprenait, entendait qu'elle disait :

—Jean ! Jean-Marc !... Je t'aime !!

Il cédait... Et déjà, dans son esprit surexcité, la figure de Samson n'apparaissait plus que comme dans un lointain indéfini, un rêve dont il ne reste qu'un vague souvenir ; lorsque, soudain, il laissa échapper un cri étouffé...

Les ruines de la maison où ils se trouvaient étaient ouvertes à tout venant ; la porte n'existait plus, de telle sorte que du bois, en face, on distinguait facilement dans l'intérieur. Il y avait entre les premiers arbres et la maison forestière un espace vide large d'une vingtaine de mètres environ, et là venait de surgir tout à coup, sortant du bois et les regardant d'un œil fixe, dilaté, hagard,—l'œil d'un fou,—Samson ! Dans ses sourcils froncés, dans ses lèvres contractées violemment, il y avait, anassées, je ne sais quelle grande colère et quelle grande douleur à la fois... je ne sais quelle menace aussi. Il ne fit pas un pas, resta dans la clairière, immobile. Et Jean-Marc, égaré, pâle, chancelant :

—Adieu, Thérèse ! adieu pour toujours, adieu !

Samson ne vint pas à Jean-Marc. Ce fut Jean-Marc qui vint à lui. Et pendant que Thérèse les voyait partir, stupéfaite, ne comprenant pas, les yeux baissés, les oreilles bourdonnantes, les deux jeunes gens s'éloignèrent. Ils firent d'abord quelques pas, silencieusement. Ils étaient oppressés tous les deux. Enfin Samson s'arrêta.

—Que faisais-tu là, dans cette maison isolée, seul avec elle ?...

Il parlait d'une voix étranglée et n'osait regarder Jean-Marc. Celui-ci sentait son cœur se gonfler devant le désespoir qu'il devinait. Il prit Samson dans ses bras et le serra de toutes ses forces. Mais Samson le repoussa, et du même ton brusque :

—Que faisais-tu avec elle ? Comment te trouvais-tu là ?

—Pourquoi me parles-tu aussi rudement, comme si j'étais ton ennemi ?

—Et toi pourquoi baisses-tu les yeux ? Pourquoi hésites-tu à répondre ?

—Je n'hésite pas. Seulement, connaissant ton amour pour Thérèse, je prévois quelle va être ta colère...

—Achève. Que prétends-tu dire ?

En deux mots Jean Marc mit son frère au courant de ce qui s'était passé... de la tentative de Clément, de sa fuite !...

—L'infâme ! l'infâme ! murmurait Samson... Entre lui et moi, quoi qu'il arrive, c'est une guerre sans merci...

Puis il ajouta, tristement :

—Tu es bien heureux, Jean Marc... Voilà deux fois qu'elle a besoin d'aide, et voilà deux fois que tu te trouves sur son chemin...

Ils poursuivirent leur marche interrompue. Le silence se refit entre eux. Samson n'avait pas repris confiance.

—Lorsque je suis sorti du bois et que je vous ai vus, tous les deux, dans la maison... il m'a semblé que vous étiez bien émus... tu tenais, dans tes mains, les mains de Thérèse... Et vous vous parliez ; je n'entendais pas ce que vous vous disiez, mais vous vous parliez doucement... Dis moi, Jean-Marc... pourquoi tenais-tu ses mains si étroitement ?... Que vous disiez-vous quand je suis venu ?

Et sa voix était lourde, altérée..., presque méconnaissable. Et très bas, très bas, il demanda encore :

—Est-ce donc que vous parliez d'amour ?

—C'était bien, en effet, d'amour que nous parlions.

Samson chancela, comme s'il eût été mortellement frappé.

—Ah ! dit-il, tu vois, j'avais deviné... Tu l'aimes... Elle t'aime!...

Alors Jean-Marc, frémissant, prit Samson dans ses bras... de nouveau... Il avait dompté son cœur... il était revenu maître de lui... il se retrouvait un peu plus calme... Dire la vérité, c'était frapper si cruellement Samson qu'il aimait mieux mentir.

—Nous parlions d'amour !

—Tu me l'avoues... Tu me le répètes à plaisir !

—Enfant... C'était de toi qu'il était question !

—De moi ! Comment ? Que racontes-tu là ? fit-il égaré.

—La vérité...

—Jean-Marc, mon ami, mon frère, parle, tu me fais mourir...

—J'ai dit à Thérèse que tu l'aimais.

—Bien vrai ? Tu as dit cela ?

—Oui.

—Et elle ? Et Thérèse ? Elle a ri, sans doute ?... Elle s'est moquée ?... Elle a dû trouver amusant d'être aimée par un garçon comme moi ? Qu'a-t-elle dit ? Qu'a-t-elle répondu ?

Et Jean-Marc immolant son amour à son affection pour son frère, Jean-Marc, sans trembler, sans hésiter, tout à l'exaltation de son sacrifice, répliqua :

—Je crois qu'elle t'aime.

Il pensait en même temps :

—Elle l'aimera ! Je lui dirai tout !!

Samson, ivre de joie, répétait :

—Tu le crois !... Qui te le fait croire !... C'est bien vrai, au moins ? tu ne mens pas ?

Jean-Marc secoua la tête en guise de réponse. Il n'avait plus la force de prononcer un mot. Ils étaient arrivés à la fabrique. Ils se séparèrent.

#### IV

Quelques jours après les scènes que nous venons de faire dérouler sous les yeux de nos lecteurs, Clément de Trécourt, un matin d'automne, un peu embrumé du brouillard, montait en voiture et se faisait conduire à Romorantin.

Après avoir laissé sa voiture à l'auberge, il chercha un instant son chemin par les rues de la ville et finit par s'arrêter devant une petite maison de construction récente, d'aspect bourgeois, aux contrevents peints en vert et blanchie à la chaux.

Il sonna et attendit. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit et un homme se montra, saluant obséquieusement.

—Monsieur Lissoire ? interrogea Clément.

—C'est moi. Qu'y a-t-il pour votre service ?

—J'ai quelques conseils à vous demander et probablement une affaire à vous proposer.

—Entrez donc.

Clément fut introduit dans un étroit corridor, propre, pavé de briques rouges et lavé à grande eau. Au bout du corridor, Lissoire ouvrit une porte et s'effaça pour laisser entrer le jeune homme. Celui-ci se trouvait dans le cabinet d'affaires de l'usurier.

Lissoire indiqua, du doigt, une chaise à Clément, s'assit lui-même devant son bureau, croisa et balança ses longues jambes et attendit.

—Monsieur, dit Clément, je sais qu'on peut avoir confiance en vous et que les secrets que l'on vous confie ne sont jamais divulgués.

—Muet comme la tombe, dit l'usurier en s'inclinant.

Et il regarda le jeune homme d'un air curieux. Evidemment ce début l'intéressait.

—Je hais deux hommes... Je les hais mortellement... Inutile de me demander pourquoi... et je voudrais me débarrasser d'eux !

Clément réfléchit une seconde, puis continua :

—Les deux hommes dont j'ai à me venger sont propriétaires d'une fabrique de draps, à Viâtre-Tremblevif.

—Je les connais, interrompit Lissoire. Vous voulez parler des fils adoptifs de cette vieille bête de Célestin Bompair ?

—Samson et Jean-Marc... Justement ! Leur fabrique, sans faire de mauvaises affaires, ne les conduit pas à la fortune : ils font honneur à leurs signatures. Moi, je voudrais les amener, doucement, à la faillite... La faillite amènerait la vente... celle-ci amènerait le départ des deux associés... Et je n'en veux pas plus, pour le moment...

—Diable, diable ! je comprends, mais cela me paraît difficile, ce que vous me demandez-là...

—Connaissez vous un moyen de ruiner leur commerce, d'entamer leur crédit, de les forcer aux expédients ?

—Eh ! eh ! il en est bien un, mais ça coûterait cher.

—Dites toujours. Nous compterons après.

—Allons, puisque vous êtes si résolu. Le moyen dont je parle, c'est la concurrence... Il n'y a point de fabrique rivale, dans nos pays... Si l'on en établissait une, avec des fonds capables de la soutenir, en cas de mauvaises affaires, cela certainement ne laisserait pas de créer de sérieux ennuis aux successeurs de cet imbécile de Célestin Bompair.

—Et à combien se monterait la dépense d'une installation pareille ?

—Au bas mot, à cent cinquante ou deux cent mille francs. On perdra de l'argent au début, parce qu'il faudra baisser les prix pour attirer la clientèle, mais on se rattrapera ensuite, quand les autres n'existeront plus.

—Et vous croyez le moyen très sûr ?

—Infaillible, mon jeune ami, si vous mettez à la tête de la nouvelle maison un homme intelligent et adroit. Je trouverai cet homme de paille, dévoué. Nous restons, vous et moi, dans la coulisse... un homme discret, à nous, sur lequel nous pourrions compter et qui n'aura même pas besoin d'être intelligent puisque je serai là...

—Ainsi, vous vous chargez de tout ?

—Absolument.

—Et c'est une affaire convenue, arrangée ?

—Convenue, arrangée. Cependant il reste quelques petites dispositions sans importance à régler entre nous...

—Je comprends... vos bénéfices ?

—Vous devinez. C'est un plaisir de traiter avec vous.

—Fixez vous-même vos conditions.

—Vo Avant de rien entreprendre et pour me couvrir, vous me verserez, en argent ou en valeurs,—ce qui vous sera le plus commode—la somme rondelette de deux cent mille francs... pour les premiers frais...

—Avant huit jours elle sera entre vos mains...

—Je vous présenterai mes comptes en règle et si j'ai besoin d'un autre versement, vous vous obligez à le faire ?

—Je m'y oblige.

—Vo Lorsque l'affaire sera terminée, si elle a réussi, vous achetez pour moi la fabrique, les bois et propriétés qui en dépendent. C'est un petit cadeau pour entretenir notre amitié, cimentée par le succès.

—J'y consens, quel qu'en soit le prix.

—Oh ! cela se vendra, vous verrez, pour un morceau de pain.

—Est ce tout ?

—Vo reprit l'usurier, imperturbable, vous me donnerez, en outre, de la main à la main, un pot de vin de cinquante mille francs,—entendons nous bien,—que l'affaire réussisse ou qu'elle échoue. Je ne veux pas avoir travaillé en pure perte.

Clément ne s'attendait pas à tant d'exigences. Mais il était trop avancé pour reculer. Sa vengeance lui tenait au cœur. Déjà il la savourait et des éclairs de haine lui passaient dans les yeux.

Lissoire qui l'observait murmura :

—Eh ! eh ! j'en ferai ce que je voudrai de ce petit homme !

Et tout haut il ajouta :

—Puisque nous sommes si bien d'accord, nous allons signer quelques petits papiers afin que tout soit bien en règle... Cela restera entre nous... ne craignez rien. Du reste ce que nous faisons est très honorable et personne n'a rien à y voir.

Une demi-heure après, Clément sortait de chez Lissoire. Et avec une expression de joie diabolique :

—A présent, je les tiens !

## V

Guy de Trécourt avait toujours été très faible pour son fils. Aussi, après quelques objections pour la forme, et dictées plutôt par la curiosité et parce que Trécourt, un peu étonné, eût désiré savoir ce que Clément allait faire d'une pareille somme, il céda à la demande de celui-ci et lui compta les deux cent mille francs demandés.

Clément avait compté sur l'indifférence de son père. Et il ne s'était pas trompé. Dès que la somme fut en sa possession, il revint trouver Lissoire.

—Eh ! eh ! dit le long et blême usurier, tout semble marcher comme sur des roulettes. Nous n'avons plus qu'à nous mettre à l'ouvrage. Et l'affaire m'intéressant, je vous promets que ça ne sera pas long.

Ils se donnèrent une poignée de mains :

—Silence et discrétion ! fit Clément.

—Sourd et muet, dit Lissoire, sourd et muet !

Quinze jours après cette conversation, le bruit courut, dans Saint-Viâtre et les environs, qu'un lot de terrains bordant le Beuvron, très important par son étendue, et qui, jusqu'alors, n'avait pas trouvé d'acquéreur, venait d'être acheté et payé comptant par un homme étranger au pays, appelé Nativelle.

Un architecte, également étranger, passa à Saint-Viâtre, s'y arrêta quelques jours, leva des plans, puis partit sans avoir dit un mot, sans avoir conversé avec personne.

Après le départ de l'architecte, des ouvriers terrassiers, des maçons, des charpentiers s'emparèrent des terrains, creusèrent, édifièrent. Ce fut un remue-ménage incessant, fiévreux. Les fondations faites, les murs s'élevaient comme par enchantement. Il y avait une équipe nombreuse et disciplinée d'ouvriers italiens et français rivalisant d'ardeur.

Le jour où le drapeau flottant au dessus des bâtiments annonça que la construction était terminée, on apprit enfin de quoi il s'agissait. La curiosité fut satisfaite.

Nativelle, un garçon d'une trentaine d'années, très brun, avec un fort accent du Midi, arriva, escorté par des machines et les mécaniciens, et dès lors on sut que la fabrique, sortie de terre en quelques mois, comme sous le coup de baguette magique d'une fée, était destinée à faire concurrence à la fabrique de drap de Célestin Bompair, — de Samson et Jean-Marc.

Nativelle était un homme d'action. Et puis il avait des instructions précises entre lesquelles il marchait droit, sans hésiter, par conséquent sans retard.

Sitôt la fabrique en mesure de commencer les travaux, les circulaires envoyées, les commandes reçues, Nativelle fit venir immédiatement de Paris les hommes dont il avait besoin.

Et la nouvelle fabrique commença ses travaux.

Le nom de Lissoire, pas plus que celui de Clément, ne fut prononcé ; rien ne transpara de leur combinaison. Pendant les premiers temps, rien ne fut changé à la situation réciproque des deux fabriques.

Puis, Sansom et Jean-Marc, qui jusqu'alors n'avaient éprouvé aucun ralentissement dans leurs travaux — parce qu'ils ne travaillaient que sur des commandes antérieures à l'arrivée de Nativelle dans le pays, — furent avisés par leurs correspondants et leurs voyageurs que Nativelle venait de lancer ses tarifs ; ceux-ci étant de 20 pour 100 inférieurs à ceux de la maison Bompair et la qualité des fournitures étant la même, il était évident que si Jean-Marc et Samson ne suivaient pas l'exemple de leur adversaire et n'abaissaient pas leurs prix . . . ils seraient abandonnés de leurs clients qui passeraient au nouveau venu . . .

Grâce à leur activité, à leur intelligence très ouverte, ils avaient tenu leur fabrique au courant de tous les progrès accomplis, des inventions qui simplifiaient la fabrication en la rendant tout à la fois et moins coûteuse et meilleure.

Ils étaient donc en état de lutter contre Nativelle, et ce dernier restait dans les limites d'une loyale concurrence. Mais il semblait, au contraire, vouloir procéder par brusques soubresauts. Il jouait à découvert. Comme il devait perdre, nécessairement, de l'argent en abaissant ses prix, comme il le faisait, il devenait évident qu'il n'avait, pour le moment, d'autre but que celui d'éliminer Samson et son frère. Après quoi, et toute concurrence écartée, Nativelle reprendrait le tarif normal, augmenterait ses prix, baisserait

la journée des ouvriers, et réparerait ainsi, lentement, mais avec sécurité, les brèches faites à sa mise de fonds. L'avenir apparaissait donc chargé d'orages.

Ils parlaient un jour, ensemble, de leur situation périlleuse.

— La guerre que nous fait ce Nativelle n'est pas loyale, disait Jean-Marc... Je veux voir cet homme... De près, en causant, je saurai peut-être mieux deviner ses futurs projets... Dans tous les cas et si je ne devine rien... j'aurai toujours avec lui une explication catégorique...

— Va, répondit Samson... j'aime mieux que ce soit toi qui fasse cette démarche... Tu es calme... maître de ta langue... Tu ne commettras pas d'imprudence... Si c'était moi, vois tu, je ne me retiendrais pas facilement et au premier mot vif que j'entendrais, je cognerais !

Ce fut donc Jean-Marc qui fit cette visite. Elle était importante ; par les observations que le jeune homme en rapporterait, ils jugeraient si leur fortune et leur repos étaient absolument menacés par le fabricant et s'il y avait lieu, pour cela, de prendre des mesures suprêmes. Il trouva Nativelle à la fabrique. Les deux hommes s'étaient déjà rencontrés ; ils se connaissaient donc, sans s'être jamais adressé la parole.

En entrant dans l'usine, Jean-Marc fut frappé de l'ordre qui y régnait et de la richesse de l'installation. Evidemment, c'était là un adversaire sérieux. Nativelle, qui devina sans doute ses remarques, eut soin de lui faire traverser la fabrique toute grouillante de travail. Et il le fit d'un air bonhomme, sans paraître y penser. Après quoi, il le fit monter au premier étage, dans la maison d'habitation qui formait un des coins de l'usine, et lui poussant un fauteuil, il s'assit à son bureau.

Ils ne s'étaient pas dit un mot. Ce fut alors seulement que Nativelle demanda :

— Il me semble que c'est monsieur Jean-Marc que j'ai l'honneur de recevoir, en ce moment ?... A quel motif dois je sa visite ?...

— Monsieur, dit Jean-Marc, j'irai droit au but. Répondez moi aussi franchement que je vous parlerai. Quelle a été votre intention en venant installer une fabrique auprès de la nôtre ?

— La question est bizarre. Le pays me plaît. La situation est bonne. J'espère y faire fortune en peu d'années...

— Vous avez essayé d'embaucher nos ouvriers et nos contremaîtres en augmentant leur salaire, tout en sachant bien que les prix auxquels vous les payez ne sont pas supportables et ne peuvent être mis en rapport avec vos bénéfices... D'autre part, vous avez diminué de 20 pour 100 les tarifs ordinaires... C'est 10 pour 100 de perte sèche que vous vous infligez là.

— Qu'en savez-vous ? Je puis avoir des moyens de fabrication plus économiques que les vôtres. Je puis me servir de procédés dont vous ignorez le secret et qui me permettent de livrer mes marchandises à des prix plus faibles.

— Je connais vos machines. Elles sont pareilles aux nôtres... Votre fabrication est la même. Vous perdez sur chaque pièce de drap, grâce aux prix que vous avez abaissés.. Il semble que votre but est de perdre de l'argent de parti pris.

Nativelle eut un gros rire qui lui secoua les épaules.

— Hé ! hé ! vous me prenez donc pour un imbécile ?

— Non. Et je vais vous en donner la preuve. Je suis convaincu que vous n'avez d'autre intention que celle de nous amener à la faillite, afin de rester seul maître du terrain.

— Ce ne serait pas si mal raisonner !...

— Seulement vous employez avec nous des armes qui ne sont pas très loyales...

— Bast ! C'est la concurrence ! Cela se fait tous les jours.

— Je vous adresserai une seconde question. Est-ce vous qui agissez de votre propre autorité ?... N'avez-vous vraiment, en tout cela, qu'un seul but, celui de gagner de l'argent ?... Ou bien un autre que vous n'agirait-il pas sous votre nom, restant dans l'ombre ?

— Ma foi, mon brave monsieur, je ne sais trop ce que vous voulez dire, fit Nativelle en riant. Il n'y a d'autre fabricant ici que moi, d'autre directeur, d'autre maître que moi, d'autre volonté que la mienne. Du diable si je vous comprends ! !

— Ainsi, monsieur Nativelle, c'est la guerre que vous nous déclarez ?

— Et je maintiens qu'elle est loyale, monsieur !

Jean-Marc resta quelque temps silencieux. Puis :

— Eh bien ! va pour la guerre ! dit-il.



Des ouvriers qui passaient près de là au même moment et qui les entendirent, se retournèrent curieusement, s'arrêtèrent.

Et ils purent remarquer que, si Nativelle était resté calme et railleur, Jean-Marc, au contraire, s'en allait très pâle et très agité, l'œil plein de colère.

Plus tard, cette remarque et les paroles entendues ne devaient pas être oubliées.

La visite à Nativelle eut pour résultat de rendre Samson et Jean-Marc plus soucieux.

Ils baissèrent leurs prix, sans pour cela égaler leur concurrent dans l'énorme diminution qu'il avait fait subir aux tarifs. Mais ils eurent beau réduire le plus possible les frais de fabrication, ils n'arrivèrent pas à fournir leurs marchandises au même prix que celles de Nativelle. Dès lors, ils abaissèrent leurs tarifs au niveau de ceux de leur ennemi. Et ce fut une dégringolade effrayante, la ruine imminente, la faillite certaine, et avec la faillite, le déshonneur ! Et le déshonneur, c'était Thérèse perdue, Thérèse, que chacun d'eux aimait d'une folle et brûlante passion. Leur passion même était si grande, qu'elle leur faisait souvent oublier leurs soucis d'affaires. Samson allait toujours à la Saunerie.

Quant à Jean-Marc, fidèle au serment qu'il s'était fait, il fuyait Thérèse plus que jamais, évitant tous les endroits où il savait qu'il courait la chance de la voir.

Il avait cessé complètement ses visites au château. Sa résolution de combattre son amour, d'en triompher, n'avait pas diminué. Et pourtant sa confiance en lui-même, — sa confiance dans le résultat des efforts qu'il tentait, n'était plus aussi grande.

— Je ne veux pas l'aimer... Je ne l'aime pas ! se disait-il sans cesse, — car sans cesse il pensait à Thérèse...

Et du fond de son cœur une mystérieuse voix répondait :

— Tu l'aimes ! Tu l'aimeras toujours !!

C'est en vain qu'il cherchait autour de lui quelque appui, quelque soutien, quelque consolation, il se sentait seul en cette lutte, n'ayant d'espoir qu'en lui !...

Et il avait peur de faiblir...

Un jour qu'il travaillait au bureau de l'usine, il vit entrer le vieux braconnier La Maladie, que les deux frères occupaient bien maintenant à la fabrique, mais qui n'en continuait pas moins de braconner, de temps à autre, en tout bien, tout honneur, disait-il.

La Maladie ôta sa casquette et d'un ton très mystérieux :

— Monsieur Jean-Marc, pardon d'entrer comme ça, mais c'est que, voyez-vous, je suis envoyé par quelqu'un...

— Par qui ?

— Mademoiselle Thérèse, du château de la Saunerie.

— Que me veut mademoiselle Thérèse ! demanda-t-il.

— Ah ! je l'ignore... fit La Maladie en clignant de l'œil, vous devez le savoir mieux que moi.

— Enfin, de quelle commission t'a-t-elle chargé ?

— Elle m'a dit, tout simplement, qu'elle attendait M. Jean-Marc dans ma maison...

Elle désire vous parler...

Jean-Marc était dans une agitation extrême.

— Va, cours, dit-il au vieux... et rapporte à mademoiselle Thérèse que tu ne m'as pas trouvé et que je suis en voyage.

Le braconnier secoua la tête.

— Nenni, da, je ne ferai point ce que vous me commandez. Du reste, continua le vieux avec flegme, mam'zelle Thérèse m'a dit de prévenir M. Jean-Marc que s'il n'avait pas le temps d'accourir jusqu'à la bordure de Bruadan, elle ne se gênerait pas pour venir, elle, jusqu'à la fabrique.

— Elle ! ici !! murmura Jean-Marc, et Samson qui peut arriver d'un moment à l'autre, la voir, nous surprendre !!...

Alors, le cœur serré par l'angoisse et en même temps rempli d'une ineffable joie, partagé entre cet infini bonheur qu'il aurait à la revoir, à lui parler, à être près d'elle, et le souvenir de Samson ; tout à la fois épouvanté et ivre d'amour, heureux et misérable :

— Va dire à celle qui t'envoie que je te suis.

Un quart d'heure après, lui même sortait.

## \*VI

Quand Jean Marc fut tout près de la cabane du braconnier, il s'arrêta, n'osant entrer. Mais on l'avait entendu, de l'intérieur. Thérèse sortit, et sans dire un mot lui fit signe de venir. Il obéit, passa devant elle et entra.

Il se trouvaient, tous les deux, sous le coup d'une émotion violente.

Thérèse voulut, tout de suite, expliquer sa démarche.

Elle retira de son corsage une lettre non cachetée, qu'elle tint entre ses doigts avec une hésitation bizarre.

Puis, avec une mélancolie profonde qui seyait bien à son visage en ce moment tout triste et pâli :

— Il faut me pardonner ce que je fais aujourd'hui, monsieur Jean-Marc, dit-elle ; je me mets en dehors des habitudes de réserve imposées aux femmes ; j'est que je suis préoccupée depuis quelque temps, M. Jean-Marc, et vous n'êtes pas étranger à ma préoccupation.

— Mademoiselle...

— Ne m'interrogez point. Je n'aurais peut-être pas la force d'aller jusqu'au bout. Votre ami, M. Samson, que je vois souvent, m'a laissé apercevoir clairement ces jours-ci, ce que j'avais deviné déjà, c'est à-dire qu'il m'aime... qu'il m'a aimée du premier instant où il m'a rencontrée...

— Il vous a avoué !...

— Son amour, oui, monsieur Jean-Marc, et il l'a fait à la fois en termes si passionnés, si respectueux, que j'en ai été touchée...

Jean-Marc demeurait immobile, une flamme aux joues, près des yeux.

— Et que lui avez vous répondu ? demanda-t-il en tremblant, n'osant lever un regard sur elle dans la crainte de lui laisser voir son trouble, sa colère jalouse, son désespoir.

Elle déplaça lentement la lettre qu'elle tenait à la main et la lui tendit.

— Lisez ! dit-elle.

Elle s'assit sur un escabeau et Jean-Marc parcourut la lettre :

“ Vous m'aimez... vous m'avez avoué votre amour... je crois que vous m'aimez... j'en suis sûre... vous êtes bon, loyal, vous avez l'âme généreuse et je ne puis qu'être fière d'avoir inspiré votre passion... Cependant, au lieu de vous répondre tout de suite, alors que loin d'être surprise par votre aveu, j'avais depuis longtemps deviné le secret de votre affection, je vous ai demandé le temps de réfléchir... C'est que je voulais moi-même bien résolument consulter mon cœur. Et mon cœur consulté m'a répondu : “ Ce n'est pas Samson que tu aimes d'amour, c'est son ami, c'est Jean-Marc ; tu l'aimes, bien qu'il te fuie, qu'il te dédaigne, que tu lui sois indifférente. Tu l'aimes, en dépit de l'éloignement où il se tient ! ” Tel est l'aveu que j'ai entendu monter du fond de mon âme, et si je ne vous le cache pas, au risque de vous attrister, c'est que je veux être franche avec vous, comme vous l'avez été avec moi, et que je tiens à ce que vous sachiez que vous avez une amie dont le dévouement ne vous fera jamais défaut ! ”

Ce ne fut pas d'une seule traite et sans se reprendre que Jean-Marc put lire cette lettre. Ses yeux, aveuglés, n'y voyaient plus. Et puis, à chaque ligne, il était convaincu qu'il se trompait et que les mots qui lui apparaissaient étaient retracés par son imagination surexcitée.

Thérèse n'était pas moins émue. . . .

— Mon Dieu ? mon Dieu ! murmurait Jean d'une voix méconnaissable, est-ce bien vous qui avez écrit cette lettre ? . . .

— C'est moi !

— Mon Dieu ! mon Dieu ! répéta-t-il, pressant ses mains sur son front comme pour retenir sa raison qui s'en allait. . . . Et ce n'est pas un amusement, un passe-temps que vous cherchez là ? . . . ce n'est pas une comédie que vous jouez. . . ? Tout cela est vrai ? . . . Vous n'aimez pas Samson ?

— Je ne l'aime pas !

— Et vous m'aimez ?

— Je vous aime ! dit-elle simplement, sans fausse honte, — relevant la tête, au contraire, et toute fière de son aveu.

— Quel malheur ! quel malheur ! disait Jean-Marc.

Elle se rapprocha. Comme il était assis, elle se pencha et lui parla ainsi, par-dessus

sa tête, et la voix, venant d'en haut, semblait descendre du ciel et rythmer les rêves tant de fois caressés par le jeune homme, rêves impossibles, mais si doux à son imagination. Elle disait :

— De quel malheur parlez-vous ? Pourquoi serait ce un malheur ? Croyez-vous que depuis longtemps je n'ai pas deviné que vous m'aimiez ? Je suis femme, et nous apercevons les secrets du cœur bien plus profondément que vous autres !

— Vous vous trompez ! dit-il d'une voix altérée.

— Je me trompe ?

— Je ne vous aime pas ! . . . Je ne vous ai jamais aimée ! . . .

— Vous ne m'aimez pas ? dit-elle.

— Non.

— Rien vrai ?

— Je le jure.

Elle lui détacha brusquement les mains et le visage de Jean-Marc apparut décomposé par une douleur poignante et tout inondé de brûlantes larmes.

— Alors, pourquoi pleurez-vous ? dit-elle avec colère.

— Parce que je pense au bonheur que j'aurais si je vous aimais !

— Vous êtes fou !

— Hélas ! je le voudrais . . .

Ils gardèrent le silence, troublés par cette scène singulière. Puis, tout à coup, Thérèse, comme frappée d'une idée :

— Rendez-moi la lettre que je vous ai donnée à lire !

— Que voulez-vous en faire ? dit-il, tressaillant.

— La mettre sous enveloppe et la faire porter à son adresse.

— Non. Vous ne le pouvez pas !

— Pourquoi ?

— Parce que Samson vous aime et que cette lettre va le désespérer.

— Que m'importe ?

— Mais Samson est mon ami, presque mon frère . . . Nous nous aimons tellement que la souffrance de l'un entraîne la souffrance de l'autre . . .

— Que m'importe encore ? Votre ami, en me déclarant son amour, a fait appel à ma franchise . . . Son aveu vaut une réponse . . . Je la lui ai promise . . . La voici.

— Vous ne l'enverrez pas !

— Qui m'en empêcherait ?

— Moi ! dit-il, presque brutalement

La lettre s'échappa de ses mains et tomba sur le sol. Et elle dit plaintivement :

— Mon Dieu, me serais-je trompée à ce point ? . . . Serait-il donc vrai que vous ne m'aimiez pas ! . . .

Et des larmes emplirent ses yeux, soudain. Jean-Marc les vit et son cœur se fondit. Il était vaincu. C'était une lutte pénible, aussi, qu'il soutenait depuis une heure contre sa passion, contre l'amour de Thérèse, contre tout. Il appela la jeune fille, doucement, parce qu'elle se détournait, la tête basse :

— Thérèse ! dit-il, Thérèse !

Quelle que fût sa résolution de conserver son empire sur lui-même, il était difficile à Jean-Marc de résister plus longtemps à la beauté rayonnante de Thérèse, à sa passion et naïvement avouée, à ses ardentes paroles ; même s'il n'avait eu pour elle que de l'indifférence, il se fût senti troublé profondément

Qu'était-ce donc, alors, puisqu'il l'aimait ? . . . Et quelle devait être la torture de sa pauvre âme, en écoutant l'aveu de la jeune fille, puisque son sacrifice était fait et qu'il ne voulait pas de son amour ?

A son tour Thérèse pleurait. Jean-Marc surprit deux larmes qui roulaient dans ses yeux . . . et il les sentit qui tombaient, sur son cœur, avec l'impression d'une cuisante brûlure.

— Vous n'aimez pas Samson, dit-il . . . et pourtant si vous saviez comme il mérite d'être aimé . . . comme il a le cœur bon et noble ! C'est un enfant qui serait si malheureux du spectacle de notre bonheur, si nous nous aimions devant lui, qu'il en mourrait . . . Et je le connais . . . il en mourrait sans se plaindre, en souriant, pour ne point ternir d'un nuage notre félicité . . . Comment n'avez-vous pas été touchée par les grandes, les généreuses qualités de son âme ? On dit que l'amour est contagieux et qu'il attire l'amour.

Puisqu'il vous aime, comment avez-vous pu vous défendre contre lui?... Ah! c'est qu'il vous aime tant.... Et il y a bien longtemps!... Cela date d'un jour où nous vous avons vue passer à cheval, auprès de Beuvron où nous jetions l'épervier....

—Je me souviens, je me souviens aussi! dit-elle faiblement.

Depuis le jour où il vous a vue, Thérèse, depuis l'instant où il sentit, pour la première fois, votre petite main dans la sienne, vous vous êtes identifiée à lui, pour ainsi dire.... Toutes ses pensées vous appartenaient dès ce jour. Vous ne l'aimez pas! Il est pourtant si bon et si doux. Si vous connaissiez tout ce qu'il a fait pour moi et si j'avais le temps de vous raconter notre histoire.... vous comprendriez qu'entre nous deux, ce n'est pas moi, c'est lui qu'il faut choisir! Quand, tout petits, nous nous sommes sauvés par les grands chemins, sans soutien, sans protection, sans moyen de vivre, je ne sais trop ce que je serais devenu si je n'avais pas eu Samson....

Il m'a sauvé de la fièvre, de la faim, du froid, sans compter d'autres dangers auxquels j'ai échappé grâce à lui.... Et vous ne l'aimez pas! Et c'est moi!... Lui, si grand, si beau!... moi, si petit et si faible!... Et vous voudriez lui déchirer le cœur.... ce cœur si noble et qui bat pour vous? Non, Thérèse.... vous ne le ferez pas.... Vous vous êtes trompée sur vos sentiments.... Ce n'est pas moi, vous dis-je, c'est lui que vous aimez!.....

En parlant, il s'était exalté, le pauvre garçon. Ses yeux brillaient de fièvre.

Dans son abnégation sublime, il implorait pour Samson, les mains jointes, meurtrissant son âme, piétinant sur sa douleur. Et il ne voyait pas que Thérèse l'admirait, et l'en aimait davantage.

—Que puis-je répondre? disait-elle.... Vous savez maintenant mon secret... croyez-vous qu'il soit si facile de commander à son cœur?... Où trouvez-vous le courage de me conseiller ainsi d'attacher ma vie à celle d'un homme pour lequel j'ai beaucoup d'amitié, cela est vrai, mais aucune autre affection plus vive?... Certes, je sais que Samson est digne, en tous points, d'être aimé.... Hélas! puisque je vous suis indifférente, pourquoi faut-il que ce soit vous et non pas lui, que j'aime?...

—Qui vous dit que vous ne vous trompez pas sur vous-même, Thérèse? Qui vous dit que ce n'est pas le bonheur, avec Samson, que vous dédaignez?... vous m'oublieriez bien vite.... bien vite vous vous apercevriez que dans votre vie je n'étais rien....

—Taisez-vous!... Si j'étais sûre que vos paroles expriment votre pensée, je rougirais de l'amour que j'ai pour vous!

Elle s'éloigna de lui agitée, tremblante.... puis revenant tout à coup:

—Samson recevra ma lettre ce soir, dit-elle.... il le faut.... je le veux!!

—Thérèse! dit-il dans une suprême supplication, ne voyez-vous pas que je souffre moi-même horriblement d'être obligé de me défendre contre vous!....

Il se laissa glisser aux genoux de la jeune fille.

—Thérèse, croyez-vous donc que ce soit de gaieté de cœur que je refuse votre amour? Thérèse, je vous aime autant que Samson peut vous aimer.... Thérèse.... je t'aime et mon cœur saigne.... Je ne voulais pas te le dire.... je voulais mourir plutôt que de te l'avouer.... Pourquoi faut-il que tu m'y aies forcé?

Et elle, les yeux brillants, presque avec colère, parce qu'elle lui gardait rancune, parce qu'elle avait craint un moment:

—Ah! tu vois bien! tu vois bien que je ne m'étais pas trompée!!

Il secouait la tête, toujours à genoux, continuant de pleurer.

—Non, dit-il, non., tu ne t'étais pas trompée! La belle découverte, vraiment. Était-ce donc si difficile à voir, que je t'aimais?... Thérèse, pardonnez-moi ce que je vais vous dire... Je ne puis que vous répéter, hélas! ce que vous avez entendu-tout à l'heure... Me croirez-vous vraiment si je vous dis que je souffre une torture de damné en refusant le bonheur que vous m'offrez!....

—Jean-Marc!

—Vous m'avez compris, Thérèse.... J'aime Samson d'une affection si grande que je ne me résignerai jamais à ce triste courage de le savoir misérable en contemplant notre félicité.... Il me semblerait que c'est presque un crime que je commettrais là.... Lui qui est si brave et si fort, se trouverait peut-être faible devant le désespoir.... J'ai plus de force morale que lui.... Et qui sait à quelles résolutions funestes il se porterait! Je vous aime, Thérèse, et vous aimerai toujours, et pourtant je renonce à vous, à cause de Samson!.... Ah! si vous vouliez, si vous vouliez, Thérèse!

—Parlez ! parlez ! dit-elle, s'exaltant aux paroles du jeune homme.

—Mais c'est un sacrifice idéal, et auquel vous ne consentiriez pas, vous qui n'avez pas les mêmes raisons que moi pour aimer Samson. Et cependant !... Souvenez-vous de ce que je vous disais, Thérèse... C'est lui qu'il faut aimer... Aimez-le, soyez sa femme!. Moi, je sais qu'il vous aime, c'est donc à moi de me sacrifier... Lui, au contraire, ignorera toujours mon secret et je souffrirai, c'est vrai, mais j'aurai une consolation, grande infinie, en sachant que j'ai conservé dans le fond de votre âme un souvenir mélancolique... et ma douleur diminuera en voyant le bonheur de Samson...

Elle secouait la tête

—Folie, disait-elle, folie sublime !...

—Aimez-le, Thérèse, soyez sa femme... Lui n'aura jamais, comme j'en aurais, moi, des remords !... Je fermerai mon cœur et mes lèvres et jamais il ne devinera que je vous ai adorée... et que le bonheur que vous apportez dans sa vie m'a été offert et que je l'ai refusé !... Et voyez-vous, Thérèse, les sacrifices comme celui que je vous demande portent en eux-mêmes leur récompense... La paix reviendra en votre âme ; vos blessures se fermeront ; et vous vous endormirez paisiblement, dans la vie, sous le souffle calme de l'amour de mon ami, de mon frère...

—Et toi, toi, Jean-Marc ? Tu t'éloigneras ! Tu fuiras ?

—Moi, je resterai auprès de vous deux... et je ferai ma vie avec votre vie, mon bonheur avec votre bonheur ; vos tristesses et vos joies seront les miennes... et le jour — très tard — où, les années ayant passé, la tranquillité sera descendue en nous, ce jour-là, vous et moi, Thérèse, nous serons plus heureux que lui, de pouvoir revivre un pareil souvenir... et plus heureux sera Samson, plus fiers nous serons d'avoir créé sa félicité... Ah ! ne me refusez pas, Thérèse... aimez-le !...

Elle resta longtemps sans répondre. Pâle, la figure contractée comme si des larmes étaient prêtes à jaillir, elle demeurait devant lui, les yeux fixés sur le sol, où elle semblait chercher machinalement quelque chose.

Puis, courbant le front, elle murmura :

—J'essayerai !...

Ce mot, prononcé, sembla rompre toute son énergie. Elle se laissa tomber, sans force, sur un banc... Et comme Jean-Marc, à ses genoux, la regardait avec angoisse :

—Ah ! Jean, Jean, dit-elle, pourquoi faut-il que je vous aime ?...

Ce fut le seul reproche qu'elle lui adressa. Comme Jean-Marc, la noble fille était prête au sacrifice pour le bonheur de Samson.

## VII

La situation de la fabrique Bompair devenait difficile. Les commandes anciennes une fois épuisées, on avait diminué les tarifs, afin de marcher sur le même pied que la fabrique Nativelle. Les clients perdus se retrouvèrent, la fabrication en augmenta et l'usine travailla plus que jamais. Mais c'était la ruine, puisqu'elle travaillait à perte. Les deux jeunes gens en étaient à voir arriver avec effroi les échéances, parce qu'ils se disaient qu'un jour ou l'autre, ils allaient être obligés de laisser protester leurs signatures et de suspendre leurs paiements.

Jusqu'alors, ils avaient fait face à toutes les exigences. Mais grâce à quelles économies ! Au prix de quels sacrifices ! Les ouvriers continuaient d'être payés régulièrement. Aucun d'eux ne se doutait — étant donné surtout le surcroît de commandes — que la fabrique menaçait de sombrer. Tristes jours que ceux qu'ils passèrent ainsi.

Une échéance qu'ils redoutaient surtout, était celle de juillet. Juillet arriva, les premiers jours s'écoulèrent. Jean-Marc et Samson ne sortaient plus guère de leurs bureaux où ils faisaient et refaisaient leurs comptes. Mais les comptes faits, ils calculèrent, hélas ! qu'il leur manquait une trentaine de mille francs. Ils étaient à bout de ressources. La fabrique de Bompair était entourée de quelques prés et de petits bois, le tout dépendant de la même propriété et leur appartenant. Ils avaient bien songé déjà à les mettre en vente.

Ils n'avaient osé, parce qu'ils craignaient de laisser percer à jour le dénûment auquel ils étaient réduits, d'enlever la confiance, de hâter leur perte. Ils n'avaient osé, surtout, parce qu'ils ne voulaient pas montrer à Nativelle — l'adversaire, l'ennemi ! — qu'ils étaient blessés à mort et que leurs jours étaient comptés.

Il fallait bien, toutefois, en arriver à cette extrémité. Et heureux encore si la vente de ces quelques pauvres biens complétait la somme qui leur était nécessaire ! . . .

Depuis quelques mois l'huissier Trigolet, de Saint-Viâtre, leur présentait souvent des billets, lesquels étaient endossés, en dernier lieu, par le même signataire : Lissoire.

Les billets ayant toujours été payés, les relations entre les gros huissiers et les jeunes gens pour être assez froides, n'en restaient pas moins très polies. Une fois seulement il faillit s'élever une querelle, et si nous la rapportons, c'est qu'un jour, par la suite de notre récit, nous serons obligés de la rappeler à nos lecteurs.

Trigolet venait de jeter l'argent dans un sac de cuir, comme en ont, au village, les marchands de chevaux ; il fit tourner le lacet, après avoir serré la bourse, la mit dans sa poche, tira son mouchoir, s'épongea, et dit :

— Et ça va toujours, la fabrique, monsieur Jean-Marc ?

Jean Marc seul se trouvait là, Samson venait d'être appelé par un ouvrier, dans l'usine.

Le jeune homme répondit laconiquement :

— Oui, merci, nous avons beaucoup de commandes.

— Je crois bien ! à ce prix-là, tout le monde voudrait en avoir du drap ! . . . Vous n'avez pas peur de gêner le métier, vous autres, pas plus vous, monsieur Jean Marc, que le sieur Nativelle, de l'autre côté du Beuvron.

Cette fois, Jean-Marc évita de répondre. Mais comme il devinait, sous cette allusion, une intention maligne, il fronça le sourcil. Le gros Trigolet n'y prit garde et continua :

— Eh ! eh ! je la connais un peu, la fabrication du drap, moi. Mon père a été, dans le temps, contremaître ici même, et moi j'y ai fait quelques années d'apprentissage. Je ne sais si les conditions de fabrication ont changé depuis lors, mais il me semble bien que vous en devez perdre, de cet argent ! . . . des mille et des mille, pas vrai ?

— Que vous importe ? fit Jean-Marc impatienté.

— Excusez ! C'est par intérêt que je le dis . . . Allez ! j'ai bien compris la bataille entre vous et Nativelle . . . Qui aura le dessus ? Je n'en sais rien. Chez vous comme chez lui tout est payé *recta*. Eh ! eh ! il a de l'argent, Nativelle ! . . . Et celui là, ce n'est pas comme vous, il ne se gêne pas pour crier partout qu'il perd de l'argent, à cette heure, mais que ça ne durera pas toujours et qu'il se rattrapera quand il vous aura fait sauter.

— Ah ! il dit cela ? fit Jean-Marc, tout pâle.

— Oui-dà ! il le dit ! Ah ! il ne cache pas son jeu ! . . au contraire, il s'en vante ! "j'ai des écus, crie-t-il partout . . les petits à Bompair n'en ont pas. Et je leur damerai le pion. "Vous travaillez à perte. Lui aussi. Ce n'est donc qu'une question de temps entre vous. Le plus riche mangera le plus pauvre. Hein ? (ça n'est pas vrai ?

— Le misérable ! le misérable !! murmura Jean-Marc, se prenant la tête dans ses deux mains crispées . . .

Et tout à coup, se relevant, et saisissant Trigolet par le cou :

— Si ce malheur arrive, je me vengerai . . . parce que c'est infâme ce qu'il fait là, cet homme !! Il est le bras qui exécute une machination ourdie contre nous . . . Si je n'arrive pas à la tête, je frapperai le bras ! . . .

Trigolet regarda Jean-Marc avec un mauvais sourire. Et il s'épongeait incessamment.

— Mais la partie est loin d'être perdue ! fit le jeune homme.

— On dit dans le pays que c'est comme si elle l'était.

— On n'a pas le droit de le dire . . . car jusqu'aujourd'hui nous avons fait face à nos engagements . . . Et rien ne nous presse. Nous avons pour nous l'honnêteté, le courage et la confiance.

— Cela ne suffit pas toujours . . .

— Cela suffira du moins pour nous, monsieur Trigolet. Nous n'avons pas dévidé notre écheveau. Et vous pouvez dire à Nativelle, si c'est lui qui vous envoie, qu'il doit s'armer de patience . . .

— Je crois que M. Nativelle n'est pas prêt de mettre bas les armes. Je crois même au contraire, si ce que l'on dit est vrai, qu'il s'apprête à vous livrer une dernière bataille . . .

— Que voulez-vous dire ? demanda Jean Marc, d'une voix altérée.

— Vous devez savoir cela mieux que moi . . . M. Nativelle, qui veut vous couler, pour rester seul maître du terrain, vient de baisser une seconde fois ses tarifs !!

Jean-Marc devint plus pâle. Un peu de sueur mouilla son front.

Et sourdement, avec une colère difficilement contenue :

— Dites-lui bien encore, monsieur Trigolet, — car il vous attend sans doute, après vous.

avoir dicté votre leçon, — dites-lui bien que nous sommes deux, Samson et moi, à estimer qu'il est un misérable et un lâche !

Il poussa l'énorme bonhomme par les épaules, le faisant chanceler, il le jeta à la porte. Et quand il fut seul, il retomba sur sa chaise. Samson arrivait au même moment :

—Quoi donc ? Que se passe-t-il ? Je viens de rencontrer Trigolet dans la cour. Il s'en allait en disant : C'est bon ! c'est bon ! on me chasse aujourd'hui, mais je reviendrai ici en maître ! »

—Ah ! mon pauvre Samson, mon pauvre Samson, dit Jean-Marc . . . Cette fois, nous sommes perdus !

Et il lui raconta ce qui s'était passé.

Quand l'huissier rentra chez lui, à Saint-Viâtre, il trouva, dans son cabinet, Lissoire qui l'attendait. A en juger par les premières paroles qu'ils échangèrent, Lissoire devait être là, déjà, lorsque Trigolet était parti pour aller présenter ses billets à la fabrique.

—Eh bien ? interrogea le nouvel ami de Clément.

—Eh bien ! dit-il, ce n'est pas encore pour aujourd'hui le premier protêt. C'est à croire qu'ils ne fabriquent pas seulement du drap, mais aussi des billets de banque.

—Ils ont payé ?

—Jusqu'au dernier sou.

—Est-ce qu'ils vont se débattre longtemps de cette façon ?

—Oh ! je les crois sur leur fin !

—L'échéance de juillet sera très lourde.

—Alors, c'est pour la fin de juillet sans doute.

—Vous leur avez annoncé la baisse des tarifs ?

—Oui. Et j'ai cru que le Jean Marc me ferait un mauvais parti.

Lissoire se frotta les mains. Sa longue figure blême exprima la plus complète satisfaction.

—Ils sauteront, cette fois, c'est sûr, dit-il.

Et les deux compères se séparèrent.

Lissoire remonta dans sa voiture et cahin-caha, doucement, prit le chemin de la Motte-Beuvron. Il s'arrêta à l'hôtel Tatin. Clément l'y attendait.

Quand ils furent seuls, Lissoire rendit compte au jeune homme de ce qui s'était passé et de ses espérances. Clément l'écouta d'un air sombre et préoccupé.

—Vous êtes sûr que cette fois il ne nous échapperont pas, dit-il.

—Oui, à moins qu'ils ne déterrent un trésor au pied d'un arbre. Et vous le savez, en Sologne, comme partout, les trésors, c'est rare.

—Il était temps. Nous étions à bout de ressources nous-mêmes. J'allais être obligé de faire une nouvelle demande à mon père ou d'emprunter.

—Oh ! pour ce qui est de l'emprunt, dit Lissoire, je me suis mis à votre disposition. Je n'ai pas grande fortune, mais je possède quelques petites économies.

—Que vous prêtez volontiers à cent pour cent *à* bénéfices.

—Il faut bien vivre ! . . .

Et Lissoire se mit à rire. Ils se séparèrent, et Clément reprit le chemin de la Saunerie pendant que l'usurier regagnait Romorantin. A la fabrique, depuis le départ de l'huissier Trigolet, Samson et Jean-Marc dressaient, tristement, le cœur gros de soucis, le bilan de leurs recettes et de leurs dépenses. Les recettes étaient maigres. Les dépenses, au contraire, malgré des prodiges d'habileté, augmentaient de jour en jour dans des proportions considérables.

—Tout compte fait, di-ait Jean-Marc, il nous manquera vingt mille francs à la fin du mois . . . Certes, je crois que lorsqu'on est connu comme nous le sommes, vingt mille francs ne sont pas impossibles à trouver . . . Mais, à moins d'un hasard providentiel, nous ne les trouverons pas, car nous n'en avons pas le temps . . .

—Que faire ? disait Samson serrant les poings.

Et l'image de Thérèse, de laquelle le déshonneur d'une faillite l'éloignerait à tout jamais passait soudain devant ses yeux.

—Quand nous en serons là, je me brûlerai la cervelle, ajouta-t-il.

—Il ne nous reste qu'un moyen. Encore, ce moyen-là, lui-même sera-t-il peut-être insuffisant.

—Lequel ?

—Celui dont nous avons parlé. Vendons les terres, les bois et les prés qui avoisinent notre fabrique . . .

— Hélas ! tout cela ne vaut pas cher... Crois-tu que le prix que nous en tirerons comblera le déficit ?

— Cela vaut plus de vingt mille francs. Bompair l'avait acheté ce prix. Et c'était alors que des marais insalubres qu'il a fait assainir.

— Alors, n'hésitons pas. Cherchons un acheteur.

— Il est tout trouvé.

— Qui donc ?

— M. Guy de Trécourt....

Samson respira largement.

— Allons, nous sommes une fois de plus sauvés, dit-il... mais ce sera à recommencer dans deux mois, dans quatre mois, dans six mois... Elle est lourde, la roue que nous tournons, mon pauvre Jean-Marc... Ce Nativelle est un misérable...

— Nativelle n'est qu'un instrument... C'est Lissoire, l'usurier de Romorantin, qui l'inspire...

— Et le but de Lissoire ?

— Je l'ignore.

Le jour même, Samson et Jean-Marc se rendirent à la Saunerie et proposèrent au comte la vente de leurs terrains.

Trécourt sourit :

— Il y a longtemps que ces terrains seraient à moi, si vous aviez voulu. Votre prix est le mien. Je ne marchanderais pas.

Les deux jeunes gens ne purent s'empêcher d'avoir un soupir de soulagement ; leur visage s'éclaira. Cela fut si visible que Trécourt s'en aperçut.

— J'espère bien, dit-il, que si vous étiez gênés, vous ne me feriez point l'injure de ne point songer à moi ?

Mais ils étaient fiers. Ils ne voulurent rien dire.

— Je ferai porter l'argent demain à la fabrique, dit-il.

Et se tournant vers Jean-Marc, et s'adressant à lui plus particulièrement :

— Il a fallu cette circonstance pour qu'on vous revît au château ! dit-il avec un sourire. Lorsqu'ils quittèrent Trécourt, ils se croisèrent devant le château avec Clément, qu'ils saluèrent froidement et qui leur jeta un sinistre regard. Dans le jardin, contournant l'étang qui dormait au pied même du château, Thérèse semblait les attendre, en faisant un bouquet.

Elle vint à eux, leur tendit la main.

Et ses doigts, malgré elle, restèrent plus longtemps dans la main de Jean-Marc.

Ils marchèrent quelques temps en silence.

Au tournant d'une allée ils se trouvèrent, tous les trois isolés derrière une charmille épaisse.

Là, ils s'arrêtèrent, machinalement.

Et Thérèse, à voix basse, profondément émue et parlant à Samson :

— Vous n'avez pas de secret pour votre ami ?

— Non, dit le brave garçon, — très ému, lui aussi, — Jean-Marc sait, depuis longtemps, — depuis toujours, — que je vous aime... et je lui ai dit, aussi, que vous ne l'ignoriez plus... que je vous en avais fait l'aveu... N'est-ce pas, Jean-Marc ?

Celui-ci se contenta d'incliner la tête. Il ne se sentait pas la force de parler en ce moment. Son cœur était près d'éclater. Thérèse le regarda, semblant vouloir chercher de la force en lui. Et Samson, les voyant si pâles tous les deux, si pâles qu'on eût dit qu'ils étaient pris de faiblesse, Samson tressaillit :

— Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ?

Effaré, il les contemplant tour à tour. Heureusement ils s'en aperçurent, et par un miracle de volonté, tous deux, — Jean-Marc et Thérèse — eurent la force de lui sourire.

Samson respira... Il étouffait !...

— Monsieur Samson, dit Thérèse, par petites phrases entrecoupées, vous m'aimez... vous me l'avez dit... et vous voulez savoir si je ne repousse pas votre amour... en un mot, je ne sais comment dire cela... si je suis prête à y répondre, à vous encourager...

Samson joignit les mains.

Il avait peur !

— Je suis... très sensible à votre amour... monsieur Samson... j'en suis heureuse et fière... car je vous connais... Aimez-moi donc !... !... Je ne vous le défends pas...



Elle se tut, et pendant que Samson, fou de bonheur, se précipitait sur sa main pour la baiser, elle regarda tristement Jean-Marc, ses lèvres remuèrent, sans qu'elle prononçât un mot, et le jeune homme comprit qu'elle lui demandait :

— Es-tu content ? Est-ce bien cela que tu voulais ?

Une heure après, quand Samson, de retour à la fabrique, repassa cette scène en son esprit, il se demanda encore :

— Mais pourquoi donc Jean-Marc et Thérèse étaient-ils si pâles ?

En sacrifiant son amour pour Thérèse à son affection pour son ami, Jean-Marc n'ignorait pas qu'il en souffrirait quelque jour, mais il ne savait peut-être pas à quelles grandes tortures morale il s'exposait. Persistant dans la sublime résolution qu'il avait prise, il ne fuyait plus, comme autrefois, les occasions qui lui étaient offertes de se trouver en présence de la jeune fille, mais il s'arrangeait de telle sorte que ces entrevues n'avaient jamais lieu que lorsque Samson était entre eux.

La vue de son ami le soutenait, et si le spectacle de son bonheur — car Samson se croyait aimé de Thérèse — excitait sa jalousie, ce n'était pas un sentiment mauvais que cette jalousie, c'était un regret plutôt, le regret de la perte à laquelle il se condamnait...

Comment aurait-il pu être jaloux ? N'était-il pas certain que le cœur de Thérèse était à lui ?... qu'un mot, s'il voulait le prononcer, la lui donnerait. S'il souffrit, ce fut de la violence que Thérèse se faisait, de la contrainte qu'elle s'imposait.

Elle avait beau lutter contre elle-même, maîtriser son cœur, tout en elle s'élançait vers Jean-Marc.

Bien que son amour l'aveuglât, Samson avait pourtant, de loin en loin, pareils à des éclairs, comme de vagues soupçons que l'attitude de Thérèse cachait un secret.

— Vous semblez me répondre d'un air résigné, Thérèse, lui dit-il un jour. Bien que vous ayez autorisé mon amour, cependant on dirait que ma présence vous fatigue ? Qu'est-ce donc ? Pourquoi ? Que vous ai-je fait ? Vous êtes si douce et si bonne que vous avez peut-être peur de me briser l'âme en me disant que vous ne m'aimez pas.

Mais un sourire de Thérèse faisait vite évanouir ses soupçons.

— Thérèse, m'aimez-vous ? fit-il un jour.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? répondit-elle tremblante.

— Jamais !

— Est-il donc nécessaire qu'on vous le dise ?... Est-ce donc chose si difficile que de s'en apercevoir ?

— Vous ne me répondez pas ? dit-il tristement.

Alors, pâlie, baissant un peu la tête, comprenant que le mensonge qu'elle allait dire ferait écrouler à jamais tous ses rêves de bonheur — dans lesquels Jean-Marc avait jadis, sa place :

— Je vous aime !... .

On eût dit un soupir, une plainte, tant sa voix était faible.

— Thérèse ! Thérèse ! dit-il, ivre de joie.

Il se fût jeté à ses pieds, s'ils avaient été seuls, s'il n'avait pas craint d'être aperçu.

Jean-Marc était absent, ce jour-là.

Samson poursuivit :

— Voulez-vous me permettre de demander votre main au comte de Trécourt et à la comtesse Jeanne ?... Voulez-vous, tout de suite, que j'aille leur dire que je vous aime, que nous nous aimons ?

Elle inclina la tête sans répondre, acceptant d'un geste !... Il la regarda. Il avait les yeux pleins de larmes de joie, ce pauvre grand garçon, robuste comme un chêne... Il restait quelque chose d'un enfant chez lui, malgré tout... .

Sur son front sa félicité rayonnait visiblement... . Et toute sa physionomie exprimait une affection sans borne, la reconnaissance influe de l'homme qui se serait fait tuer, sans réfléchir, sur un mot, pour un caprice !

— Je vais aller tout dire à M. de Trécourt... . Comment serai-je accueilli ?... . Que suis-je moi, auprès de vous ?... .

— Ayez confiance !

Il la laissa, et pendant qu'il disparaissait, Thérèse essuya furtivement deux larmes.

Cependant, Samson était entré au château et il avait fait demander à Trécourt de vouloir bien le recevoir. Il avait été introduit sur-le-champ au salon où il trouva la comtesse Jeanne et son mari. Le pauvre garçon avait l'air si grave et si ému que Trécourt, surpris, s'avança vers lui en lui disant :

— Eh bien, qu'y a-t-il ? que se passe-t-il donc ?

Le salon où se trouvaient, en ce moment, nos personnages, était celui où, bien des années auparavant, Guy de Trécourt avait été introduit auprès du comte de Val-Rebon — mort celui-là — auquel il avait demandé la main de Jeanne !...

Ce salon où il avait été reçu avec tant de colère et de rancune, et d'où il avait été presque chassé par l'ennemi de sa famille ! Que d'événements depuis lors ! Trécourt tendit un siège à Samson. Il y eut un silence.

Guy avait vieilli et de nombreux fils d'argent se mêlaient à ses cheveux bruns... Et puis le souvenir constant des crimes commis, en creusant son front de rides soucieuses, avait terni son regard et donné à son visage je ne sais quoi de mystérieusement triste. L'homme avait passé sa vie à se repentir. Samson, faisant appel à tout son courage :

— Monsieur de Trécourt, dit-il, et vous, madame, veuillez être indulgents pour moi. La démarche que je fais est si grave, que vous me voyez tout troublé et que j'ai peine à trouver les mots pour m'exprimer.

— Nous vous écoutons, mon jeune ami, fit le comte.

Et Jeanne elle-même, fit un geste d'encouragement. Samson reprit, parlant plus distinctement :

— J'aime mademoiselle Thérèse... j'ai le bonheur d'être aimé par elle, et je suis autorisé par elle à venir vous demander sa main...

Trécourt et Jeanne se levèrent et se regardèrent, sans mot dire. Et pendant une longue et mortelle minute, Samson n'entendit que les battements précipités de son cœur.

— Monsieur Samson, dit Trécourt à la fin, pardonnez nous notre surprise, mais votre demande est tellement inattendue...

— Oui, — murmura le jeune homme, — je comprends, comment eussiez-vous deviné que moi, si petit... j'aurais osé lever les yeux sur elle?... Encore maintenant, moi-même je n'ose y croire... Est-ce que c'est possible?... non pas que je l'aime... mais que j'en sois aimé?... C'est vrai, pourtant, puisqu'elle me l'a dit... Mais je deviendrais fou à cause de ce trop grand bonheur, qu'il ne faudrait trop ni s'en étonner ni me plaindre.

— Croyez bien, cher monsieur Samson, que ce n'est pas votre demande, en elle-même qui nous cause cette surprise... Mais ce que vous nous dites de Thérèse... Nous avons formé d'autres projets... Et il nous semblait qu'aucun obstacle ne surgirait contre leur réalisation... Nous avons songé à Thérèse pour notre fils Clément... Ils ont été élevés l'un auprès de l'autre... l'un pour l'autre... Et vous savez, on n'abandonne pas un espoir comme celui-là, longtemps caressé... Et ni la comtesse ni moi n'avons le droit de nous opposer à sa volonté... Cependant, permettez que je la consulte... que je prenne conseil d'elle-même... que je la conseille, au besoin... Si elle persiste, elle est à vous !...

Que pouvait répondre Thérèse, sinon répéter au comte de Trécourt ce qu'elle avait dit tout à l'heure à Samson ? Ce fut la réflexion qu'il se fit. Il avait confiance en elle. Trécourt pouvait la consulter. Que craignait-il, puisqu'il était aimé ?

Et il reprit :

— Mademoiselle Thérèse sait déjà que je suis, et il est juste que vous le sachiez à votre tour, bien que vous nous ayez, à Jean-Marc et moi, ouvert gracieusement votre maison, avec une si aimable, si discrète, si large hospitalité.

Trécourt ne répondit rien, mais fit un geste qui signifiait :

— C'est vrai. Je ne vous ai rien demandé. Peu m'importait auparavant de savoir d'où vous veniez... A présent, que vous sollicitez l'honneur d'entrer dans notre famille, il est de mon intérêt de tout connaître...

Samson parla. Et aux premiers mots qu'il dit, la comtesse se rappela soudain, et plus vivement que jamais, ses deux enfants perdus, — pendant que Trécourt, horriblement pâle, les traits contractés par l'épouvante, n'osant croire ce qu'il entendait, écoutait les souvenirs de Samson, dans lesquels, à certains détails, il lui semblait reconnaître l'histoire autrefois racontée par Toisoul, de l'enlèvement de Jacques, l'aîné ! !...

— Je n'ai jamais connu ni mon père ni ma mère... disait le jeune homme, — et la comtesse Jeanne, relevant la tête, soupirait et le regardait avec mélancolie, — Jean-Marc non plus, n'a jamais connu ses parents... Nous nous sommes rencontrés tout petits, un soir, à la foire du Trône, à Paris... et nous nous sommes enfuis pour courir les aventures ensemble... Moi, j'avais été trouvé par des saltimbanques, en hiver, sur le seuil

d'une petite maison en planches, bâtie au centre d'un terrain vague, derrière le cimetière du Père-Lachaise. . . .

Trécourt se leva brusquement, renversant son fauteuil.

— Et comment s'appelaient ces saltimbanques ?

— L'homme, l'Espagnol ; la femme, l'Espagneule ! ! . . .

Trécourt ne dit rien, mais il eut un soupir profond, et ses yeux se fermèrent.

Cependant le jeune homme reprenait son récit :

— J'ai vécu dix ans chez l'Espagnol et l'Espagneule — lesquels s'étaient engagés dans la troupe Gabarda qui donnait des représentations dans les fêtes des environs de Paris.

— Pendant ces dix années, j'ai été bien malheureux non seulement à cause du dur travail auquel j'étais soumis mais parce qu'on me maltraitait sans cesse. . . . J'avais bien l'envie de m'enfuir, mais je n'osais. . . . ou plutôt, comme cette idée était bien arrêtée dans mon esprit, j'attendais une occasion simplement. . . . Cette occasion, c'est Jean-Marc qui me l'a offerte. . . .

Il s'arrêta une seconde, après avoir prononcé le nom de son ami. Un bon sourire illuminait sa figure.

— Jean Marc est un enfant perdu, lui aussi. . . . Lui aussi était maltraité chez le fermier de Joinville où il vivait, — et il s'était enfui, avec quelques sous dans sa poche, au hasard plus brave que moi. . . . Nous fîmes connaissance à la foire du Trône. Nous jurâmes de ne point nous quitter. . . . Nous nous en allâmes ensemble, et nous avons tenu notre promesse, car je crois bien que la mort seule est capable de nous séparer.

— Et votre ami Jean-Marc, dit le comte d'une voix sourde, sait-il, comme vous, dans quelles circonstances il a été abandonné et recueilli ? . . .

— Quelques détails lui sont, comme à moi, restés dans la mémoire. . . .

— Et ces détails ? dit le comte, tremblant sans savoir pourquoi.

— Ce n'est pas en France qu'il a été abandonné et recueilli. . . .

Trécourt tressaillit. Ses mains, crispées sur sa poitrine, broyaient son cœur. . . . Encore une fois il était méconnaissable.

— Où donc ? eut-il seulement la force de dire.

— A Alger. . . . Un colon, qui passait avec sa voiture, s'en retournant à sa ferme, le vit exposé sur les marches de la mosquée de la Pêcherie. . . . l'emmena. . . . l'éleva. . . . Ce même colon revint en France quelques années après pour y recueillir un héritage et s'installa à Joinville. . . . Jean-Marc gardait les troupeaux, chez lui. Il était — oh ! il s'en souvient, il vous le racontera — encore plus battu et plus malheureux que moi chez l'Espagnol et l'Espagneule.

Chose bizarre, cette révélation, au lieu de foudroyer le comte, qui retrouvait ainsi, mêlés à sa vie et forts de leur amitié réciproque, ces deux enfants qu'il avait fait enlever, cette révélation parut lui rendre son sang froid.

Il eut même sur les lèvres un singulier et méprisant sourire. Quelle pensée le motivait ? C'est qu'il venait de se dire qu'il n'était pas possible que le hasard eût ainsi arrangé les choses, eût ainsi ramené, d'un seul coup, Jacques et Georges auprès de leur mère. C'est qu'il venait de réfléchir qu'il n'était pas impossible qu'il fût le jouet de deux imposteurs, cherchant à l'exploiter pour arriver à la fortune par Thérèse, dont l'amour avait été surpris.

Sans doute Toisoul avait parlé ! . . . soit que Samson et Jean-Marc, ayant deviné en lui le complice du comte, l'eussent contraint par des menaces, soit qu'ils l'eussent gagné par des promesses !

Voilà ce que pensait Trécourt. Et cette pensée lui rendait toute son énergie pour la lutte.

Ce qu'il craignait par-dessus tout, maintenant, c'était de se retrouver devant Jacques et Georges, parce que la présence des deux enfants eût fait prendre un corps aux remords de toute sa vie. Mais s'il n'avait affaire qu'à des imposteurs, peu lui importait, il en viendrait facilement à bout.

Le plus pressé, pour lui, était donc de s'assurer d'abord si Toisoul, pour une raison quelconque, avait été indiscret.

Lorsque Samson fut parti, Trécourt resta seul avec sa femme. Jeanne était songeuse et attristée. Trécourt, debout devant elle, n'osait l'interroger, parce qu'il devinait quel pouvait être l'objet de sa tristesse et de ses préoccupations.

— Jacques et Georges auraient le même âge. . . . murmurait-elle. Ces deux jeunes gens sont beaux, fiers et braves. . . . Qui sait ce que sont devenus mes fils ? . . .

Et un soupir gonflait sa gorge et des larmes emplissaient ses yeux.

—Guy, dit-elle au comte, nous avons le projet de donner Thérèse à Clément, et si ce que dit ce jeune homme est vrai, si Thérèse l'aime, cet amour va renverser notre projet. Cependant je n'ai pas, pour ma part, l'intention de m'opposer à ce mariage quand même Samson n'a pas de famille. . . . C'est un enfant perdu, c'est vrai. . . . mais n'est-ce pas un grand malheur pour lui de n'avoir jamais connu les caresses de son père et de sa mère ? N'est-ce pas, surtout, une recommandation auprès de moi ? Qui me dit que mes enfants, Jacques et Georges, n'aiment pas eux-aussi, dans quelque endroit du monde inconnu de moi où les a jetés le hasard ? . . . Qui me dit qu'ils ne sont pas malheureux par amour. . . . et qu'ils n'attendent pas le bonheur de la décision d'un père et d'une mère dont ils aiment la fille ? . . . En recevant mal Samson, en repoussant sa demande, il me semble que ce n'est pas seulement à un étranger, mais à un de mes fils, par contre-coup, que je ferais de la peine. . . . Soyez bon pour lui, Guy, et si Samson mérite Thérèse, donnez-la-lui.

Trécourt hocha la tête, mais ne voulut pas lui faire partager ses soupçons. Il serait temps lorsque ses soupçons deviendraient certitude. Il sortit, monta dans son cabinet et fit mander Toisoul. Celui-ci avait beaucoup vieilli. Ses cheveux étaient devenus blancs ; sa longue barbe, descendant jusqu'au milieu de la poitrine, était aussi toute blanche.

Trécourt le regarda longuement sans lui parler, essayant de descendre jusqu'au fond de ce cœur et de pénétrer son secret. Toisoul, embarrassé par ce regard persistant, baisait les yeux. Le comte le laissa debout et froidement.

—Toisoul, dit-il tu m'as trahi.

L'autre releva la tête, étonné, et cette fois soutint le regard du comte. Il ne dit rien. Il attendait que le comte s'expliquât.

—Tu as raconté à quelqu'un les incidents qui ont accompagné l'abandon de Jacques, dans le terrain vague du Père-Lachaise, et l'abandon de Georges à Alger ? . . .

La figure de Toisoul exprimait la plus complète stupéfaction.

—Comment pouvez-vous m'adresser une pareille question ? dit-il. Mon intérêt n'est-il pas de me taire ? . . . Je n'ai commis en ma vie que deux mauvaises actions ; la première ce vol où vous m'avez surpris ; la seconde, l'abandon des deux enfants de la comtesse. J'ommis la seconde parce que je vous craignais à cause de la première. J'ai eu toute ma vie du regret de m'en être rendu coupable, et rien dans ma conduite n'a pu vous faire supposer que je ne m'en repentais point. . . . Vous m'avez laissé vivre auprès de vous, vous m'avez donné les travaux à diriger, dans vos fermes. Avez-vous jamais eu quelque reproche à me faire : . . . Si j'avais été un criminel endurci, n'aurais-je pas profité du secret que je partage avec vous, pour obtenir de vous l'argent que j'aurais désiré et que vous n'auriez pas osé me refuser ? . . . Loin de là, vous ai-je demandé à être payé de mon crime ? . . . En ai-je jamais voulu recevoir le prix ? . . . Et voilà qu'aujourd'hui, vous m'accusez d'avoir violé notre secret, de vous avoir trahi ? . . . Dans quel intérêt ? . . . Dans quel but ? . . . Au profit de qui ? . . .

—Tu jures que jamais un mot n'est sorti de ta bouche ?

—Jamais ! je le jure !

—Je te crois.

—Mais qu'est-ce donc qui vous a fait supposer ? . . .

—Que dirais-tu, Toisoul, si deux jeunes gens, âgés comme le seraient Jacques et Georges, si ceux-ci étaient encore du monde, venaient te raconter l'un qu'il a été trouvé sur le seuil d'une cabane, dans un terrain vague derrière le Père-Lachaise, et élevé par des saltimbanques appelés l'Espagnol et l'Espagneule ; l'autre, qu'il a été trouvé à Alger, sur les marches de la mosquée de la Pêcherie ? . . .

Toisoul, comme frappé d'un grand coup, était tombé, étourdi, sur une chaise, regardant le comte avec effarement :

—Je dirais, balbutia-t-il, que c'est la punition qui commence, pour vous comme pour moi. . . . Je dirais que l'un de ces deux jeunes hommes, c'est Jacques, — l'aîné, — l'autre, Georges, le plus jeune. Je dirais, enfin, que c'est Dieu qui nous les envoie ainsi. . . . et que cela est manifestement le début de sa vengeance ! ! . . .

—Peut-être ! murmura Trécourt.

—Est-ce donc vrai ? Les auriez-vous retrouvés ! dit Toisoul d'une voix haletante, une joie singulière, — mêlée de terreur, — dans les yeux. . . .

—Peut-être ! répéta le comte, pensif, pendant que son visage était envahi par une mortelle pâleur. . . .

—Je voudrais les voir ! dit Toisoul, se parlant à lui-même.

Trécourt n'entendit pas. La même pensée, qu'il avait affaire à deux imposteurs, lui revenait obstinément à l'esprit.

—Et si un hasard quelconque, étrange, impossible à prévoir, avait livré notre secret à ces deux hommes? . . . Et si, forts de ce qu'ils auraient appris, ils cherchaient à nous en imposer? . . .

—Ne vous souvenez-vous plus que chacun des deux enfants de la comtesse a été marqué d'une lettre à l'épaule ? Jacques, de la lettre J à l'épaule droite ? . . . Georges de la lettre G à l'épaule gauche ?

Guy se rappelait ce détail . . . en effet . . . C'était un moyen de s'assurer que Samson ne mentait pas. Mais comment faire pour le reconnaître! . . .

— Toisoul, dit le comte, oublie cette conversation . . . Ne te rappelle rien de ce que je t'ai dit . . .

—Ainsi, vous ne me direz pas où vous avez revu ces enfants? . . .

—Plus tard, quand je serai sûr! . . .

—Et à madame la comtesse? . . . à la mère? . . .

—A elle? jamais! . . . dit Guy avec brutalité. Que lui dire sans lui avouer mon crime?

Toisoul hocha la tête et ne répondit pas. Trécourt était dans une situation critique et Toisoul le comprenait.

Il comprenait aussi que le comte ne parlerait jamais s'il n'y était forcé par les événements . . . Et il fallait quelque secoussé terrible pour l'y contraindre.

Pendant que le comte de Trécourt s'entretenait ainsi avec son complice, la comtesse Jeanne avait rejoint Thérèse qu'elle voulait consulter elle-même sur l'état de son cœur. Elle lui fit part de la demande de Samson. Thérèse souriait vaguement, en l'écoutant, essayant de dissimuler, mais ayant le cœur gros, parce qu'elle pensait à Jean-Marc.

—Ainsi, disait Jeanne, tu n'aimes pas Clément?

—Elle secoua la tête. Malgré elle, il y avait de l'horreur sur son visage. Mais la comtesse Jeanne adorait son fils Clément comme autrefois Jacques et Georges; elle ne s'aperçut de rien.

—Et tu aimes Samson?

—Je l'aime ! dit-elle d'une voix étouffée, pensant toujours à Jean-Marc.

La comtesse soupira, puis, après un moment de silence.

—C'est bien, dit-elle . . . Le comte et moi, nous sommes décidés à ne pas faire d'opposition à ton mariage . . . Du reste, tu es libre et nous ne pourrions te donner que des conseils . . . Cependant nous te demanderons un peu de temps, car nous avons besoin, pour assurer ton avenir et ton honneur, de savoir si ce jeune homme est digne de toi.

Elle embrassa Thérèse, la quitta, et rencontrant Clément, lui apprit, avec toutes sortes de ménagements, ce qui avait été résolu. Clément l'écouta sans répondre. Il s'attendait depuis longtemps à cette confidence, et comme sa mère cherchait des périphrases pour lui annoncer plus doucement cette nouvelle, il dit :

—Je devine, ma mère, vous voulez m'apprendre que Thérèse vient de vous être demandée en mariage ?

—Oui, dit elle, étonnée. Tu le savais ?

—Je m'en doutais, du moins. Depuis longtemps j'en ai pris mon parti, — depuis que j'ai vu qu'elle aimait ce Jean-Marc, de la fabrique Bompair . . .

—Jean-Marc, dis-tu ? fit la comtesse, stupéfaite.

—N'est ce donc pas de lui que vous parliez ?

—Non, mais de Samson . . .

—Samson ? C'est lui qu'elle aime ? . . . Elle vous l'a dit !

—Il n'y a qu'un instant !

Clément se tut.

Evidemment, une partie de cette confidence l'étonnait.

Il pensait :

—J'aurais cru qu'elle aimait Jean-Marc et non l'autre . . . Je le saurai . . . quel que soit celui des deux, dussé-je le tuer de ma main, elle ne l'épousera pas . . .

Et un cruel sourire crispa ses lèvres.

—Je n'aurai pas besoin de le tuer. Il sera déshonoré avant !

D'autre part, quand Samson rentra à la fabrique, il courut tout de suite trouver Jean Marc et tombant dans ses bras :

— Mon ami, mon bon Jean-Marc . . . je vais devenir fou . . .

— Qu'as-tu ?

— J'avais cru qu'on me refuserait Thérèse, qu'on me chasserait, qu'on rirait de moi . . . Eh bien ! non, mon ami . . . ils me donnent Thérèse, Thérèse est à moi, entends-tu ? . . .

— J'entends ! dit Jean-Marc, d'une voix brisée . . .

En serrant de toutes ses forces les deux mains de Samson :

— Je serai heureux de ton bonheur, crois le, bien heureux ! . . .

### VIII

Les deux jeunes gens avaient calculé qu'ils se sauveraient de la faillite en vendant les quelques terres dépendant de la fabrique. Ils ne s'étaient pas trompés, ils avaient calculé juste. Le prix de ces terres qui leur fut versé le lendemain par Guy de Trécourt combla leur déficit et leur permit de faire face à tous les paiements. Ce fut le comte lui-même qui leur apporta la somme. Il voulait revoir Samson et Jean Marc, poussé vers eux par un impérieux désir de les mieux connaître, voulant encore douter qu'ils fussent les enfants de la comtesse, et toujours épouvanté de l'étrange hasard qui réunissait les deux frères et les avait ainsi jetés sur sa route. Il leur fit une seconde fois, à tous deux raconter leurs impressions d'enfance, essayant d'y démêler une contradiction, espérant qu'ils hésiteraient, chercheraient, se tromperaient.

Mais eux, avec la même franchise, et ne se doutant pas qu'on les observait ainsi, rapèlèrent leurs premiers souvenirs ; l'histoire de leur fuite leur était restée dans la mémoire avec tous ses petits détails et jour par jour. C'est là dessus, de préférence, que portait leur récit. Leur vie ne s'arrêtait elle pas, pour ainsi dire, au jour où ayant rencontré Bompair, leurs tribulations avaient pris fin ?

Guy les écoutait parler et en considérant ces deux visages expressifs, au regard loyal et doux, il réfléchissait qu'il était impossible qu'ils voulussent le tromper et que c'était bien la vérité, ce qu'ils racontaient.

— Et avez-vous pensé souvent murmura-t-il, à votre mère, à votre père ! Ne vous êtes vous point demandé souvent ce qu'ils étaient et comment ils avaient pu se décider à vous abandonner ! . . . Et dans vos rêves, est ce que vous n'avez pas souvent, aussi, caressé la chère espérance de les revoir, de les retrouver ?

— Hélas ! dirent-ils, soudain soucieux, que de fois nous en parlons, entre nous ! . . . mai- depuis longtemps nous avons abandonné tout espoir . . . Il faudrait un miracle. et le miracle ne se fera pas. Enfin, quelquefois, nous nous surprenons à ne le désirer plus.

— Pourquoi ?

— Parce que nous craignons, par-dessus tout, d'être séparés, et que peut être la découverte de nos parents, ce serait pour nous la séparation . . . Nous nous aimons comme si nous étions frères et nous ne redoutons pas de plus grand malheur que celui de ne plus nous voir ! . . .

Et les deux amis se prirent par la main et se regardèrent en souriant. Eux, des imposteurs ? Est-ce qu'on a ce sourire et ce regard quand on a de la duplicité dans l'âme ?

Lorsque Trécourt revint à la Saunerie, il ne doutait plus ! . . . Dans le courant du mois, le 15 juillet, tous les effets échus furent payés et Trigolet, qui était venu se présenter à la fabrique pour des sommes considérables, revenait chaque fois ses poches bourrées d'or. Et chaque fois il retrouvait chez lui Lissoire qui lui disait :

— Eh bien, c'est pour aujourd'hui ?

— Ce n'est pas encore pour aujourd'hui. Ils ont payé ! Il fut bientôt évident que Jean-Marc et Samson échapperaient une fois de plus au piège qui leur était tendu.

Du reste, Lissoire apprit bientôt, par le notaire de Saint-Viâtre, la vente des terrains bordant la forêt . . . et leur paiement immédiat par le comte de Trécourt. Il l'écrivit, séance tenante, à Clément, qui en conçut contre son père une sourde irritation. Les deux amis lui échappaient, et c'étaient par la faute du comte. Si prudent qu'il fut, il ne pouvait s'empêcher d'y faire quelques illusions. Il amena la conversation sur ce sujet et dit à Trécourt :

— D'où vient donc l'amitié particulière que vous semblez avoir pour ces deux aventuriers, tombés on ne sait d'où ? . . . Je pouvais espérer que vous leur garderiez rancune de ce que l'un d'eux eût réussi à se faire aimer de cette fille de Thérèse . . . alors que vous n'ignorez pas que j'aime Thérèse depuis longtemps . . . Et pas du tout ; il semble

presque que vous êtes heureux de ma déconvenue... On vous demande Thérèse en mariage, et vous l'accordez, comme cela, tout de suite... Thérèse était-elle donc si embarrassée ou si pressée ?...

—Thérèse est libre. Elle aime... Elle est aimée !...

—Caprice de fillette... Il fallait peser sur elle de votre volonté.

—Je n'en ai pas le droit, pas plus que ta mère... Et Thérèse, dont le caractère est très indépendant, se serait révoltée contre nos ordres.

—Il fallait chasser ces jeunes gens.

—Pourquoi ?

—Des enfants perdus, des bâtards... fils de voleurs de grand chemin, peut-être, qui les ont jetés sur une route pour n'être pas obligés de les nourrir... Des gens sans nom, sans famille.

Trécourt tressaillit et baissa la tête. Il comprenait ! Clément haïssait Samson et Jean-Marc ! Samson et Jean-Marc, ses frères, puisqu'ils étaient nés de la même mère : Jeanne ! Ces haines sont les plus terribles. Et le comte avait peur... C'était la punition toujours qui marchait, et il sentait se resserrer autour de lui les invisibles liens de quelque drame de famille, mystérieux et navrant.

—Samson et Jean-Marc sont d'honnêtes garçons dont tu aurais dû faire tes amis, dit Trécourt d'une voix altérée.

Clément eut un rire insultant.

—Mes amis ? ah ! ah !

—Et je te défends de rien entreprendre contre eux.

—Mais pour quelle raison les protégez-vous ainsi ? Est-ce que les pères inconnus de ces deux bâtards vous ont légué le soin de les défendre ? En ce cas, mes compliments... vous vous acquitez à merveille de votre mission.

—Clément !

—Dame ! est-ce que je ne viens pas d'apprendre que vous avez acheté et payé comptant les terrains qui bordent votre chasse de Bruadan ?

—Qu'est-ce que cela prouve ?

—Cela prouve qu'en consentant à cet achat, et vous n'aviez que faire des terrains, vous leur avez rendu un signalé service...

Trécourt dressa l'oreille :

—Comment cela ?

—Vous les avez sauvés de la faillite, tout simplement. Vous n'êtes pas sans savoir qu'il existe depuis quelques mois une fabrique sur le Beuvron, rivale de celle de Bompair... Mais ce que vous ignorez sans doute, c'est que cette fabrique, mieux montée que celle de vos protégés, n'a d'autre but que de faire sombrer celle-ci et de rester seule sur la place... C'est, entre les deux, une lutte où les Bompair ont déjà failli succomber... Grâce à vous, les revoilà sur pied pour quelques mois... et c'est fort heureux, avouez-le, car autrement Thérèse risquait de donner sa main à un failli ! Il est vrai que Thérèse est riche, que Samson et Jean Maac doivent le savoir, et que la mariée eût payé les dettes et fait obtenir le concordat

Trécourt ne répondit pas. Il observait son fils attentivement.

—Comme vous ne connaissiez point la situation, continua Clément, je suis aise de vous l'apprendre...

—Je ne la connaissais pas, en effet, dit lentement et sévèrement le comte, et je ne pouvais supposer que vous-même vous fussiez au courant de choses qui ne vous regardent guère...

Clément eut un signe qui signifiait : "Peut-être !" et son regard resta ironique et méchant. Alors, tout à coup, Trécourt se rappela la conversation qu'il avait eue précédemment avec son fils, à la suite de laquelle Clément lui avait demandé deux cent mille francs... Il se rappela aussi que Clément avait parlé d'une industrie, d'une affaire à subventionner et qu'il n'avait pas voulu donner d'autres détails. Et il devina la part que son fils avait prise dans cette lutte de la fabrique Nativelle contre la fabrique Bompair. Clément comprit la pensée de son père. Le regard du fils et le regard du comte se rencontrèrent.

—Tu les hais donc bien ? dit Trécourt d'une voix étouffée.

—Et vous, mon père, vous paraissez avoir pour eux une affection bien singulière ?... Quels services vous ont-ils donc rendus ? Et quel est le motif de votre affection ?...

Trécourt évita de répondre. Il dit seulement :

— Mon fils, en retour de l'amitié que j'ai pour toi, — je t'aime, tu le sais, et j'ai toujours satisfait tes caprices, — tu vas me faire une promesse solennelle . . . .

— Laquelle ?

— Tu vas t'engager par serment à ne jamais nuire en quoi que ce soit ni à Jean-Marc ni à Samson . . . .

Clément se redressa, brusquement et d'une voix vibrante :

— Jamais je ne vous ferai ce serment, mon père, jamais, entendez-vous ?

— Mon fils ? . . . .

— Jamais !!

Alors Trécourt baissa la tête, sous le premier coup qui le frappait, et il n'osa insister d'avantage.

---



## TROISIÈME PARTIE

# LES FRÈRES DE LA HAINE

### I

De graves événements arrivaient en France à cette époque : la guerre venait d'être déclarée entre la France et la Prusse et, coup sur coup, dès le début de la campagne, on apprenait les défaites de l'armée du Rhin, la retraite de l'empereur sur les Ardennes et la bataille de Sedan ; la France était perdue. Lorsque nos revers furent connus, il y avait déjà quelques jours que la fabrique Nativelle et la fabrique Bompair avaient cessé leurs travaux. Il y avait cas de force majeure, Lissoire et Trigolet avaient fait la grimace. Non pas qu'ils fussent plus ou moins émus des malheurs immérités du pays,—la corde patriotique ne vibrerait plus chez eux depuis longtemps,—mais les fabriques ne marchant pas, les travaux étant suspendus, la faillite de Jean-Marc, et Samson était par cela même retardée. Tous les effets du commerce avaient été rejetés, pour l'échéance, à des dates ultérieures. Et avant longtemps peut-être les deux honorables compères ne pourraient plus espérer ni protêts, ni faillite, ni saisie.

Jean-Marc et Samson formèrent une compagnie franche à laquelle Orléans fournit des chassepots et des cartouches, et ils battirent la campagne aux alentours de la forêt de Marchenoir. Quant à Clément, il laissa partir tous ceux de son âge, et resta. Il resta, mais il faisait, à tout propos, des absences mystérieuses qui duraient souvent plusieurs jours. Quel projet nourrissait-il ? On l'apprendra bientôt. Pendant les combats qui précéderent ou suivirent la prise et la reprise d'Orléans, la compagnie d'éclaireurs dont Samson et Jean-Marc faisaient partie n'eut guère de repos.

Tantôt en avant, tantôt en arrière de l'armée françaises, selon que celle-ci faisait tête à l'ennemi ou battait en retraite, les Eclaireurs de la Loire renseignèrent à plusieurs reprises les chefs de corps sur les mouvements des Prussiens. Or, un jour, Samson avait reçu un rapport de son capitaine, un vieil officier d'Afrique habitué aux guerres de surprises et d'embuscade. Il était chargé de remettre ce rapport au premier officier français qu'il rencontrerait, s'il ne pouvait le faire parvenir directement au chef de corps. La mission ne laissait pas d'être périlleuse.

Les Français avaient battu en retraite la veille, à Artenay, et le général von der Tann, supposant qu'il ne rencontrerait plus désormais de résistance sérieuse en deçà de la Loire, poursuivait, sur un large front, son mouvement contre Orléans. Plusieurs de ces mouvements qui eurent lieu la nuit, avaient été surpris par des bandes détachées des Eclaireurs de la Loire, et le capitaine Corledot, après avoir fait rétrograder ses hommes, avait rédigé en toute hâte quelques notes destinées à instruire le général de la Motterouge de ce qui se passait. Samson, après avoir changé de vêtements et laissé son fusil, se sépara de Jean-Marc en l'embrassant, prit au travers de la forêt, passant par Cercottes, pour gagner les bords de la Loire où était campée l'armée française. Nous accompagnerons Samson. Il n'y avait pas une demi-heure qu'il marchait ainsi lorsqu'il s'arrêta tout à coup, prêtant l'oreille, croyant entendre des pas derrière lui, dans les feuilles que les premières gelées blanches avaient éparpillées déjà sur la mousse.

Il cria :

— Qui va là ?

Et en même temps il se déroba derrière un arbre, se coucha, et devint invisible, protégé par un fourré très épais.

Pourtant rien ne répondit. La forêt restait aussi calme et silencieuse que si elle eût été déserte. Après quelques instants il se remit en marche. Mais presque aussitôt le même bruit recommençait.

Et toujours ce bruit de pas semblait venir de derrière lui. Il se retourna brusquement espérant surprendre ainsi ce promeneur nocturne, essayant de deviner, à travers l'obscurité, sous bois, s'il avait affaire à un Prussien ou à un français. Ce mouvement faillit le perdre. Au moment où, se retournant, il présentait ainsi la poitrine, une vive et soudaine lumière brilla et un coup de feu retentit. Samson avait eu le temps de se baisser la balle qui l'eût atteint au cœur lui traversa le bras, lui causant une impression de douleur brûlante. En même temps que retentissait la détonation, Samson entendait sur les feuilles mortes une course précipitée. Et cependant Samson ne bougeait pas. . . . . En restant ainsi immobile, au lieu de courir il se disait que sans doute il était le jouet de son imagination, car il lui avait semblé reconnaître, en cet homme qui tentait de l'assassiner, le cousin de Thérèse, celui là qui avait voué aux deux frères une haine mortelle, Clément !

— Lui ! murmura-t il, lui ! c'est impossible ! . . . . .

Et tout à coup, ne songeant même pas à sa blessure et à son sang qui coulait et lui faisait perdre ses forces :

— Ah ! je le saurai, dit il . . . . . et puisque c'est une bataille à mort entre nous deux, mieux vaut en finir tout de suite !

Et il se lança dans la direction où il avait entendu l'homme s'enfuir . . . .

Après avoir couru pendant une demi heure, il fut obligé de s'arrêter. L'homme avait disparu.

Il se reposa quelques instants, but de longues gorgées d'eau à une source qui courait sous les feuilles mortes, dans le fond d'une combe, et coupant un bâton qui lui servit de canne, il se remit en marche péniblement.

La seconde partie de son voyage était plus périlleuse que la première, car maintenant qu'il était blessé, il comprenait qu'il était perdu, s'il rencontrait quelque parti de Prussiens.

On le considérerait comme un prisonnier en fuite ou comme un franc-tireur, et les Allemands ne faisaient de quartier ni aux uns ni aux autres. Il serait passé par les armes. Il ne craignait pas pour sa vie, la peur lui était inconnue ; mais il avait à cœur d'accomplir sa mission jusqu'au bout et d'arriver dans la nuit aux avant-postes français.

Quand il fut sur la lisière et qu'il appuya l'oreille contre le sol, il put s'assurer que la forêt tout entière, en cet instant, était environnée de Prussiens ; l'armée ennemie était partout. Il eut une minute d'indécision. Non pas qu'il tremblât de poursuivre son chemin, — nous l'avons dit, il était aussi brave que fort, — mais il se représenta tout à coup la poignée d'hommes commandés par Corledot, attaqués dans leur retraite, surpris et égorgés. Et il tremblait, en pensant à Jean-Marc. Samson eut l'idée de rebrousser chemin pour avertir ses compagnons de se tenir sur leurs gardes, mais il réfléchit que cela était inutile. Corledot avait été renseigné, dans la soirée, sur la marche en avant de l'armée allemande, puisque cela formait l'objet du rapport confié à Samson. Le vieil officier savait donc à quoi s'en tenir à ce sujet, et s'il restait coi dans les broussailles qui entourent le hameau d'Ardelet, c'est qu'il se doutait du danger qu'il courrait en se montrant et qu'il attendait le passage de l'armée tout entière pour, le lendemain, lui tuer ses traînards et lui couper quelques convois . . . .

Samson, après s'être reposé, après avoir caché sous la manche de sa blouse son mouchoir teint de sang . . . abandonna la forêt qu'il laissa derrière lui et se jeta dans la plaine.

Après de longues heures, il put atteindre cependant, malgré bien des fatigues et après avoir couru vingt fois le risque d'être aperçu, les avant postes français. Là, il se fit arrêter et conduire au sous-officier que commandait une grand'garde. Il expliqua au sous-officier, un sergent de mobiles, qu'il avait une mission importante et pressée et on le conduisit, toujours sous escorte, — on se méfiait des espions trop tard, en cette année fatale, — au lieutenant qui commandait l'avant-poste, à quelque cent mètres en arrière. On le laissa avec l'officier. Celui ci le fit conduire au quartier général. Sa mission terminée, Samson ne pouvait plus songer à regagner la forêt d'Orléans et la compagnie du capitaine Corledot.

Il aimait mieux ne point s'éloigner. Il était sept heures du matin ; déjà, dans le lointain on entendait le roulement de la mousqueterie. Les avant-gardes des deux armées étaient aux prises.

Samson qui n'avait pas eu de peine à se procurer fusil et munitions, se jeta malgré sa blessure dans la première bande de francs-tireurs qu'il rencontra et qui allait rejoindre.

cette arrière-garde. Ils se battirent toute la journée autour d'Orléans, rentrèrent dans la ville à la nuit tombante et se battirent dans les rues avec une poignée de braves gens qui n'abandonnaient le terrain que maison par maison, pied à pied. Samson suivit l'armée dans sa retraite ; mais comme il avait hâte de rejoindre Jean-Marc, il cacha ses armes, lava ses mains noires de poudre, et par un très long détour atteignit la forêt d'Orléans.

Lorsqu'il arriva sur l'emplacement qu'avait occupé la compagnie, il fut étonné de ne pas entendre le *qui vive* ! des factionnaires dissimulés dans les broussailles. Un silence de mort régnait partout.

Tout à coup, Samson trébucha et étouffa un cri. . . . Il venait de rencontrer un cadavre français. . . . La compagnie avait été surprise et massacrée. Samson sentit que son front était baigné d'une sueur froide.

— Et Jean-Marc ! murmura-t-il avec angoisse, Jean-Marc, est-ce qu'ils l'ont tué ?

Et les doigts tremblants de Samson inspectaient les cadavres, les soulevaient, et de ces visages déjà verdîs par la mort il approchait son visage épouvanté. Et à chaque cadavre qui retombait de ses mains, lourdement, sur la mousse épaisse et les feuilles, Samson murmurait, sourdement et à haute voix :

— Ce n'est pas Jean-Marc ! Ce n'est pas lui ! . . .

Et il appelait doucement, en trébuchant dans les ténèbres.

— Jean-Marc . . . je t'en prie, si tu es là, Jean-Marc, réponds-moi !

Ils étaient nombreux, les cadavres.

— Corledot, sans doute, s'est laissé entourer, lui si rusé, cependant !

Mais il avait chèrement vendu sa vie. Sur les jonchées de feuilles jaunes, des jonchées de morts ennemis.

Nulle part — il eut beau chercher — il ne trouva Jean-Marc.

Tout à coup il entendit des gémissements — des plaintes si faibles qu'elles avaient l'air de soupirs profonds — qui partaient d'un coin du bois, à l'autre bout de la clairière qu'il n'avait pas explorée. Il y courut, en faisant le moins de bruit possible, parce qu'il ne savait pas si les Prussiens avaient évacué la forêt et si quelque parti ne se tenait pas aux environs. Il écouta, espérant que la plainte se renouvellerait. En effet, il l'entendit de nouveau . . . Il fit encore quelques pas, découvrit un cadavre, se pencha, le prit dans ses bras et le porta au bord de la clairière.

Ce bras qu'il emportait et sur lequel il se penchait si avidement, ce n'était pas Jean-Marc encore !

C'était le capitaine Corledot. Il était couvert de sang. Trois ou quatre balles lui avaient troué le corps.

Il n'était pas mort ! . . .

Samson appuya le vieil officier le dos contre un arbre ; puis, tirant sa gourde, il essaya de lui faire tomber quelques gouttes d'eau-de-vie entre les dents.

Il mouilla son mouchoir également avec de l'eau-de-vie, lui baigna le front, les tempes, lui desserra sa tunique et lava, toujours avec de l'eau-de-vie, les deux ou trois blessures étalées sur sa poitrine.

Corledot fut longtemps à reprendre connaissance. Cependant il se plaignait toujours. A la fin, pourtant, il rouvrit les yeux. Mais il avait perdu tant de sang, sa faiblesse était si grande qu'il ne pouvait faire un mouvement.

Comme il était près de s'évanouir de nouveau. Samson approcha la gourde de ses lèvres et le blessé but une large gorgée. Cela parut le remettre. Il fit effort pour se soulever, mais retomba. Samson avait une question sur les lèvres et il n'osait la faire, parce qu'il redoutait d'apprendre un malheur. Cependant Corledot pouvait mourir d'une seconde à l'autre. Il était perdu. Cela était évident. L'eau-de-vie seule le soutenait.

— Capitaine, fit-il d'une voix basse, je voudrais vous dire. . . .

— Quoi ? Dépêche-toi, garçon, je commence à voir trouble. . . .

— Est-ce qu'il ne reste personne de notre compagnie ? . . .

— Les trois quarts se sont fait massacrer, sans lâcher pied. . . . On nous a surpris. Nous avons été trahis. J'en suis sûr !!! . . . Le reste est prisonnier et sera fusillé au point du jour. . . .

Alors Samson, encore plus bas. . . .

— Et . . . et Jean-Marc ?

Le mémoire de Corledot parut se réveiller brusquement.

—Jean-Marc, dit-il.... Ah ! tu as bien fait de me parler de lui.

—Qu'est il devenu ?... Mort ?... Prisonnier ?...

—Il s'est battu comme un lion.... Blessé légèrement.... rien.... mais il a été fait prisonnier.... donne-moi ta gourde.... Il faut que je te raconte.... et puis il m'a chargé d'une commission pour toi.... Tu vas comprendre.... il n'y a plus guère d'eau-de-vie là dedans !.... Enfin, pourvu que je dure encore cinq minutes, ça suffira.... Approche-toi davantage, je sens que je m'en vas.... Attends ! une dernière lampée.... Là ! écoute.

—Et Jean-Marc ? Jean-Marc ?

—Écoute donc.... Ne m'interromps pas comme ça !.... moi, je n'ai pas réussi à me faire tuer.... Nous n'étions blessés ni l'un ni l'autre.... Ce n'était pas notre faute.... il ne faudrait pas nous en vouloir.... alors, nous avons été ramassés prisonniers.... car nous étions tombés, harassés de fatigue, à force de frapper.... c'est comme ça qu'ils nous ont eus vivants....

—Et comment vous retrouvé-je en cet état ?... Et Jean Marc, serait-il blessé, lui aussi ?

—Patience.... encore une fois.... Donne-moi ta gourde.... J'ai sur la poitrine un tas de choses qui m'étouffent....

Il but une nouvelle gorgée, puis reprit :

—On nous a conduits dans une ferme d'Ardelet... Nous étions cinq ou six, pas davantage.... C'est tout ce qu'il restait des Éclaireurs.... On nous a enfermés dans une cave.... Nous avons été trahis.... C'est un jeune homme, l'air d'un gentleman déguisé en paysan.... qui est allé les chercher et les a conduits.... Un Français ! Pouah ! Donne-moi ta gourde !

Il but longuement. Il était épuisé.

—Reposez-vous, dit Samson.

—Est-ce que j'ai le temps ? je vais crever dans cinq minutes.... Nous ne fûmes pas plus tôt dans la cave que nous songeâmes à fuir.... Il n'y avait qu'un moyen.... le soupirail.... il était grillé, mais les barreaux ne tenaient guère.... ce n'était pas l'embaras, mais le factionnaire.... J'eus une idée.... Je venais de trouver dans la cave une corde qui avait servi à descendre des futailles.... Je la pris.... et j'expliquai mon plan.... Donne ta gourde.... je n'irai jamais jusqu'au bout.... Merci !.... J'abrège, la vie s'en va ! — dit-il d'une voix rauque. — Il s'agissait d'attendre la nuit.... L'obscurité venue, je devais grimper au soupirail, guetter le retour régulier de la sentinelle allemande, sceller les barreaux, et la sentinelle arrivant, jeter la corde autour de ses jambes, tirer, le faire choir et l'étrangler.... Quand tout fut prêt, Jean-Marc vint à moi —il était triste—et me dit :

—Capitaine, je ne vous suivrai pas dans votre fuite.

—Pourquoi ?

—Parce que la vie n'étant pas très gaie pour moi, je ne tiens pas à la prolonger d'avantage.

—Et ton ami Samson, qui t'aime tant, qu'est-ce qu'il dira ?

Jean-Marc se troubla.... et quand je lui fis cette question.... garda le silence.... mais il l'avait dit : sa résolution était inébranlable.

—Vous le priez de me pardonner la peine que ma mort lui causera. Il sera très malheureux, je le sais ; pourtant je veux mourir.

—Drôle de garçon. Et c'est bien tout ce que tu as à me dire ?... Tu n'as pas d'autre recommandation à me faire ?

—J'y arrive.

—Parle ! Puis-je te rendre service ?

—Vous le pouvez en portant à son adresse cette lettre cachetée, que j'avais préparée à tout hasard lorsque je me suis engagé....

Et il me remit, en effet, une lettre sous enveloppe qu'il tira d'une poche dissimulée dans la doublure de sa tunique. Je la pris.

—Tu peux compter sur moi, lui dis-je.

Jean-Marc nous embrassa. Nous étions tristes de le laisser là.... parce qu'il doit être fusillé au point du jour.... Mais ce n'était pas notre faute.... Il le voulait !.... A la nuit tombante, je commençai l'exécution de mon plan.... Je grimpai sur des tonneaux.

j'enlevai un à un les barreaux du soupirail... si peu de bruit que nous eussions fait, le poste nous avait entendus... Et j'eus la chance de recevoir, en pleine poitrine, cinq ou six balles... je ne sais pas combien... qui m'eussent, autrement et si je ne m'étais pas retourné... troué le dos!!... Les autres s'enfuirent, guidés par le vieux dur-à-cuire de Remousset... je ne sais ce qu'ils sont devenus... Moi, tu vois... je me suis traîné jusqu'ici...

Il respira péniblement, rejeta une gorgée de sang et râla. Machinalement, Samson lui tendit encore sa gourde. Mais le vieux refusa.

— Non, plus la peine, n, i, ni... Déboutonne ma tunique... Là, bien... oh! ce n'est pas pour respirer... Prends des papiers... Peux-tu lire?... Heureusement la lune brille, de temps en temps... Déchire ces papiers, ils n'ont pas d'importance... garde seulement la lettre cachetée... avec l'enveloppe blanche... c'est cela... Tu es le meilleur ami de Jean-Marc... tu porteras cette lettre à son adresse... c'est à toi qu'il aurait demandé le service s'il t'avait trouvé... Tu le promets?

— Je le promets, dit Samson préoccupé.

— Bon. Un point, c'est tout... Tu es un bon soldat, Samson. Embrasse-moi avant que je parte pour le grand voyage.

Samson le souleva doucement, craignant, dans un mouvement trop brusque, qu'il ne rendit l'âme entre ses bras. Et il l'embrassa au front. Le vieux soldat poussa un soupir et retomba. Il était mort. Samson le contempla un instant, les yeux pleins de larmes. Puis tout à coup son regard tomba sur l'enveloppe de la lettre de Jean-Marc qu'il portait à la main. Et il tressaillit. L'enveloppe portait cette simple mention :

*A Mademoiselle Thérèse,*

*Au château de la Saunerie, à Saint-Victre.*

Que voulait dire cela? Et que pouvait écrire Jean-Marc à Thérèse? Et il tournait et retournait la lettre entre ses mains. Le doute naissait en son esprit et la jalousie tiraillait son cœur.

— Jean, dit-il, Jean, m'aurais-tu trompé?...

Et il contemplait avidement la lettre. Là était le secret! Là, peut-être, le mot de l'égnime? S'il ouvrait la lettre! Mais il eut un geste de répulsion... et une brûlante rougeur lui couvrit le visage. Il avait honte de lui-même.

— Ce que contient la lettre, je le saurai, murmura-t-il... Thérèse me le dirait au besoin... mais je n'ai pas besoin de Thérèse... je l'apprendrai par Jean-Marc quand je l'aurai sauvé!...

Il cacha dans ses vêtements la lettre destinée à Thérèse, adressa un dernier regard à Corledot, — regard d'adieu suprême, il ne pouvait songer à Pensevelin, — puis se glissa dans les broussailles. Il savait à peu près où était situé le village d'Ardelet. Ce fut cette direction qu'il prit. Mais, comme il avait peur qu'après la fuite des prisonniers le poste prussien n'eût échelonné des sentinelles dans le bois, il n'avança qu'avec des précautions extrêmes. Bien lui en prit. Quelques pas de plus et il était perdu. La lune passant, en haut des cimes, par les découpures des branches, laissa tomber un rayon sur le cuivre jauni d'un casque prussien, immobile derrière un arbre.

— Et d'abord, disait Samson, il faut me débarrasser de ce factionnaire gênant. Avec lui derrière moi, je ne pourrai jamais m'approcher de la ferme.

Il se leva lentement, ses jarrets se détendirent avec une souplesse de bête fauve, et il retomba, d'un bond, derrière la sentinelle qu'il serra dans ses bras puissants avec une vigueur surhumaine. L'autre, étouffé, se débatit. Samson l'enleva de terre, resserrant encore l'étreinte formidable de ses muscles d'Hercule. Le soldat avait lâché son fusil. Après avoir fait résistance, il s'abandonnait... ses jambes restaient ballantes... sa tête oscillait sur sa poitrine, et ses mains, crispées d'abord autour des poignets de l'ancien saltimbanque, avaient lâché prise. Alors Samson ouvrit les bras... L'homme tomba, comme une masse. Etouffé, la poitrine broyée, il avait rendu l'âme. Samson ne perdit pas de temps. Il se coiffa du casque prussien. Le mort avait, comme lui, la barbe blonde, presque rousse. La nuit aidant il devenait presque impossible de s'apercevoir de la substitution. Il jeta sur ses épaules le long manteau gris noir, passa le ceinturon à la taille, la cartouchière et la musette de toile au côté, s'empara du fusil et s'avança vers la ferme d'Ardelet. Quand il fut devant la ferme, il s'arrêta hors du bois. Un faction-

naire se promenait devant la maison et, en entendant des pas, avait mis en joue dans la direction d'où venait le bruit. Mais reconnaissant un soldat de sa nation, il releva son fusil, et attendit que Samson s'approchât, étonné de voir la sentinelle mise en faction quelques minutes auparavant, quitter son poste. Quand le jeune homme fut tout près, l'autre, ne reconnaissant pas son camarade, voulut de nouveau croiser la baïonnette. Il n'en eut pas le temps. . . . la baïonnette de Samson lui trouait la poitrine de part en part et Samson le retint ainsi, à bout de bras, pour l'empêcher de faire du bruit en tombant.

Samson le rangea le long du mur et prit sa place. Il fit, de long en large, quelques pas, appuyant lourdement du talon de sa botte sur le sol, imitant la marche régulière de la sentinelle allemande. Puis quand il fut bien convaincu qu'à l'intérieur de la ferme tout le monde dormait, il s'approcha du soupirail de la cave. Se couchant tout à fait et la bouche collée contre les planches qui bouchaient l'ouverture, il appela avec précaution :

—Jean-Marc ! Jean-Marc ! . . .

Puis il écouta. Rien ne répondit. Il enleva les planches et découvrit ainsi le soupirail. Alors, en tremblant, il se pencha de nouveau et de nouveau il appela :

—Jean-Marc, mon ami, mon frère, où es-tu ?

Une voix faible, venant de la cave, répondait :

—On a prononcé mon nom . . . Qui m'appelle ! . . .

—Jean-Marc, ne me reconnais-tu pas ? c'est moi, Samson !

—Samson !! que viens-tu faire ici, malheureux !

—Te sauver, parbleu, la belle demande !!

—Te perdre !

—Eh bien, si cela arrive, nous serons perdus ensemble. Corledot m'a tout dit. Il paraît que tu n'as pas voulu te sauver avec eux. Tu aimes mieux mourir, à ce qu'il prétend. Est-ce toujours ton intention ?

Jean-Marc ne répondit pas.

—C'est bien, dit Samson. Dès lors, attends-moi.

—Que fais-tu ?

—Je te rejoins. Ou tu te sauveras, ou nous mourrons, choisis !

—Va-t'en, Samson, je t'en supplie. Je ne sais comment tu t'y es pris pour venir jusqu'à moi, mais les Prussiens sont dans la ferme, la moindre imprudence peut les avertir . . . c'est la mort ! . . .

—Ainsi, tu refuses de me suivre ?

Nouveau silence de Jean-Marc. Evidemment, un violent combat se livrait en son âme. Mais il savait Samson capable d'exécuter sa menace et, ne pouvant le sauver, de se perdre avec lui. Il dit :

—Soit. Tends-moi la main pour que je monte plus aisément.

Samson l'enleva comme il eût fait d'un enfant, et ils gagnèrent le bois, lentement, tournant la tête vers la ferme, à chaque pas. Ils s'éloignèrent dans la forêt, par l'avenue de Cercottes ; mais, comme ils craignaient les mauvaises rencontres, ils prirent bientôt par les petits sentiers. Ils marchaient à l'aventure, ne sachant trop où ils allaient, certains seulement de tourner le dos à Orléans, par conséquent de s'éloigner de l'armée allemande. Ils s'arrêtèrent, vers dix heures du matin, dans une auberge isolée sur la grand'route où ils trouvèrent à manger et où ils purent changer de vêtements. Jean-Marc surtout, qui avait l'uniforme de la compagnie franche et qui eût été reconnu à la moindre rencontre fâcheuse. L'auberge avait été pleine de Prussiens les jours précédents, mais depuis la veille au matin—l'ennemi poursuivant sa marche en avant—on n'en avait pas vu. Les deux fugitifs eurent donc quelques moments de tranquillité. Après que Samson eut fait mettre un bandage autour de sa blessure, ils s'attablèrent dans un coin.

—Raconte-moi ce qui s'est passé, dit Samson.

Jean-Marc fit le même récit que Corledot.

—Lorsque Corledot s'est enfui avec les autres, continua-t-il, j'ai entendu des coups de fusil . . . Sais-tu ce que sont devenus nos camarades ?

—Quelques-uns ont pu s'enfuir . . .

—Et le capitaine ?

—Celui-là, il est mort . . . Blessé grièvement, je l'ai retrouvé râlant dans un fourré de broussailles . . . Je l'ai ramené, en lui faisant boire de l'eau-de-vie . . . Il m'a reconnu et m'a tout dit . . .

—Tout ? dit Jean-Marc, en pâlisant un peu.

—Oui. Et j'ai besoin, ami, que tu me dévoiles le fond de ton cœur.

—Qu'ai-je à t'apprendre que tu ne saches, frère.

—Il y a un secret dans ta vie que tu me caches, Jean-Marc.

—Un secret ? dit le jeune homme, de plus en plus pâle, mais sans perdre son sang-froid pourtant.

—Oui ! dit Samson d'une voix brève. Lorsque Corledot te quitta, en t'embrassant, tu lui confias une mission ?

—Ah ! il t'a raconté cela ?

—Ne t'ai-je pas prévenu qu'il m'avait tout raconté ?... Ne pouvant te rendre le service que tu réclamais de lui, pouvait-il mieux tomber qu'en s'adressant à moi ?

—Alors, tu as la lettre ?...

—La voici.

Et après un silence embarrassé, pendant lequel les deux frères, très pâles, se regardaient, Samson reprit :

—Qu'écrivais-tu à Thérèse ?

—Peu t'importe, frère !... Que soupçonnes-tu donc ?

—Que lui écrivais-tu, te dis-je ? fit Samson dont la voix s'altéra tout à coup et prit un accent rude.

Jean-Marc tressaillit. Ses lèvres étaient sèches et toutes blanches.

—Ami, dit-il, songe que si tu insistes, tu détruis toute confiance entre nous ! Frère, réfléchis bien que si tu m'obliges à te lire cette lettre, c'en est peut-être fait de notre amitié !... Frère, songe que cette défiance restera entre nous comme un mauvais souvenir ? Que crains-tu de moi ? Regarde-moi donc au fond des yeux ? Crois-tu que si j'avais à me faire un reproche, j'oserais serrer ta main, soutenir la flamme de tes yeux... Que crains-tu !

—Je crains que tu n'aimes Thérèse !...

—N'ai-je pas juré, Samson ?

—Oui. Et cependant...

—Et cette lettre enlèverait tous tes doutes !

—A jamais...

—Et si je te suppliais, une dernière fois, de me la laisser brûler ?

Samson secoua la tête.

—Non, donne, donne !

—Frère, frère, tu ne m'aimes pas.

—Je t'aime, mais je doute... et c'est horrible !

—Que ta volonté soit faite. Lis donc !

Et brisant l'enveloppe, il lui présenta la lettre.

La lettre était très courte. Elle disait simplement :

“ Mademoiselle Thérèse, j'écris cette lettre à tout hasard, au moment où nous nous mettons en campagne, car qui sait si je vous reverrai jamais ; je l'écris parce que j'espère que s'il m'arrive malheur, elle sera retrouvée sur mon cadavre et envoyée à la Saunerie. Pourquoi cette lettre et qu'ai-je donc à vous dire de si particulier ?... Une seule chose, mademoiselle : vous savez combien j'aime Samson et vous savez aussi qu'il me rend l'affection que j'ai pour lui... ma mort va lui causer un cruel chagrin... Je sais qu'il vous aime ardemment et votre amour seul peut lui faire oublier ou adoucir sa tristesse... Je vous envoie, à tous les deux, mes vœux les plus chers pour votre bonheur... Adieu, mademoiselle Thérèse... ma lettre ne peut vous irriter... On ne se fâche point contre les morts !... ”

Et c'était tout.

Samson, après avoir lu, laissa tomber la lettre et baissa la tête, honteusement. Ses yeux étaient remplis de larmes.

—Pardon, Jean-Marc, dit-il, me pardonneras-tu jamais ?

Mais Jean-Marc lui tendait les bras et reçut Samson qu'il étreignit sur son cœur. Tous les doutes de Samson, une fois de plus, étaient envolés. Son front brillait de bonheur, ses yeux souriaient.

## II

Le lendemain, pendant la nuit, ils arrivaient à Saint-Viâtre. Des avant-gardes prussiennes et des partis de cavaliers battaient le pays depuis quelques jours, à la recherche des compagnies de francs-tireurs, qui les harcelaient et qui, débandées, se reformaient sans cesse. A Saint-Viâtre, cette nuit, il n'y avait point d'ennemis ; ils étaient repartis, la veille, dans la direction de la Loire ; mais d'autres étaient annoncés, que l'on attendait pour le lendemain ou le surlendemain. Samson et Jean-Marc se dirigèrent vers la fabrique. Des soldats prussiens, depuis quelques jours, y avaient logé, de telle sorte que tout se trouvait dans un état lamentable. Des machines étaient démontées ou brisées ; toutes les fenêtres, effondrées, laissaient passer l'eau, le vent, la poussière par leurs ouvertures béantes. Les deux amis avaient le cœur serré en remarquant ces dégâts. Déjà leur situation de fortune n'était guère brillante ; que deviendraient-ils après la guerre, lorsqu'il faudrait réparer ce désordre ? La maison d'habitation, aussi, avait été dévastée. Ils purent retrouver—à grand'peine—deux matelas sur lesquels ils se couchèrent, se rappelant leurs premiers temps de misère, lorsqu'ils erraient, tout petits, par les routes. Mais comme ils étaient rompus de fatigue, ils dormirent. Le lendemain, ils allèrent à la Saunerie. Le premier visage qu'ils aperçurent fut celui de Thérèse, à sa fenêtre. La jeune fille, en les voyant, devint pâle comme une morte et fut obligée de se retenir au balcon, par un effort suprême, pour ne pas tomber. Une minute après, elle était auprès d'eux, très rouge cette fois, parce que le sang, refoulé au cœur, affluait maintenant à ses joues.

—Je le savais bien que vous n'étiez pas mort ! !

Deux mots pour expliquer cette exclamation. Un matin, deux jours auparavant, c'est-à-dire le matin même où Jean-Marc, prisonnier, devait être fusillé, Clément, absent depuis plusieurs jours, était rentré au château. Il avait abordé sa cousine ; ses yeux brillaient de la haine satisfaite et son sourire cruel ne quittait pas ses lèvres. Il lui dit que Jean-Marc avait été fusillé et que Samson avait été massacré avec la compagnie dont il faisait partie, dans la forêt d'Orléans. . . .

Depuis deux jours, elle vivait dans des angoisses mortelles. On comprend sa joie et son émotion en revoyant les deux jeunes gens.

—Et qui donc vous avait si prématurément annoncé notre mort ? dit Samson. Serait-ce M. Clément, par hasard ?

—Pourquoi lui plutôt que tout autre ? dit Thérèse, ne voulant pas prononcer, par honte, le nom de son cousin.

—Dame ! parce qu'il doit en savoir quelque chose, en effet, et parce que, si nous ne sommes pas morts, ce n'est vraiment pas sa faute, à ce garçon.

Et comme le regard de Thérèse les interrogeait, Samson reprit :

—Plus tard, s'il y a lieu, nous vous raconterons toutes ces choses.

Elle soupçonna quelque triste épisode où Clément avait joué le mauvais rôle et n'osa pas insister. Ils entrèrent au château et allèrent au salon où un domestique les avait annoncés, et où Guy et la comtesse Jeanne les reçurent avec un plaisir véritable. Trécourt, auquel Clément n'avait rien dit, mais qui craignait pour eux les chances mortelles de la guerre, éprouvait comme une sorte de soulagement à les retrouver debout. Il obligea les deux jeunes gens à raconter les dangers qu'ils avaient courus, les combats, auxquels ils avaient été mêlés. Il apprit ainsi les désastres nouveaux. Ce fut Jean-Marc qui prit la parole. Ce n'était plus, ni pour la comtesse, ni pour Trécourt qu'il parlait, c'était pour Thérèse qui l'écoutait. Il regardait Thérèse tout en causant, et ses yeux, disaient, avec éloquence, ce qu'il ne pouvait exprimer : Elle l'écoutait et elle le comprenait. Et ses yeux, à elle aussi, parlaient et disaient :

—Je t'aime. . . mais pour te prouver combien je t'aime, j'irai, comme tu me l'as ordonné, jusqu'au bout du sacrifice ! !

Et Samson, qui surprenait ces regards, observait les jeunes gens. Suspendue aux lèvres de Jean-Marc, Thérèse ne pouvait dissimuler son émotion ; son cœur se soulevait violemment ; elle était prête à se trahir ! . . . Tout en elle disait qu'elle aimait ! . . . Mais qui aimait-elle ? En la regardant, Samson sentait renaître ses doutes. Alors il détourna les yeux et contempla Jean-Marc. Et il vit son frère si heureux de tout dire et de rendre hommage à son audace, si ému en racontant qu'il lui devait la vie, qu'une fois de plus ses doutes s'apaisèrent.



Lorsqu'ils prirent congé, qu'ils quittèrent la Saunerie et s'engagèrent à travers champs pour retourner à la fabrique, ils aperçurent, au loin, dans la plaine, un homme qui se dirigeait de leur côté. Les deux frères avaient le regard perçant.

—C'est Clément de Trécourt ! dirent-ils ensemble, Samson et Jean-Marc se dérobèrent derrière un de ces gros buissons si communs dans les landes solognotes et attendirent. Quand Clément passa devant eux, ils se montrèrent, brusquement, lui barrant le chemin, de chaque côté de la route. L'effet fut foudroyant.

Clément s'arrêta, en étouffant un cri, recula devint très pâle et regarda derrière lui pour s'enfuir.

—Je comprends votre saisissement, dit Samson avec une politesse ironique, vous ne comptiez pas nous retrouver ici.

—Moi ? bégaya le misérable, moi ? Et pourquoi, s'il vous plaît ?

—Eh ! pardieu, je n'ai aucune raison pour vous le cacher. . . . D'abord, parce qu'il y a quatre ou cinq jours vous m'avez gratifié, dans la forêt d'Orléans, d'un fort joli coup de pistolet qui visait bien au cœur, mais qui n'a atteint que l'épaule. Ensuite, parce que vous avez oublié que vous étiez Français, et que pour satisfaire vos haines personnelles, vous avez trahi la retraite d'un tas de braves gens dont vous avez causé la mort. Et par malheur pour vous, ceux-là seuls dont vous vouliez vous débarrasser ne sont point morts. . . . Vous n'avez à peine effleuré l'épiderme. . . . et du bras que vous avez blessé je pourrais aisément vous étrangler, si je voulais. . . . Quant à Jean-Marc, il a failli périr. . . . mais le voici sain et sauf. . . .

—Vous êtes ivres ou fous, balbutiait l'autre, je ne sais ce que vous voulez dire. . . . Passez votre chemin ou j'appelle. . . .

—Nous ne sommes ni l'un ni l'autre. Nous possédons notre raison tout entière et c'est fort sérieusement que je vous prie d'écouter ceci, monsieur : vous êtes un traître et un assassin, c'est fort joli pour votre âge. . . . Remerciez Dieu qui vous a fait naître à la Saunerie. . . . qui vous a fait le cousin de Thérèse. . . . et le fils d'une femme que nous vénérons infiniment. . . . Si je ne craignais de porter le deuil au château, je n'aurais pas de plus longue explication et vous ferais l'honneur de me battre avec vous pour sauver les apparences. . . . Mais prenez garde, il peut arriver que la mesure soit comble et que je perde patience. . . . Je ne vous donne pas, pour aujourd'hui, un autre avertissement. . . .

Clément essaya de sourire, mais sa figure contractée ne rendit qu'une grimace. Il n'avait plus de salive, et planté debout au milieu du chemin, il ne pouvait plus marcher. Les deux frères étaient partis depuis longtemps qu'il était encore là, rêvant je ne sais quelle nouvelle et abominable vengeance. Et bientôt il eut trouvé, sans doute, car il fit un geste de satisfaction haineuse et de menace. Jean-Marc et Samson n'avaient pas l'intention de séjourner longtemps à Saint-Viâtre. En quelques jours, ils réunirent assez d'adhérents pour remplacer la compagnie disparue, et ils se disposaient à gagner le Mans où on les habillerait et armerait lorsque deux événements arrivant coup sur coup retardèrent de quelques jours l'accomplissement de leur projet.

Un jour que Jean-Marc et lui revenaient d'une course à La Motte Beuvron, et qu'ils approchaient de Saint-Viâtre, ils aperçurent, par-dessus les arbres de la forêt, une lueur rouge qui embrasait le ciel et colorait d'ardents et sanglants reflets les cimes d'un petit bois de sapins qui leur cachait la fabrique. Ils s'arrêtèrent, le cœur serré, ayant un pressentiment sinistre.

—Courons, dit Jean-Marc.

Un quart d'heure après, ils avaient traversé le bois de sapins ; ils poussèrent un cri de désespoir. La fabrique flambait, enflammée de tous les côtés à la fois, et le vent qui soufflait fort activait les flammes. C'était un spectacle lamentable et terrible. Tout s'effondrait avec des crépitements et des grondements de fusillade : les toitures n'existaient plus. . . . et dans l'intérieur des quatre murs, debout, l'immense foyer de planches, de poutres, de meubles, brûlait, anéantissant en quelques minutes ce qui restait de la fortune des deux pauvres garçons. Il était inutile de chercher à éteindre l'incendie. Ils distinguaient, autour de la fabrique, des gens qui se hâtaient, faisant la chaîne, puis, bientôt, on s'aperçut que la fabrique brûlait quand même, que tout était perdu, et alors on s'en alla ; la fabrique était isolée, il n'y avait pas à craindre pour d'autres maisons.

Jean Marc et Samson allèrent au village. Que faire ? Ils ne savaient. . . . N'étaient-ils pas obligés maintenant d'aller demander à quelque habitant l'hospitalité ? Là, on leur apprit que l'incendie avait éclaté brusquement, vers neuf heures du soir, et que les Prussiens n'y étaient pour rien puisqu'on n'en avait pas vu dans le pays.

Alors, comment cet incendie avait-il pris? Personne, depuis longtemps, — depuis le début de la guerre, — n'habitait plus la fabrique; il n'y avait plus ni ouvriers, ni même de concierge.

Comment donc l'incendie avait-il été allumé? La même idée surgit, en même temps, dans l'esprit des deux frères. Une main criminelle avait allumé l'incendie! Qui avait intérêt à les ruiner, à les exaspérer, à les déshonorer? Deux hommes, l'un Nativelle, pour rester seul maître de la fabrication du drap dans la contrée; l'autre, Clément, par haine et jalousie. Et puisque ces deux hommes seuls leur voulaient du mal, qui prouvait qu'une alliance n'existât pas entre eux? Le lendemain, ils allèrent à la fabrique, dont il ne restait plus que des murs noirs et un monceau de cendres et de pierres calcinées. Ils rencontrèrent Maladie, qui rôdait près de là, comme eux. Le vieux braconnier s'approcha d'eux respectueusement.

— Je ne suis pas riche, dit-il, et ma maison est peut-être bien la plus pauvre du pays. Par ainsi, mes pauvres messieurs, si vous voulez vous établir chez moi, c'est de bon cœur que je vous l'offre.

Ils le remercièrent. Ils allaient reprendre le chemin de Saint-Viâtre, quand tout à coup La Maladie se baissa et ramassa, dans une touffe de bruyères, un objet en argent que faisaient étinceler les rayons du soleil.

— Tiens, dit le vieux, une trouvaille!

Sur ce mot, Samson et Jean-Marc se retournèrent.

— Qu'est-ce que c'est, dit le braconnier en leur tendant l'objet, et à quoi cela peut-il servir?

Les deux frères avaient tressailli et s'étaient regardés. Puis brusquement ils avaient arraché le bijou des mains du paysan. Ils pressèrent un ressort; le couvercle s'ouvrit.

C'était un porte-allumettes.

— Merci, dit Samson, se remettant et prenant avec peine un air indifférent... c'est moi, sans doute qui l'aurait perdu hier...

Et passant son bras sous celui de Jean-Marc, il l'entraîna. Quand ils furent loin de Maladie.

— Ce bijou ne t'appartient pas... dit Jean-Marc.

— Non, fit Samson d'une voix que la colère enrouait... mais sais-tu qu'elles sont les initiales gravées sur le couvercle?

— Parle vite!

— Un C et un T...

— Clément de Trécourt!

— Juste!

Ils firent silence, très émus.

Puis Samson dit froidement:

— Cet homme ne nous pardonnera pas... Sa haine l'a fait traître, assassin, incendiaire... C'est une vipère qui mordra jusqu'à ce qu'elle meure... Eh bien, elle mourra!...

On avait appris, dans la nuit, au château de la Saunerie, l'incendie de la fabrique, et en s'en retournant tout pensif, à Saint-Viâtre ils virent arriver à leur rencontre une voiture qui s'arrêta lorsqu'elle fut arrivée près d'eux. De la voiture descendirent Trécourt, Thérèse... mais dans la voiture resta un homme qu'ils aperçurent, et dont la vue les fit frémir de haine. C'était Clément!... Clément qui poussait l'audace jusqu'à venir contempler son œuvre, le résultat de son crime... jouir de la tristesse de ceux dont il avait juré la perte... triompher enfin, dans son audace cynique et sa révoltante impudeur.

— J'ai fait préparer un appartement pour vous au château, leur dit Trécourt... La comtesse vous attend...

Thérèse regardait Jean-Marc et semblait dire:

Au moins ne refusez pas!

Jean-Marc eût voulu refuser... mais comment le faire sans attirer une fois de plus les soupçons de Samson? Il accepta donc. Quant à Samson, il ne pouvait lui venir l'idée de refuser. Depuis longtemps il avait remercié Trécourt avec effusion. Clément, dans la voiture, se contenait à peine. Jean-Marc et Samson le méprisaient donc bien pour venir ainsi le braver jusque sous le toit de son père? Pendant que Jean-Marc remerciait le comte à son tour et causait avec Thérèse de l'incendie de la fabrique,

Samson s'approcha de la voiture. Clément, à cet instant, pour se donner une contenance, tirait un cigare, le coupait et le mettait entre ses dents. Samson salua avec une obséquiosité ironique, prit dans la poche de son gilet le bijou trouvé par Maladie, l'ouvrit, en tira une allumette qu'il fit flamber et présenta au jeune homme. Celui-ci avait tout vu et tout compris. Il devint si étrangement pâle que Samson eut peur qu'il ne perdît connaissance. Cependant il essaya de se remettre, paya d'audace, et voulut allumer son cigare. Sa main tremblait si fort que l'allumette s'éteignit. Samson sourit :

—Vous me permettez de le conserver comme souvenir?... dit-il... vos initiales en augmentent le prix pour moi...

Et le bijou, prestement, disparut dans sa poche. Trécourt, du coin de l'œil, avait suivi cette scène bizarre. Clément, au même moment, redevenant maître de lui, répondait :

—Je ne sais si les souvenirs qui vous viennent de moi vous sont précieux, mais je doute qu'ils le soient autant que le seraient pour votre ami Jean-Marc les souvenirs de Thérèse!...

—Que voulez-vous dire? fit brusquement Samson, se troublant, atteint au cœur par cette allusion qui répondait si bien à ses anciens doutes.

—Regardez!

Samson tourna la tête vers Thérèse et surprit ses beaux yeux éloquents attachés sur Jean-Marc avec une si évidente et si claire expression de tendresse et de douleur que le jeune homme frémit. Clément sentait qu'il avait frappé juste. L'assurance lui était revenue et, avec l'assurance, son cynisme.

—Je vous offre un échange, dit-il avec un regard profond.

—Lequel?

—Ce bijou que vous possédez contre le secret que vous voulez savoir!

Samson hésita... Accepterait-il?... Accepter, c'était un second acte de défiance envers Jean-Marc. Accepter ce que proposait Clément, c'était en quelque sorte faire cause commune avec ce misérable.

—Je ne sais ce que vous voulez dire, fit-il d'une voix altérée.

Clément haussa les épaules, et, lâchant une bouffée de fumée :

—Gardez le bijou... je vous apprendrai le secret quand même....

Et il allait parler, quand les autres se rapprochèrent. Il ne dit rien, et Samson eut un soupir de soulagement. Peut-être préférerait-il le doute, qui prête aux illusions, à une certitude désespérante.

Le jour où Samson et son frère prirent congé de Trécourt et se rendirent au Mans avec les Solognots qu'ils avaient réunis, Trécourt eut avec son fils une conversation brève.

—Deux mots, Clément.

—Je vous écoute, mon père.

—Tu ne m'as pas caché tes sentiments de haine contre Jean-Marc et contre Samson...

Nous nous sommes expliqués là-dessus autrefois et tu ne m'as pas dissimulé non plus que tu nourrissais des projets de vengeance. Réponds franchement. Tu m'as jadis demandé deux cent mille francs... n'était-ce pas pour fonder la fabrique qui faisait concurrence à celle de ces jeunes gens?... J'ai appris par quel procédé ce Nativelle essayait de les ruiner... Il serait indigne de toi d'avoir recours à de pareils moyens. Du reste, je te préviens que ces deux hommes, moi vivant, ne seront jamais frappés dans leur honneur commercial... S'ils ont besoin d'argent pour reconstruire leur fabrique et pour lutter contre Nativelle, sur le terrain où ce dernier a transporté le combat, ma fortune personnelle me permet heureusement de soutenir une entreprise de ce genre. Et Nativelle sera bien riche et bien entêté s'il poursuit son idée jusqu'à l'épuisement complet de ses ressources.

Il aurait pu parler longtemps. Clément ne l'écoutait plus. Il était anéanti. Les paroles sèches de son père renversaient toutes ses espérances, tous ses projets de vengeance. Certes, si Trécourt soutenait de sa bourse Samson et Jean-Marc, la lutte n'était plus possible, il fallait payer Lissoire, renvoyer Nativelle, vendre la fabrique et chercher une autre vengeance. La rage décomposait ses traits, quand il pensait à tout ce qu'il avait fait inutilement.

—Oh! murmurait-il, je trouverai autre chose; il le faut, je le veux

## III

Les tristes mois de la guerre terminés, la paix signée, Jean-Marc et Samson, qui étaient sortis sains et saufs de tous les combats meurtriers livrés autour du Mans, revinrent à Saint-Viâtre. La situation des deux frères était désespérée. Trécourt, qui la devinait, — ils demeuraient à la Saunerie, — leur avait fait une première fois des offres de service, mais ils les avaient refusées. Qu'espéraient-ils ! Ils ne savaient, ils n'auraient pu le dire.

Samson et Jean-Marc, pendant les démarches nombreuses que nécessitait leur ferme résolution d'essayer de reconstruire leur fabrique, rencontraient souvent Nativelle. Ils évitaient avec soin ces occasions de rencontre, parce que la vue de cet homme — dans lequel ils persistaient à voir l'instrument d'une vengeance occulte, celle de Clément — leur était odieuse. Nativelle, au contraire, rendu insolent par le succès, ne les accostait jamais sans un sourire ironique et sans quelques illusions grossières à leur malechance. Dans les premiers temps, les deux amis — maîtres d'eux — firent la sourde oreille ; mais, pendant les quinze jours derniers, la querelle s'était envenimée et en était arrivée à l'état aigu. L'arrogance de Nativelle redoublait.

Enfin, Jean-Marc perdit patience, Il lui écrivit :

“ Monsieur, je vous prévins qu'au premier mot malintentionné qui vous échappera, sur moi ou sur Samson, j'irai, pour vous forcer à vous battre, vous souffleter à la fabrique devant vos ouvriers.”

Nativelle ne tint aucun compte de l'avertissement et ses insolences redoublèrent, cette fois, à l'adresse de Jean-Marc.

Alors, le jeune homme alla le trouver, un jour, à la fabrique, s'approcha de lui, dans la cour, au moment où les ouvriers sortaient pour déjeuner, et avant que Nativelle eût fait un geste, le fit chanceler d'un revers de main.

— Monsieur Nativelle, dit-il à haute voix, je tiens à ce que tout le monde sache que vous êtes un drôle et un lâche !

Et avant que Nativelle, ivre de rage, fût revenu à lui, Jean-Marc, passant devant les ouvriers silencieux, disparut. Trois jours après cet incident, Jean-Marc revenait un soir, — il était près de dix heures, — de Saint-Viâtre, très triste et découragé, et il s'était engagé depuis une heure dans la forêt de Bruadan lorsqu'il vit, malgré l'obscurité, un homme qui, par le chemin qu'il suivait, s'avavançait de son côté. . . . Il s'arrêta et attendit que l'autre passât. Quand il fut tout près Jean-Marc le reconnut. C'était Nativelle. . . . Le fabricant fit un brusque geste d'effroi en se retrouvant seul avec Jean par cette nuit, dans la forêt. Et il regarda machinalement derrière lui. . . . Jean Marc haussa les épaules avec un mépris suprême.

— Croyez-vous pas que je vais vous assassiner ? dit le jeune homme.

— Oh ! je ne vous crains pas, fit l'autre dont la voix tremblait.

Et il s'écarta soudain de Jean Marc en prenant un sentier qui le jeta au milieu du bois, où il se perdit, et Jean-Marc — malgré sa tristesse et ses pensées graves — ne put s'empêcher de sourire en entendant la course du poultron dans la forêt. Mais son sourire s'effaça bientôt. A cent pas de lui retentissait une violente détonation, qui faisait vibrer les échos de la forêt jusqu'au loin. Et cette détonation était suivie d'un cri strident et horrible.

— A moi ! au secours ! à l'assassin ! !

Un crime venait de se commettre là, on ne pouvait en douter. Jean-Marc se précipita au hasard, vers l'endroit d'où le cri d'appel avait été jeté. Le sentier qu'il prit était celui-là même qu'avait suivi Nativelle cinq minutes auparavant. Et dans ce sentier Jean-Marc trébucha bientôt contre le corps d'un homme étendu au travers. Cet homme ne donnait plus signe de vie. Jean souleva le corps et la lune éclaira le visage pâle de Nativelle.

— Lui ! dit le jeune homme, sans retenir un cri de surprise et d'effroi. Lui ! . . . . Et peu s'en fallut qu'il ne le laissât échapper de ses mains. Il l'appuya contre un arbre, déchira ses vêtements ensanglantés afin d'étancher le sang qui sortait d'une blessure en pleine poitrine. . . . Nativelle respirait encore — faiblement. Mais sa blessure semblait si grave que Jean-Marc craignait qu'en le transportant, le moindre mouvement ne le fit passer de vie à trépas, avant qu'il fût possible de lui porter secours. Mieux valait donc,

dans tous les cas, courir jusqu'à Saint-Viâtre et ramener le docteur Flérimont. Comme il avait à passer devant la fabrique, avant d'atteindre le village, il y entra et prévint les ouvriers de garde du malheur qui venait d'atteindre leur maître. Et pendant que les ouvriers s'en allaient, en toute hâte, vers la forêt, Jean-Marc poursuivait sa route vers Saint-Viâtre où il prévint Flérimont. Puis ayant fait son devoir et jugeant sa présence inutile, il rentra à la Saunerie et se contenta d'envoyer un domestique à la fabrique Nativelle, avec mission de s'informer de l'état du fabricant.

Il racontait une heure après, à Trécourt et à Jeanne, ce qui lui était arrivé, et Clément, qui venait d'entrer, l'écoutait l'œil sombre et encore plus pâle que de coutume. Tout à coup, le domestique que Jean-Mac avait envoyé, lui fit savoir qu'il était de retour.

— On a ramené M. Nativelle à la fabrique dit-il. Tout le monde croyait qu'il était mort... M. Flérimont, qui est arrivé presque aussitôt, l'a ranimé, lui a rendu sa connaissance... mais on voyait bien qu'il n'en avait pas pour longtemps... et il a prononcé quelques mots... après quoi il s'est soulevé, a juré, puis est retombé sur son lit... Cette fois, il n'a plus bougé et M. Flérimont a eu beau faire, il n'a pas pu empêcher qu'il ne fût mort...

— Mort ! Pauvre homme ! murmura Jean-Marc, pris de pitié.

Quant à Clément, il s'était abandonné dans le fauteuil où il venait de s'asseoir, et heureusement que personne n'avait les yeux sur lui, car on eût été frappé de sa prostration et de l'effroyable terreur peinte sur ses traits. Son front était mouillé de sueur ; sa bouche, entr'ouverte, respirait avec effort, comme si l'air eût manqué tout à coup à ses poumons. Jean-Marc reprit, s'adressant au domestique :

— Et qu'a dit Nativelle, avant de mourir ?

— Il a nommé son assassin !...

— Ah ! et c'est quelque braconnier ? quelque ouvrier chassé de sa fabrique pour inconduite et qui aura voulu se venger ?

— Je demande pardon à monsieur, ce n'est pas cela !

— Quoi donc, alors ?

— Avant de mourir, M. Nativelle a prononcé distinctement les mots suivants : " C'est Jean Marc qui m'a assassiné ! c'est Jean-Marc... je le dis !..." Il n'a dit que cela... et il est mort, de telle sorte qu'on n'a pu l'interroger...

Le domestique reculait, s'attendant à quelque acte de violence de la part du jeune homme. Mais il n'y avait chez celui-ci que la stupéfaction la plus complète, et pas la moindre inquiétude. Quant à Clément, il semblait éprouver un soulagement immense ; le sang affluait à son visage, et il se détournait pour cacher sa rougeur brûlante.

Jean-Marc souriait.

— Ainsi, c'est moi que l'on accuse de ce meurtre ?

— C'est monsieur !

— Et sur quoi se base-t-on pour cela ?

— M. Nativelle n'en a pas dit plus long.

Jean-Marc haussa les épaules et regarda M. de Trécourt.

— Folie ! dit-il. Cela ne tient pas debout. Guy était resté un moment pensif.

— Je le pense comme vous, dit-il... Et pourtant...

Il avait dit ce dernier mot tout bas et il n'acheva pas sa pensée.

#### IV

Cette accusation avait paru ridicule à Jean-Marc ; il ne devait comprendre que par la suite combien elle était grave. Il rentra donc chez lui parfaitement tranquille et fit part à Samson des événements de la soirée. Samson fut très ému, plus ému que Jean-Marc, de ces révélations.

— Qui avait intérêt à tuer Nativelle ? disait-il.

— Que sais-je et que m'importe ? Est-ce notre affaire de le savoir ?

Le matin, au lever du soleil, — il y avait à peine deux ou trois heures que Jean-Marc dormait, — on frappa violemment à la porte de sa chambre. Jean s'éveilla, mais croyait avoir mal entendu. On frappa de nouveau et une voix rude, une voix qu'il ne connaissait pas, cria, par deux fois :

— Ouvrez, de par la loi !

Jean-Marc se frotta les yeux, s'imaginant continuer quelque mauvais rêve, puis il se rappela tout de suite les incidents de la dernière nuit.

—Ah! bon, murmura-t-il, en sautant hors du lit et en s'habillant prestement, j'oubliais que j'étais un assassin?... Mon rôle commence.... je parie que ce sont les gendarmes!....

Et il alla ouvrir. Il ne se trompait pas. C'étaient, en effet, deux gendarmes de Salbris, accompagnés du juge d'instruction de Romorantin et de son greffier. Ces deux derniers seuls entrèrent; les gendarmes restèrent au dehors, de chaque côté de la porte. Le juge était un homme d'une quarantaine d'années environ, nommé de Vaudre, à l'air grave et bienveillant, bien qu'un peu froid. Son regard fin était caché derrière des lunettes teintées de bleu, à branches d'or. Le visage était long, maigre et distingué, le front dégarni. L'abord était sympathique. Il salua légèrement, sans regarder.

—M. Jean-Marc? demanda-t-il.

—C'est moi, monsieur.... Excusez ma tenue sans façon.... je m'attendais bien un peu à votre visite, mais non aussi tôt....

Le juge parut interloqué et regarda le jeune homme par dessus ses lunettes.

—C'est bien, monsieur, c'est bien, dit le juge assez sèchement.

Et s'adressant au greffier, qui n'avait cessé de regarder Jean-Marc :

—Monsieur Pitonnois, veuillez vous préparer à écrire.

M. de Vaudre procéda, tout d'abord, par les questions d'usage :

—Vos nom, prénoms, domicile, profession, lieu de naissance, filiation.

Jean-Marc eut un sourire triste.

—Hélas, monsieur, je ne peux vous renseigner sur rien de tout cela. Mon nom, je ne le connais pas, non plus que mon prénom. On m'appelle Jean-Marc. De domicile, en ai-je un? Non, puisque ma fabrique n'existe plus. De profession, en ai-je une encore? Non, puisque je suis ruiné et bien près de ne point me relever de cette catastrophe. Le lieu de ma naissance m'est inconnu. Mes parents m'ont abandonné au hasard des grandes routes. Je ne puis vous en dire davantage.

—Quelles étaient vos relations avec Nativelle?

—Elles étaient très froides. Nous avons beaucoup à nous plaindre de lui.

—N'est-il pas la cause de votre ruine?

—En effet. Je vois que vous êtes au courant.

—Peut-être. Je tiens cependant à ce que vous me racontiez ce qui s'est passé entre vous depuis l'installation de Nativelle dans le pays.

Jean-Marc s'exécuta de bonne grâce, donnant tous les détails que l'on voulait, expliquant par quels procédés Nativelle avait essayé de ruiner la fabrique Bompair.

—De telle sorte, fit le juge quand le jeune homme eut fini, que vous étiez sur le pied de guerre?....

—Pouvions-nous être les amis d'un homme qui agissait envers nous avec une telle déloyauté?

—Je n'apprécie pas, je constate, je cherche des faits.

—Les faits, je viens de vous les dire. Vous n'ignorez plus rien.

—Vous avez insulté Nativelle....

—Les insultes venaient de lui. Nous avons montré beaucoup de patience. Il était insolent et grossier. On eût juré qu'il voulait nous pousser à commettre quelque sottise.

—A plusieurs reprises, vous l'avez menacé.

—Je ne m'en souviens pas.

—La première fois, vous avez dit devant l'huissier Trigolet : "Si notre faillite arrive jamais, nous nous vengerons. Ce que fait Nativelle est infâme. Il est le bras qui exécute une machination ourdie contre nous. Si je n'arrive pas à la tête, je frapperai le bras."

—Je n'ai pas bien tenu compte de mes paroles, dit-il à la fin, et je ne sais si je les ai prononcées. Dans tous les cas, cela se peut. En principe, je ne le nie pas. Elles concordent bien avec l'état d'esprit dans lequel je me trouvais vis-à-vis de Nativelle.

—Vous vouliez *frapper*?.... Quelle vengeance rêviez-vous?

—Je ne savais pas encore.

—Qu'attendiez-vous?

—Une occasion, un hasard, une revanche à prendre....

—Expliquez-vous!

—N'ayant jamais eu de but bien déterminé en toute cette affaire, je ne peux m'expliquer davantage.

M. Pitonnois, le greffier, et M. de Vaudre échangèrent un rapide regard. M. Pitonnois griffonnait sans relâche les réponses de Jean-Marc. L'inquiétude de celui-ci augmentait

M. de Vaudre reprit :

—Ce n'est pas tout. Vos provocations se sont renouvelées, plus menaçantes chaque fois. C'est ainsi qu'un jour rencontrant Nativelle, vous lui avez dit : " Je vous préviens qu'au premier mot malintentionné qui vous échappera, j'irai vous souffleter à la fabrique, devant vos ouvriers." Ceci est plus récent. Votre mémoire doit être plus fidèle.

—En effet. J'ai tenu ce propos.

—Déjà vous étiez à bout de patience. Un peu plus tard, vous mettiez votre menace à exécution, et devant tous les ouvriers, vous alliez souffleter Nativelle en le traitant de lâche....

—C'est vrai. Je l'ai souffleté, et bien qu'il soit mort et que j'aie fait mon possible pour le secourir, je dois dire que cette épithète de lâche était l'expression exacte de ma pensée.

—Ainsi, vous avouez vos provocations, vos menaces, vos voies de fait ?

—J'avoue !

—Monsieur Pitonnois, vous écrivez ?

—J'écris, monsieur de Vaudre, j'écris.

Le juge reprit, après un silence :

—Que faisiez-vous, à l'heure du crime, dans la forêt de Bruadan ?

—Je retournais à la Saunerie.

—D'où veniez-vous ?

—J'étais allé, dans la journée, chez l'huissier Trigolet et chez Lissoire, de Romorantin, pour affaires.

—Et là encore, aussi bien chez l'huissier que chez Lissoire, vous vous êtes laissé aller à des paroles violentes et à des menaces ?....

—Je ne le pense pas, monsieur le juge.... Cette fois ce que j'ai dit est bien présent à ma mémoire.... et je me rappelle seulement avoir regretté que Nativelle eût mis tant d'acharnement à nous ruiner....

—De telle sorte qu'il apparaît bien que votre pensée constante était le tort que vous faisiez votre concurrent.... et que vous n'aviez d'autre but que de mettre obstacle à ses efforts ?

—Je ne le nierai pas, et c'est bien naturel.... Je ne pouvais pas nourrir pour lui des sentiments d'une affection bien vive, et je lui souhaitais tout le mal qu'il nous souhaitait à nous mêmes.

—Quand l'avez vous vu pour la dernière fois ?

—Hier au soir, vers dix heures.... je le rencontra.... Nous échangeâmes quelques mots, il passa.... il se sauva presque.... il avait peur !....

—Après vos menaces, il pouvait craindre de votre part des violences.

—Il avait tort. Je l'avais provoqué à se battre. Il avait refusé, malgré la sanglante injure que je lui avais infligée. Tout était désormais fini entre nous....

—Continuez votre récit.

—Quelques minutes après, j'entendis un cri, un appel au secours.... Je courus.... Je trouvai Nativelle baigné dans son sang et ayant perdu connaissance.

—Et l'assassin ?

—Je ne m'en suis pas occupé, je l'avoue.

—C'est au moins bizarre.

—J'ai jugé plus pressant de donner des soins à la victime.

—Vous savez que Nativelle n'était pas mort ?

—Oui. Je sais également qu'avant de mourir il a eu assez de force pour m'accuser de l'avoir assassiné....

—C'est vrai. Qu'avez vous à répondre ?

—Rien.

—Réfléchissez. L'accusation de Nativelle est très grave.

—Je le reconnais.... D'autant plus grave que Nativelle étant mort, il est impossible de lui faire préciser son accusation.

—Permettez-moi de vous faire remarquer que depuis que je vous interroge, vous ne vous disculpez pas.... Vous êtes convaincu de menaces, de voies de fait même contre la victime, ce qui rend au moins vraisemblables les dernières paroles prononcées par elle. Vous ne vous défendez pas ?.... Vous avouez ?....

—De telle sorte, monsieur, dit Jean-Marc, ému, que vous n'êtes pas loin d'ajouter créance à cette accusation.

—C'est vrai, fit le juge d'un ton ferme, et vous auriez tort de ne pas la prendre au sérieux. Tout vous accuserait, vous ou votre associé, quand bien même Nativelle, avant de mourir, n'aurait pas pris soin de préciser nos recherches.

—Oh ! dit Jean-Marc, avec un mouvement d'horreur... Je haïssais bien cet homme... soit... mais ai je donc l'air d'un assassin ?...

—Je n'affirme pas que cet assassinat ait été prémédité, bien que...

—Achevez, monsieur, je vous en supplie...

—Remarquez au moins, comme moi, que la disparition de Nativelle, votre ennemi, votre concurrent, vient à point pour vous tirer d'un mauvais pas au moment où votre faillite était certaine, où vos affaires entraient dans une période absolument critique, et où, d'autre part, on commençait à parler, dans le pays, des démarches que vous tentiez pour faire reconstruire votre fabrique.

—Hélas ! monsieur, tout ce que vous dites a un semblant de logique qui m'effraye, et je commence à comprendre que l'accusation qui pèse sur moi est plus sérieuse que je ne l'avais cru d'abord. Tout cela est grave.

—Très grave, en effet monsieur.....

—J'en suis tellement surpris que je ne sais trop que vous dire pour ma défense, Je ne puis que vous raconter les faits tels qu'ils se sont passés. Au lieu d'avoir tué Nativelle, je lui ai porté secours. Comme je l'avais rencontré cinq minutes à peine auparavant, Nativelle, en reprenant connaissance, en se souvenant, a pu croire que l'attentat avait été commis par moi..... Cet homme m'a accusé, soit..... mais dans les paroles prononcées par lui au moment de sa mort.... il n'a pu dire qu'il avait vu son meurtrier...

—Il ne l'a pas dit.....

—Vous le voyez, monsieur....

—Il n'a pas dit non plus qu'il ne l'avait pas vu.

—Soit. Mais n'est-il pas possible que Nativelle ait agi poussé par l'épouvante.... par la haine peut-être.....

—A cet instant suprême de la mort, eût-il menti ?

—J'admets qu'il ait cru dire la vérité... et qu'il ait parlé sous l'empire de la conviction... Mais déjà il n'avait plus qu'un souffle... il respirait à peine... il était plus qu'à demi-mort..... s'il avait pu réfléchir, il aurait reconnu combien cette accusation était odieuse..... et il ne l'aurait pas portée. On a dû vous dire, puisque votre enquête est si avancée déjà, malgré le peu de temps écoulé depuis ce meurtre, on a dû vous dire que, dès que je me fus aperçu que Nativelle respirait encore, craignant de lui arracher son dernier souffle en le transportant seul et sans précautions, j'étais allé prévenir les ouvriers de garde à la fabrique en leur indiquant l'endroit où gisait leur maître ?

—On me l'a dit.

—On a dû vous dire également que j'étais allé chercher le médecin.

—On me l'a dit encore.

—Est ce le fait d'un assassin ? Et que vous semble-t-il de ces observations ?

—Ce n'est pas la ruse la moins habile, pour tromper la justice, que de feindre la franchise, et l'audace sauve plus de criminels que la peur !.....

Jean-Marc fut accablé par cette réponse.

—Que comptez vous faire de moi ? demanda-t-il en frissonnant.

—Je vais opérer une perquisition dans votre appartement.

—Et après ?

—Je vous arrêterai et vous tiendrai à ma disposition....

—C'est horrible ! murmura le pauvre garçon. Je suis innocent... ma vie tout entière répond pour moi... vous me déshonorez !

—Il m'est impossible de songer à vous laisser libre après ce que je sais déjà : les charges sont graves.

—Suffiront-elles à me faire condamner ?

—Je ne puis répondre à cette question.

—Encore un mot. N'avez-vous point réfléchi qu'il pouvait se faire qu'un autre que moi eût songé à se débarrasser de Nativelle ?

—Qui ?

—Je l'ignore.

—Dans quel but ?

—Je ne le sais. C'est à vous de pénétrer ces probabilités, non à moi.



—D'après les renseignements donnés par ceux dont j'ai entendu les dépositions, Nativelle n'était ni aimé ni détesté dans le pays. Il n'avait jamais eu de querelle qu'avec vous et votre associé. Qui pouvait avoir à se venger de lui ? Personne. Il avait augmenté le salaire des ouvriers, vous le savez, sans exiger d'eux plus de travail ; ceux-ci avaient donc une certaine affection pour Nativelle ; ils tenaient à lui, parce que, outre que leur patron était juste avec eux, quoique grossier souvent, ils trouvaient leur intérêt à le servir. Je ne puis prévoir aujourd'hui si la suite de l'enquête changera ou non ma conviction ; mais je suis persuadé, je vous le répète, monsieur, qu'aucun autre que vous et que M. Samson, n'avait intérêt à se débarrasser de Nativelle. Jusqu'à preuve du contraire, je crois donc que le coupable, c'est vous, ou votre ami, ou un complice.

—C'est bien, monsieur, je m'incline devant votre conviction. J'attendrai votre arrêt.

Sur un signe du magistrat, le greffier se leva, et ouvrant la porte, fit entrer les gendarmes. Ceux-ci, aidés par M. Pitonnois, procédèrent à une perquisition minutieuse dans les armoires, le bureau, les placards, les tiroirs. Jean-Marc s'était assis et les regardait faire indifféremment. Que pouvait on trouver chez lui qui prouvât son crime ? Cependant, l'arrivée des gens de justice à la Saunerie avait ému les habitants du château. Tout le monde était sur pied, malgré l'heure matinale. On frappa à la porte de l'appartement. Quelqu'un cria :

—Jean-Marc ! Jean-Marc !

C'était Samson. Il ouvrit. Il était avec le comte de Trécourt.

—Eh bien, dit le jeune homme, que se passe-t-il donc ?

Trécourt connaissait M. de Vaudre. Ils se saluèrent. Le juge s'excusa de troubler le calme du château et mit le comte au courant en quelques mots. Samson écoutait, oppressé, son bras autour du cou de Jean-Marc, l'œil étincelant, un défi dans le regard, comme s'il eût voulu le protéger de sa force contre toute tentative. Un gendarme s'approcha de lui et lui dit, doucement, à l'oreille :

—Monsieur Samson, vous êtes fort comme dix, c'est connu dans le pays, mais ne rendez pas plus grave, en vous révoltant contre nous, la situation de votre ami. Cela n'avancerait à rien.

Samson haussa les épaules et s'adressant au juge :

—Ainsi, dit-il, tout cela est sérieux ?

Le juge interloqué, le regarda d'un air hautain et oublia de répondre.

—Cet homme est innocent, de Vaudre, fit Trécourt. Dans votre longue carrière vous vous êtes rencontré bien des fois face à face avec de grands coupables. Est-ce que, vraiment, Jean-Marc vous paraît tel ?

Il avait parlé bas, de façon à n'être entendu que par le juge. Celui-ci hocha la tête.

—J'ai rencontré bien des ruses et des énergies que rien ne faisait plier, et des crimes si savamment et depuis si longtemps combinés que leurs auteurs, sûrs de l'impunité, ressemblaient, à s'y méprendre, à des innocents.

M. Pitonnois, le greffier, interrompit tout à coup cet entretien en tendant à M. de Vaudre un revolver qu'il venait de trouver sous les papiers, au fond d'un tiroir. M. de Vaudre tressaillit et murmura, à voix basse :

—Trécourt, écoutez moi. Vous allez peut-être, par vous-même, juger que je n'agis pas pas en tout ceci à la légère et que si je suis la victime de coïncidences étranges, au moins c'est que le hasard y met du sien.

Il mania le revolver et le fit jouer, tournant le tambour.

—Depuis quand cette arme est elle en votre possession ? demanda-t-il à Jean-Marc.

—C'est un revolver de munition qui m'a été donné alors que je faisais partie d'une compagnie franche, pendant la guerre.

—J'ai le pareil dans ma chambre, dit Samson.

—Il y a longtemps que vous ne vous en êtes servi ?

Jean-Marc chercha dans sa mémoire. Après quelques instants :

—Mon Dieu ! dit-il, je crois pouvoir affirmer que ne m'en suis pas servi depuis la guerre. Je l'ai chargé de ses six cartouches, les dernières que je possédasse, et je l'ai relégué dans un coin.

—Réfléchissez bien à ce que vous allez me dire. Selon vous, ce revolver a sa charge et depuis longtemps vous ne vous en êtes pas servi ?

—Il est inutile pour moi de réfléchir. Je suis sûr de ce que j'ai dit.

—Eh bien, je vais vous convaincre que vous mentez.... On s'est servi du revolver

depuis très peu de temps, par l'humidité, car il y a sur le canon et la crosse des taches d'une rouille toute nouvelle qu'il est facile de reconnaître....

—C'est impossible, s'écria Jean-Marc avec impatience.

—Cela est. Des experts en jugeront. Ce n'est pas tout. La charge n'est pas complète ainsi que vous l'affirmez. Une cartouche a été tirée, et le canon, même, n'a pas été nettoyé....

—Impossible, encore une fois, fit Jean Marc, effaré.

—Jusqu'ici, cela ne prouve rien pour ou contre vous, monsieur, dit le juge, si ce n'est toutefois que pour ce fait vous êtes en contradiction avec vous même. Cela n'acquerra d'importance qu'après que nous connaîtrons le rapport du docteur Flérimont, lequel, à cette heure, doit avoir terminé son autopsie.

Et se tournant vers Trécourt, le juge ajouta :

—Restez, mon ami, je tiens à ce que vous assistiez à la fin de cet interrogatoire.....

Un quart d'heure après, Flérimont, auquel le juge avait donné rendez-vous au château, arriva. Au premières questions du juge, il prit la parole :

—De l'examen auquel je me suis livré, résulte pour moi la conviction que Nativelle a été tué d'assez loin.... car s'il avait été tué à bout portant, la plaie eût été entourée de la brûlure noire produite par la poudre.... Préciser la distance n'est impossible.... L'heure, on la connaît.... Quant à l'arme, c'est un pistolet à peu près du calibre de celui que M. de Vaudre tient en ce moment dans sa main....

Tous ceux qui étaient là laissèrent échapper un brusque mouvement de surprise. Jean-Marc pâlit. Il pressentait quelque nouvelle complication.

—J'ai retiré la balle de la blessure, continua Flérimont, elle est à peine déformée.... et pourra être facilement reconnue quant à son calibre, si l'on retrouve l'arme qui a servi au crime.....

—Cette balle, qu'en avez vous fait ?

—La voici.

Et le docteur Flérimont la tendit au juge d'instruction. Toutes les têtes se penchèrent, et, à ce moment là, il n'y avait peut-être que les deux gendarmes et le greffier qui parussent indifférents, à ce qui se passait. M. de Vaudre avait retiré du revolver une des cartouches ; un des gendarmes descella la balle de la douille en cuivre, et le juge put ainsi comparer les deux projectiles. Ils étaient semblables et du même calibre. Nul doute à cet égard. Si le revolver qui avait servi au crime n'était pas celui que l'on avait sous les yeux, c'en était un, assurément, pareil. La découverte était grave, et le comte de Trécourt lui-même, dont la conviction s'ébranlait, ne regardait plus Jean-Marc qu'avec une sorte d'effarement. Était-il donc bien vrai que ce jeune homme fut un assassin ?

Et si cela était, Trécourt n'en devait-il point concevoir un nouveau remords puisque c'était grâce à lui que Jean-Marc, aux prises avec les difficultés de la vie, s'était trouvé face à face et sans force pour la repousser devant l'idée d'un crime ? Quant à Samson, sa colère ne connaissait plus de borne.

—Qu'est-ce que cela prouve, disait-il d'une voix enrouée, est-ce que nous sommes les seuls, lui et moi, dans le pays, à posséder des revolvers de munition ?..... Depuis la guerre, on peut dire que ces armes sont entre les mains de tout le monde....

Le juge d'instruction fit un geste pour l'interrompre :-

—Ainsi, Jean-Marc, dit-il, — il ne l'appelait déjà plus monsieur, — vous persistez à dire que depuis longtemps vous ne vous êtes pas servi de cette arme ?

—Depuis mon retour, jamais, dit le jeune homme, d'un ton ferme. Je persiste à l'affirmer, quoi qu'il doive arriver.

—Remarquez que votre dénégation peut vous perdre, car il est évident pour tous — et l'armurier le prouvera — que quelqu'un s'est servi du revolver depuis quelques heures, et le canon, noirci par la fumée, et que vous n'avez pas eu le temps ou que vous n'avez pas jugé à propos de nettoyer, indique que l'on a tiré, cette nuit même, la cartouche dont le culot seul est resté dans la culasse.....

—Je regrette que la justice trouve autour de moi des indices qui la confirment dans son erreur.... mais je ne peux que répéter ce que j'ai dit....

Le juge étala quelques papiers sur une table. Chacun se taisait. Samson se tordait les mains. Jean-Marc, pâle et froid, gardait une attitude triste, mais très fière.

—Voici, dit M. de Vaudre, des feuilles de papier trouées dans le tiroir où était ce

revolver. L'arme en était couverte. Or, plusieurs de ces feuilles ont sur elles des taches de rouille encore humides, ce dont il est facile de s'assurer en y glissant le doigt.

Et le juge fit passer les papiers sous les yeux de Jean-Marc.

— Qu'avez vous à répondre ?

— Rien que ce que vous savez. Je continue à nier et à trouver cette accusation ridicule et odieuse, si ridicule et si odieuse que je ne veux pas même me défendre... je trouve indigne de moi toute défense, toute tentative pour vous convaincre...

— Cependant...

— Permettez-moi d'achever. Vous disposerez ensuite de moi comme vous le jugerez bon. Ce que j'ai à dire, le voici : Suis-je victime des caprices étranges du hasard, ou d'une infâme machination, je l'ignore. J'ai menacé Nativelle... mes menaces n'avaient pas le sens qu'on leur prête aujourd'hui, elles tendaient seulement à obliger cet homme à se battre avec moi... je le reconnais... je l'ai frappé, quand j'ai vu que mes provocations se heurtaient à sa lâcheté... je le reconnais... j'étais dans la forêt de Bruadan, non loin de l'endroit d'où est parti le coup de feu qui a tué Nativelle, je le reconnais encore... tout semble prouver que c'est mon revolver qui a servi à commettre le crime... la balle retirée du cadavre est du même calibre... on a tiré avec mon revolver, cette nuit, la rouille récente en est une preuve... je le reconnais toujours... bien qu'il m'eût été facile de prévoir, si j'avais été coupable, que vous alliez trouver le pistolet et qu'il n'eût été plus simple, pour moi, dès lors, de préparer ma défense en vous disant que je m'en servais et tirais avec, quelquefois... je reconnais donc tout cela...

— Système ! système ! murmura le juge... On doit être logique jusqu'au bout, lorsqu'on adopte une manière de se défendre.

— Ce n'est pas un système, monsieur le juge, et j'ajouterai même que, comprenant très bien, par tout ce que vous avez découvert, que vous me croyez coupable, je ne vous garde pas rancune de sévir contre moi, de m'emmener prisonnier et de faire jusqu'au bout votre devoir, si rigoureux qu'il soit.

Ce langage fit impression sur le juge.

— Vous avez parlé tout à l'heure de machination. Vous connaissez vous donc des ennemis ?... Et quel intérêt auraient-ils à se débarrasser de vous ?.....

Jean-Marc se tut. Il devinait vaguement que Clément ne devait pas être étranger à ce drame. Comment ! Il ne savait.

Qui avait assassiné Nativelle ? Pourquoi ce meurtre ?

Mystère toujours ! C'est pourquoi il ne répondait pas.

— Si vous avez des ennemis, nommez-les. Si vous avez quelques révélations à nous faire, en secret, je suis prêt à les recevoir et à en tirer profit... N'hésitez pas ?

Jean-Marc continua de garder le silence. M. de Vaudre haussa les épaules.

— Paroles en l'air, se dit-il, système, système évident... Ce garçon a été pris au dépourvu et n'a pas eu le temps, comme ils le font tous, de préparer quelque histoire.

Ainsi sa conviction était faite. Jean-Marc avait entendu les paroles du juge. Il sourit tristement et s'adressant à Samson demeuré près de lui.

— Toi, tu m'as compris ? dit-il.

— Oui. Je t'ai compris.

— Donc, à toi de me sauver, si tu peux !

— Je te sauverai ! !

## V

Le premier interrogatoire de Jean-Marc terminé, la perquisition étant faite, M. de Vaudre n'avait plus rien à faire au château. Il pria M. de Trécourt de lui prêter une de ses voitures, non pour lui — il avait la sienne — mais pour le jeune homme, auquel il voulait épargner les regards cruellement curieux de la foule des indifférents et des ouvriers qu'il savait trouver auprès de la fabrique. Jean-Marc le remercia de cette attention avec un sourire triste. Samson ne pouvait se persuader qu'on emmenait son ami.

— Ainsi, disait-il, c'est bien vrai, vous l'arrêtez ?

Le juge, sans autrement répondre, faisait un geste affirmatif.

Et Samson, rudement, répétait, ne trouvant pas autre chose pour exprimer son chagrin, sa colère, sa stupeur.

—Que c'est bête! que c'est bête!

Puis tout à coup il prit Jean-Marc dans ses bras et l'étreignit de toutes ses forces, en pleurant sur sa poitrine :

—Va, ne crains rien, dit-il; — il est impossible, tant que je vivrai, qu'il t'arrive malheur... Ce n'est pas la première fois que tu seras en danger... Ce n'est pas la première fois que je te tirerai d'affaire.

Et il sortit ne pouvant pas rester là plus longtemps. Comme il avait la tête en feu, le sang aux yeux, des bourdonnements dans le cerveau, il voulut descendre au jardin pour respirer largement, pour reprendre son sang-froid, pour songer aussi, et sans perdre de temps, au moyen de venir au secours de Jean-Marc, quand un domestique, qui semblait l'attendre dans l'escalier, s'approcha de lui vivement :

—Mademoiselle Thérèse attend monsieur au salon, dit-il.

Il y courut, Thérèse! S'il lui demandait conseil? Les femmes souvent, en ces situations désespérées, ont des inspirations miraculeuses.

Lorsqu'il entra au salon, il s'arrêta, saisi d'épouvante. Thérèse était méconnaissable. D'une pâleur mortelle, les lèvres blanches, les yeux brillants d'une fièvre intense, elle semblait se soutenir à peine, comme si elle relevait d'une longue et douloureuse maladie. Elle fit deux pas vers Samson, puis s'affaissa dans un fauteuil et eut seulement la force de lui faire signe de venir à elle. Il s'approcha.

—Que se passe-t-il donc? dit-elle, d'une voix étouffée.

—Une chose infâme, monstrueusement ridicule... On accuse Jean-Marc... Jean-Marc!... d'avoir assassiné Nativelle...

—Mais il s'est excusé... il n'a pas eu de peine...

—Au contraire, tout l'accable, tout est contre lui...

—Alors?

—Alors, on l'arrête... Dans un instant, on va l'emmener... Tenez, écoutez cette voiture qui s'éloigne... c'est lui qui s'en va, escorté par les gendarmes...

Elle se leva, avec une allure automatique, marcha vers la fenêtre ouverte, se pencha et, sans réfléchir, sans penser que Samson était là, qu'il l'entendait :

—Jean-Marc! Jean-Marc!!...

Puis, reculant, elle revint tomber évanouie dans le fauteuil.

Et telle avait été l'angoisse de ce cri qu'elle avait laissé échapper... tel avait été son désespoir... que, du même coup, Samson, soudain, avait lu dans son âme, comme si un éclair en avait illuminé les chastes et mystérieuses profondeurs... Et si poignante avait été la révélation, si douloureuse la blessure, qu'il étreignit son cœur à deux mains et ne retint pas un sanglot.

— Elle l'aime! Elle l'aime!

Samson, le cœur plein d'une mortelle angoisse, était seul avec Thérèse. Il allait appeler, afin de lui faire donner des soins, quand il vit qu'elle remuait les mains, ouvrait les yeux, regardait droit devant elle, et le reconnaissait.

—Samson, Samson, que s'est-il donc passé?

Mais il n'eut pas besoin de répondre, Elle se rappelait. Alors, elle vit qu'elle n'avait pas contenu l'élan de son cœur, à la nouvelle de l'arrestation de Jean-Marc. Elle regardait Samson avec un vague effroi. Il avait la joue livide, l'œil flamboyant, la poitrine haletante. Bouleversée, Thérèse se leva, retomba, joignit les mains et comprenant ce qui se passait en ce cœur d'homme :

—Pardon! pardon! dit-elle.

Et lui, à voix basse, laissant déborder sa colère :

—Ainsi, vous vous aimiez, Jean-Marc et vous, et c'était moi que l'on trompait... Quels odieux mensonges allez-vous inventer pour vous défendre?... Vous êtes bien cruels, tous les deux... vous que j'adorais et qui, d'un signe pouviez disposer de ma vie, et Jean-Marc, Jean-Marc, mon ami, mon frère... pour lequel j'avais vécu jusqu'aujourd'hui... auquel j'ai servi de père et que j'ai arraché à tant de dangers... Ces deux affections, celle que j'avais pour vous et celle que j'avais pour lui, se partageaient mon cœur... Rien n'existait plus pour moi au delà de vous deux... Le monde finissait à vous... Et chose bizarre, je ne séparais pas Jean-Marc de mon amour pour vous, ni vous Thérèse, de mon affection pour Jean-Marc... Vous étiez intimement liés à ma vie... et vous me trompiez! Pourquoi! Ah! quel mal vous n'avez fait!

—Samson, murmura-t-elle, Samson!...

Mais il ne l'entendait pas... il n'écoutait que le cri de son cœur en révolte, que la douleur brisait, que le désespoir étreignait. Elle sanglotait, baissant la tête, comme si elle avait été coupable... pensant à Jean-Marc qu'on emmenait.

—C'est bien vrai, Thérèse, reprit-il; vous aimez Jean-Marc?

—Je ne veux plus nier, je l'aime!

—Mon Dieu! mon Dieu! dit-il, déchirant sa poitrine... et elle ne me le cache plus maintenant... et bientôt peut-être elle s'en vantera! et depuis longtemps, vous l'aimez?...

—Depuis longtemps...

—A quelle époque remonte votre amour? dit-il avec une sorte de rage d'agrandir sa propre blessure.

—Je ne sais pas. Depuis le premier jour où je l'ai rencontré, j'ai pensé à lui... mon cœur s'est occupé de lui... je n'ai vu que lui...

Samson passa lourdement la main sur son front; il sentait sa tête pesante, et il avait peur de devenir fou.

—Et moi? moi?... balbutia-t-il.

—Vous, Samson, vous, puisqu'il faut que je le dise...

—Parlez... je ne souffrirai jamais davantage...

—Je vous aime comme si vous étiez un frère... oh! d'une affection dévouée, infinie... Jamais je ne vous ai aimé d'amour... J'aurais voulu... ce n'est pas de ma faute, je n'ai pas pu... C'est lui que j'aime, c'est lui... c'est lui!...

Et elle pleurait, de grosses larmes roulant sur ses joues.

—Je ne comprends plus, disait Samson.

Et en revoyant quelque autre mystère:

—Vous auriez voulu m'aimer, dites-vous.

—J'ai essayé...

—Jean-Marc ne vous aime donc point?

—Il m'aime!!

—Pourquoi m'avez-vous autorisé à solliciter votre main?

—Parce que Jean-Marc renonçait à moi, par affection pour vous... sachant l'état de votre cœur, et parce que je lui obéissais en acceptant d'être votre femme... et en lui promettant de faire tous mes efforts pour vous aimer...

Samson eut un rire éclatant, forcé:

—Ah! dit-il, c'était un dévouement, n'est-ce pas?... c'était un sacrifice?... Et c'est tout ce que vous avez trouvé pour votre défense?... Elle releva sur lui son œil clair.

—Je ne me défends pas, dit-elle... et je vous plains de toute mon âme si vous ne me croyez pas, car alors vous êtes encore plus malheureux que Jean-Marc et que moi!...

Samson fou de douleur, ne sachant plus ce qu'il disait ni ce qu'il faisait, ricanaît toujours d'inrire insultant. Elle vint à lui, fière et calme:

—Je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que tout ce que j'ai dit est l'exacte vérité... Jean-Marc a pour vous une affection si grande qu'il a sacrifié mon amour à cette affection... Ce qu'il voulait c'est que vous fussiez heureux... et moi j'avais promis d'oublier qu'il existât et que je l'avais aimé pour ne me souvenir plus que de vous... Si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, que ce soit fini entre nous, Samson... Je ne vous reverrai plus... Si vous croyez votre ami coupable de félonie à votre égard, pourquoi ne le croiriez-vous pas coupable du meurtre dont on l'accuse?... Le second crime ne serait pas plus grand que sa trahison... Adieu!

Elle passa devant lui, le regardant avec tristesse. Il voulut la retenir, tendit vers elle ses deux mains jointes, mais ne prononça pas un mot. Et elle sortit sans se retourner. Quand il se vit seul, il appela:

—Thérèse! Thérèse! Je vous crois! Pardonnez-moi de vous avoir soupçonnée!!

Mais elle était loin et ne l'entendit pas.

## VI

M. de Vaudre avait fait amener Jean-Marc à la fabrique Nativelle, pour le confronter avec le cadavre. On avait installé celui-ci sur un lit, on lui avait remis ses vêtements,—les mêmes qu'il portait la veille quand il avait été assassiné, et deux femmes d'ouvriers veillaient dans la chambre funèbre, en récitant des prières. M. de Vaudre, Jean-Marc,

le greffier et un des gendarmes entrèrent : le juge s'approcha du lit et soulevant le drap qu'on avait jeté sur le cadavre découvrit la figure livide et les yeux vitreux, non encore fermés, de Nativelle. Le juge fit un signe au gendarme, qui voulut prendre Jean-Marc par le bras et le forcer ainsi à venir auprès du lit, mais le jeune homme se dégagea doucement.

—Laissez-moi, dit-il, il est inutile de m'y contraindre.

—Monsieur, dit-il, cette confrontation à laquelle vous êtes obligé par votre devoir, m'est pénible, vous le pensez bien, cependant elle était nécessaire... Pour la dernière fois, monsieur, devant le cadavre de l'homme qui, au moment de mourir, m'a accusé de sa mort, je déclare que je suis innocent... pour la dernière fois je vous dis, et je vous prie de ne point vous étonner désormais si je refuse de répondre, ainsi que je vous en ai prévenu.

Le juge ne lui fit pas de question, ne l'exhorta point à s'avouer coupable. Les paroles de Jean-Marc avaient été prononcées d'une voix ferme, et il était visible qu'au moins provisoirement rien ne le ferait revenir sur sa résolution. On l'emmena. Il remonta en voiture, et le cocher prit la route de Romorantin. Samson était sorti de la Saunerie, le sang brûlé par la fièvre, et il parcourait la campagne à grandes enjambées, espérant qu'à la fin de la journée la fatigue énorme qu'il s'imposait aurait raison du trouble de son âme!... Mais il se trompait. Quand, le soir, il revint, la fièvre n'avait pas cessé, au contraire, elle semblait s'être augmentée. Des frissons secouaient son robuste corps. Il trouva Guy de Trécourt qui l'attendait, inquiet de sa longue absence et qui l'aborda en passant un bras sous le sien et en l'entraînant auprès de l'étang. La physionomie du pauvre garçon était empreinte d'un si profond désespoir, que Trécourt le remarqua, mais il ne pouvait s'en étonner, et il attribua ce désespoir au chagrin qu'avait pu lui causer l'arrestation de Jean-Marc.

—Je voudrais causer avec vous de tout ce qui arrive, dit le comte...

—Hélas ! que puis je vous dire?... Je ne suis guère en état de vous répondre... Je me sens malade à mourir, et je crois que si la mort venait, j'en éprouverais un soulagement immense.

Trécourt le regarda avec étonnement.

—Pourquoi donc ? dit-il. Est-ce le moment de vous laisser aller à un découragement aussi profond, quand une accusation grave pèse sur votre ami... quand tout semble ligué contre lui pour le faire paraître coupable... quand tout le monde l'abandonne... et quand il ne reste plus que vous pour le protéger, pour le sauver!!...

Des bouffées de chaleur montaient au visage de Samson. Une lutte pénible, douloureuse, se livrait en son âme, entre sa jalousie et son affection pour Jean-Marc.

Trécourt ne pouvait deviner la lutte où se tordait ce cœur d'homme, dans son angoisse et sa désespérance. Il reprit, étonné du silence que gardait Samson.

—Le croiriez vous donc coupable ?

Ce fut comme un coup de fouet qui eût cinglé Samson par le travers du corps. Il tressaillit brusquement, et eut un geste d'horreur.

—Moi ? dit-il... Moi ?... croire Jean-Marc ?... Vous avez pensé ?...

Et comme le comte le regardait stupéfait :

—Comment ai-je pu vous avoir laissé croire, même une minute, que je pouvais soupçonner Jean-Marc !...

Trécourt fut ému.

—Je ne l'ai pas cru, dit-il, seulement j'ai craint que vous ne vous abandonniez au désespoir... et j'ai voulu vous montrer quels seraient les dangers qui en résulteraient pour votre ami...

—Vous êtes bon de vous intéresser à nous ?

—Je vous ferai remarquer, dit Trécourt avec douceur, que vous semblez trop oublier que je ne suis pas le seul...

Samson eut un geste qui signifiait : " Qui donc, hélas ! "

—La comtesse vous aime... d'une affection toute particulière... Elle a toujours considéré Thérèse comme sa fille... et puisqu'elle vous donne sa fille... n'a-t-elle pas le droit de vous aimer, vous, comme son fils?... et votre ami Jean-Marc comme... le frère de son fils ?.....

Le comte avait pâli en prononçant ces paroles. Et Samson lui-même s'était troublé, car sa blessure saignait, vive et cuisante, et tout ce qui ferait allusion à son amour la rouvrirait et l'agrandirait.

—Que comptez-vous faire ? dit Trécourt.. \

—Hélas ! que sais-je encore ?

—Remettez-vous. Tâchez de recouvrer votre sang froid. Il faut que vous adoptiez un plan de campagne. Il faut que vous ne perdiez pas une minute. Ce que je puis vous promettre, de mon côté, c'est de voir le juge, de le prier de retarder l'enquête le plus qu'il pourra, au lieu de la presser, afin de vous laisser le temps de chercher—peut-être trouverez-vous—et d'apporter quelque lumière dans le mystère de cette accusation.

Samson lui serra les mains, le remercia avec effusion.

Deux jours après, le comte fidèle à sa promesse, se rendait au Parquet de Romorantin et demandait à parler au juge. Nous dirons seulement qu'il trouva M. de Vaudre plus convaincu que jamais de la culpabilité de Jean-Marc.

M. de Trécourt essaya vainement de combattre ces preuves matérielles par des preuves morales tirées du caractère de son protégé ; il se heurta contre une inflexible conviction. Le juge par égard pour le comte, ne put lui refuser cependant ce qu'il demandait, à savoir de retarder, autant qu'il le pourrait, la conclusion de l'enquête et l'envoi du dossier à la chambre des mises en accusation.

—Puis-je voir Jean Marc, demanda-t-il en s'en allant, puis-je causer avec lui ?

—Jean-Marc est au secret. Vous ne pourrez lui parler que dans quelques jours, dès que le secret sera levé. Trécourt n'insista point. Il remercia le juge et prit congé de lui. Seulement, il se rendit quand même à la prison et sonna.

Le guichetier vint ouvrir. Le comte entra.

—Je viens au sujet de votre nouveau prisonnier... dit le comte.

—Jean Marc ? dit le geôlier avec un singulier geste, —le geste d'un homme familier avec ce nom et qui, malgré le déshonneur de l'accusation, n'avait aucun embarras à le prononcer.

—Précisément, c'est de lui que je veux vous entretenir.

—Apporteriez-vous, par hasard, les preuves de son innocence ?

Il y avait de la douceur dans les paroles du geôlier. Trécourt le remarqua et le geôlier vit sa surprise.

—C'est que, dit-il, ce n'est pas d'hier que je le connais.

—Où donc l'avez-vous rencontré ?

—J'étais sous-officier dans la compagnie franche dont Jean-Marc et Samson faisaient partie pendant la guerre. Je l'ai vu à l'œuvre, Jean-Marc, et je déclarerais au monde entier que, lorsqu'on est aussi franc, aussi doux, aussi obligeant pour tous, aussi brave qu'il l'est, lorsqu'on se bat comme il s'est battu, avec une bravoure qui me faisait souvent rager, moi, qui ai fait toutes les guerres, Sébastopol, Italie, Chine, Mexique, on n'est pas capable de commettre un assassinat !... Et voilà !...

—Je pense comme vous, dit Trécourt.

—Vous êtes son parent ?

—Non, mais son ami.

—Alors, topez-là. Les amis de Jean-Marc, c'est des amis. Ah ! si ce n'était la consigne, il y a longtemps que je lui aurais donné la clef des champs. Ce que je peux vous promettre, c'est qu'il ne manquera de rien. De la bonne soupe et du vin et du dessert, tant qu'il en voudra. Mais, pour en revenir à la chose, c'est de lui que vous vouliez m'entretenir ?

—Ce que j'ai à vous demander est bien simple.

—Tant plus ce sera simple, tant plus ce sera facile à accorder.

—Quelles sont les formalités que vous êtes obligé de remplir lorsque vous recevez un détenu ?

—Je donne acte de sa réception, d'abord.

—Ensuite ?

—Je l'inscris avec son signalement sur le registre d'érou. Je mets aussi l'état civil quand je peux. Pour Jean-Marc, ça n'était pas compliqué, son état civil, c'est un enfant perdu.

—Est-ce que les détenus ne se déshabillent pas entièrement lorsqu'ils entrent en prison ?

—La plupart du temps... lorsque ce sont des chevaux de retour et que l'on craint, de leur part, quelque tentative d'évasion.

—Cette formalité a-t-elle été remplie pour Jean-Marc ?

—Ma foi, non. Les gendarmes l'avaient soigneusement fouillé... C'était suffisant..

Quand je me suis trouvé seul avec lui, je lui ai demandé : "As-tu l'intention de te sauver ?" Il m'a répondu, en me tutoyant, comme au régiment : "Non, mon vieux Remousset, — je m'appelle Remousset, — mon évasion prouverait que je suis coupable, et comme je suis innocent, je reste." Mais, sauf votre respect, monsieur de Trécourt, quel intérêt avez-vous à me poser toutes ces questions ?

— Un très grand, que je ne peux vous dire.

— Ah ! Excusez-moi . . .

— J'aurais voulu savoir si le signalement de Jean-Marc ne fait pas mention d'un signe particulier . . . d'une sorte de tatouage, à l'épaule gauche . . .

Et Trécourt tremblait en parlant.

Le géôlier eut un sourire.

— Oui, dit-il, je sais ce que vous voulez dire.

— Vous savez ?

— Ah ! Je vais vous expliquer comment je l'ai appris. C'était après le combat de Marchenoir. Notre compagnie avait donné et Jean-Marc avait troué la manche de sa capote en éraflant la peau . . . Le soir à la ferme où nous campâmes cette nuit-là, — justement dans le village auprès duquel Jean-Marc, à ce qu'il me raconta, avait jadis rencontré Bompair, — il se déshabilla, et Samson et moi nous lavâmes la plaie légère avec de l'eau froide . . . Ce n'était rien, vraiment, une simple écorchure . . . En l'arrangeant, je vis comme la marque d'un tatouage . . .

Le comte écoutait anxieusement, retenant sa respiration. Le père Remousset s'en aperçut et, interrompant son histoire :

— Ça vous intéresse donc bien . . . ce que je raconte là ? . . .

— Oui, beaucoup, continuez, je vous prie !

— Volontiers : "Tiens, que je dis comme ça à Jean-Marc, vous êtes marqué à l'épaule gauche ? — Oui," qu'il me dit. "Et il y a longtemps ? — Je me suis toujours connu ça." Samson, qui nous écoutait, prit la parole : "Moi, j'en ai autant," qu'il dit. "Et où ça ? — A l'épaule, mais à la droite." Et il nous montra, en effet, qu'il était tatoué, lui aussi. Je leur dis : "Et qu'est-ce que ça signifie, ces lignes-là ?" Ils se mirent à rire en disant : "Ah ! ma foi, vous nous en demandez trop . . ."

Guy de Trécourt essuya son front mouillé de sueur.

— Quelle forme affectaient ces tatouages ?

— Ah ! dame, fit Remousset, je ne pourrais pas vous dire . . . On ne voyait pas très bien . . . Les piqûres étaient presque effacées . . . Impossible de vous renseigner . . . Mais quel diable d'intérêt avez-vous ?

Le comte ne répondit pas. Nul doute, à présent, n'existait plus pour lui. Samson, marqué à l'épaule droite, Samson recueilli et élevé par l'Espagnol et l'Espagneule, c'était Jacques, l'aîné des enfants de la comtesse Jeanne . . .

Jean-Marc, marqué à l'épaule gauche, Jean-Marc abandonné à Alger, sur les marches de la mosquée de la Pêcherie, c'était Georges, le second des enfants de la comtesse. Jean-Marc accusé d'assassinat . . . Jean-Marc innocent . . . Jean-Marc qui serait condamné à coup sûr, si Samson et Trécourt ne découvraient pas le véritable assassin . . . Comme le comte restait devant Remousset sans rien dire, tout à ses pensées, oubliant l'endroit où il se trouvait, le géôlier remua ses clefs, dans l'espérance de le rappeler à la situation. Et le comte, se taisant toujours et ne bougeant pas :

— Excusez, dit-il, c'est l'heure de la soupe, et si je tardais trop, les prisonniers auraient le droit de se plaindre . . . Avez-vous encore quelque chose à me demander sur Jean-Marc ?

— Rien, dit le comte d'une voix altérée.

— Je vais le voir dans cinq minutes en lui apportant sa ration . . . avez-vous quelque chose à lui dire ? quelque bonne nouvelle à lui apprendre ? . . .

— Merci. Dites-lui que Samson et moi nous ne l'abandonnerons pas . . . qu'il peut compter sur nous . . .

Et c'est tout ?

— Oui.

— Ça va être fait.

— Vous êtes un brave homme. Tenez ! vous n'êtes pas riche et si vous avez une fille, mettez cela de côté pour lui commencer une dot . . .

Et il lui glissa un billet de mille francs dans la poche de son gilet. Ils étaient sur le



seuil de la porte, en cet instant, Remousset voulut se fâcher, rendre le billet, jura, sacra, mais il en fut quitte pour sa fureur... Depuis longtemps, le comte, très ému, avait disparu. Alors Remousset refermant la lourde porte :

—Ma foi, ma conscience ne me reprochant rien, je garde la somme. Ah ! si ce n'était la consigne, comme je ferais filer Jean-Marc !...

## VII

Le lendemain même du jour où Jean-Marc avait été arrêté — et la nouvelle de son arrestation avait été bientôt répandue dans tout le pays — la Maladie se promenait, les mains dans les poches, par les sentiers sinueux de la forêt de Bruadan. Il avait allumé une courte pipe en terre, qu'il appelait *Hortense*, si culottée qu'elle en était d'un noir brillant, et tirait de petites bouffées de fumée qui s'en allaient au-dessus de lui, disparaître dans le brouillard du matin. Il allait cahin-caha, sans se presser, comme un homme qui n'a rien à faire et qui prend l'air pour sa santé. Cependant ce n'était pas l'habitude de Maladie d'être aussi poétique ; sa nature ne l'avait jamais porté à la rêverie. En général, lorsqu'il se promenait dans la forêt, c'est que, selon son expression, il y avait affaire.

Chose bizarre, La Maladie, ce jour là, ne cherchait ni collets, ni gibier... Et cependant son regard vif, sautant à droite et à gauche du sentier qu'il suivait, semblait fouiller chaque branche de broussailles, chaque touffe d'herbes. Il y avait bien un quart d'heure qu'il s'en allait ainsi par le bois, lorsqu'il rencontra le garde Carigoud. Le vieux forestier fronça le sourcil et dévisagea le paysan en un clin d'œil, pour s'assurer qu'il ne cachait pas de gibier.

La Maladie comprit et se mit à rire :

—Non, pas aujourd'hui, m'sieu Barigoud, pas aujourd'hui... Les jours que je chasse je ne vais pas comme ça par les sentiers, au risque de me trouver, au premier pas, nez à nez avec vous...

Barigoud comprit que le vieux braconnier ne voulait pas parler. Il avait deviné qu'il s'agissait de meurtre. Il ne voulut pas insister. Seulement, il dit, en s'éloignant :

—Maladie, si tu es sur une piste, tu ne ferais pas mal d'avertir M. le comte qui s'intéresse beaucoup à Jean-Marc. Je crois que tu ne perdrais pas tes peines...

Mais le paysan madré eut un clin d'œil astucieux et se parlant à lui-même, en hochant la tête :

—Plus souvent que je me mettrais entre l'enclume et le marteau, et si ce que je devine est vrai, plus souvent que le comte m'embrasserait de joie en apprenant la vérité...

Et bourrant *Hortense*, il la ralluma et reprit sa promenade lente, recommençant, de chaque côté du sentier qu'il suivait, ses mystérieuses investigations. Sa promenade dura plus de deux heures, et sans doute qu'il ne trouva pas ce qu'il cherchait, car il grommelait :

—Bizarre ! bizarre ! Pourtant, je suis bien sûr...

A la fin, il rentra chez lui, et telle était sa préoccupation que sa pipe était éteinte entre ses dents et qu'il ne s'en apercevait pas. Dans sa cabane, il trouva Samson qui l'attendait. Le jeune homme, assis sur un escabeau, rêvait, les coudes sur les genoux et la tête entre les mains. Il était si accablé par sa méditation qu'il n'entendait pas le paysan, lequel s'était arrêté sur le seuil, en le voyant.

—Bonjour, monsieur Samson, dit le braconnier.

Samson tressaillit et leva la tête.

—Ah ! te voilà enfin ! dit-il ; j'ai besoin de toi.

—Bien heureux de vous rendre service, si c'est possible.

—Tu peux m'aider.

—En quoi ?

—Je veux prouver que Jean-Marc est innocent.

—Tant mieux, monsieur Samson, tant mieux.

—Tout le monde le croit coupable, il faut prouver qu'il ne l'est pas.

—Il le faut, oui, monsieur Samson. Avez-vous un moyen ?

—Je n'en ai pas, et c'est pour en trouver un que je suis venu te voir, prendre conseil de toi...

—De moi ? fit le paysan dont le visage se rembrunissait.

—Oui, de toi, je crois que tu peux m'aider à trouver quelque indice précieux, dans l'intérêt de Jean-Marc que l'on peut condamner...

— Je le ferai, n'en doutez pas.

— Sais-tu où Nativelle a été tué ?

— Oui. J'y suis passé encore ce matin.

— Tu peux m'y conduire ?

— Les yeux fermés. C'est aux Arbres-Verts... vous savez bien, là où il y a un si grand terrier à lapins.

— Eh bien, conduis-moi.

Ils marchèrent quelques instants silencieux, puis le vieux s'arrêta et indiquant du bout du doigt de hautes herbes, au milieu d'un étroit sentier.

— C'est là qu'on a retrouvé Nativelle, dit-il.

Il mit les mains dans ses poches et resta en place, pendant que Samson avançait le dos courbé. Le sang n'avait pas complètement disparu. Le haut des herbes était blanc, celles-ci se dressaient, toutes droites, mais sur le sol qu'elles recouvraient une flaque de sang desséché se voyait encore, et quand Samson s'approcha, une nuée de mouches s'envolèrent de leur festin immonde, tourbillonnèrent et s'évanouirent. Samson promena autour de lui son regard attentif. On eut dit qu'il voulait interroger les broussailles et les arbres, qui avaient assisté au meurtre, pour leur arracher leur secret. Tout près de la flaque de sang une masse épaisse de ronciers s'élevait sur la droite de la route, alors qu'à gauche, au contraire, c'était des sapins—les Arbres-Verts—plantés dans un terrain sablonneux et sans aucuns fourrés. C'était dans ces ronciers que l'assassin avait dû se cacher pour attendre Nativelle. De là, il l'avait entendu venir, de là il avait tiré, dans la nuit noire. Samson fouillait le roncier de son regard perçant. Il y pénétra. Les épines éraflèrent son vêtement—ces mêmes épines qui avaient éraflé le vêtement de de l'assassin. Le fourré était surélevé au-dessus du sentier. Malgré les branches inextricables, on distinguait aux environs. Derrière, sur un espace de quelques pieds carrés, il y avait une touffe de fougères, hautes de plus de six pieds.

Il en fit le tour. Il était évident que quelqu'un avait pressé là depuis peu de temps, y avait séjourné même, car les tiges étaient froissées au milieu ou cassées et ne s'étaient pas relevées. Au dehors des fougères les pas se perdaient, ne laissant aucune trace... aucune, excepté pourtant sur la terre sablonneuse d'un terrier abandonné par les lapins, la marque bien dessinée d'un pied profondément enfoncé... Certes, il était facile de voir que le pied qui s'était enfoncé là, était chaussé de fines bottes... à hauts talons... et non pas de bottes de chasse à larges semelles débordantes et garnies de clous.

Était-ce le pied de Jean Marc ? C'était impossible. Le jour du crime, le jeune homme avait fait de nombreuses courses, et il était sorti, comme d'habitude, guêtré et fortement chaussé... Ce détail, Samson se le rappelait parfaitement. Celui-ci chercha aux alentours s'il reverrait le pied... mais, soit qu'on eût traversé les herbes folles, la mousse et les feuilles mortes où la trace ne s'était pas empreinte, soit qu'on eût regagné tout de suite le sentier, Samson ne vit plus rien. Pendant deux heures, le jeune homme battit ainsi les environs sans plus de résultat. Maladie le suivait docilement.

Tout à coup, il vit que le jeune homme s'arrêtait. Maladie en fit autant et le regarda. Samson se baissa et disparut... au milieu des ronces. Il resta quelques minutes caché puis se releva.

— Tiens ! tiens ! qu'est-ce qu'il a trouvé ? murmura le paysan.

En deux sauts, il fut auprès de Samson.

— Du nouveau ? fit-il s'enveloppant d'une large bouffée de fumée.

Samson ne répondit pas. Il était très pâle, tout tremblant ; il regarda le braconnier d'un air effaré, et ce fut tout. Maladie en fut pour ses frais. Seulement, il vit que Samson cachait dans sa poche deux ou trois morceaux de papier qu'il venait de ramasser, sur lesquels il parut bien au paysan qu'il y avait quelque chose d'écrit, des lettres un peu effacées par la fraîcheur des nuits qui avait délayé l'encre. Il lui parut bien encore que ces lettres, si brouillées qu'elles fussent, n'étaient pas illisibles. Mais ce fut tout. Quant à ce que ces morceaux de papiers contenaient, quant à ce que les lettres signifiaient, il ne le sut pas.

Toutefois, au trouble visible de Samson, il était facile de deviner qu'il y avait là une découverte importante... En quel sens ? Pour ou contre Jean-Marc ?... Cela intriguait beaucoup Maladie qui demanda :

— Ça dit quelque chose, ces papiers-là ?

Mais Samson n'entendait pas. Il s'en allait maintenant à grands pas, comme si ses

recherches, en ce jour, devaient se borner à la découverte qu'il venait de faire. Il ne prêtait plus aucune attention au braconnier, et celui-ci, voyant qu'on n'avait plus besoin de lui, s'esquiva, laissant prendre de l'avance à Samson. Celui-ci marcha longtemps, tout à ses réflexions. Puis tout à coup, il s'assit, au bord de la route, sur un tas de pierres, retira de sa poche les morceaux de papier ramassés aux Arbres-Verts et, les rajustant, se mit à les parcourir pour la seconde fois. Il était facile de les mettre bout à bout et de lire ce qu'ils contenaient. Et d'abord, ce qui l'avait frappé, c'est qu'ils paraissaient être de l'écriture de Jean-Marc. Il regarda autour de lui, ne vit personne, et ne craignant plus ni d'être surpris, ni d'être dérangé, il lut :

“ La vie m'est à charge, il y a longtemps déjà. J'ai hésité jusqu'aujourd'hui. A présent, je n'hésite plus. Nous sommes ruinés, je ne me sens pas le courage de supposer la misère. Je quitte la vie sans regret. Je demande pourtant pardon à mon ami et à ceux qui m'ont porté intérêt, du mal que je leur fais. Je me donne la mort volontairement. Que l'on n'accuse personne ! ”

Et cela était signé : Jean-Marc !

Samson croyait avoir mal compris. Il relut deux fois, attentivement, pesant chaque mot, chaque syllabe.

— Qu'est ce que cela veut dire ? murmura-t-il . . . Comment cette lettre se trouve-t-elle dans le bois ? . . . Pourquoi Jean-Marc l'a-t-il écrite ? . . . Est-ce vraiment lui qui a écrit cette lettre ? . . . C'est son écriture . . . Si ce n'est pas lui, qui donc ? Et pourquoi ? . . . Quelle complication cette lettre apporte-t-elle ?

Il se disait tout cela, mais ne parvenait pas à comprendre. Des ténèbres s'épaississaient dans son esprit. Et une question revenait sans cesse à ses lèvres :

— Pourquoi Jean-Marc voulait-il mourir ?

Il se demanda bientôt avec la même insistance — mais cette fois son front se rembrunit et son cœur se serra — comment il se faisait qu'il eût trouvé ces débris de lettre à deux deux pas de l'endroit où Nativelle avait été assassiné et il se disait, en frissonnant, que si, au lieu d'avoir été découverte par lui, cette lettre l'avait été par le juge ou un de ses agents, elle eût constitué une nouvelle preuve sinon de la culpabilité de Jean-Marc, au moins de sa présence sur le lieu du crime.

— Si je pouvais le voir, se disait-il, si je pouvais l'interroger, entendre ses explications ?

Il ne fit part à personne de sa trouvaille. Seulement, le lendemain, il était au Parquet Romorantin et sollicitait de M. de Vaudre la permission de voir son ami. Jean-Marc étant toujours au secret, cette permission ne lui fut pas accordée.

Il revint désespéré à la Saunerie, — mais la ferme résolution de revoir quand même Jean-Marc. Il savait que le geôlier de la prison était un des soldats de la compagnie franche dans laquelle il avait passé le temps de la guerre : le père Remousset. Deux jours après la visite faite à Remousset par le comte de Trécourt, Samson frappait lui-même au guichet de la prison. Quand le vieux entr'ouvrit le guichet, il reconnut tout de suite Samson. Pourtant son visage sa rembrunit :

— Qu'est ce que tu veux, toi ? Voir Jean-Marc ? Impossible si tu n'as pas de permission . . . Tu le sais bien, c'est la consigne.

— Je n'ai pas de permission et je ne viens pas pour t'engager à manquer à ton devoir. Je sais que ce serait inutile . . .

— Très bien, jeune homme. Pour lors, et puisque tu entends raison, qu'est-ce qu'il y a pour ton service ?

— Ouvrez. Je te l'expliquerai.

— Entrez.

Samson mit aussitôt le geôlier au courant de ses recherches de l'avant veille et de ce qu'il avait trouvé. Puis, tirant le papier de sa poche :

— Voici cette lettre. Ce que je demande, Remousset, en souvenir des dangers que nous avons courus ensemble . . . c'est de prendre ce papier et d'aller le montrer à Jean-Marc. Tu écouteras ce que Jean-Marc te dira et tu me le rapporteras sans oublier un mot.

— Ce n'est guère catholique ce que tu exigés là.

— Songe qu'il y a peut-être de la vie de mon ami.

— Parbleu ! c'est cela qui me décide. Attends-moi dans ma loge je vais revenir dans une minute. Et Remousset s'éloignât vers la cellule de Jean-Marc.

Remousset avait ouvert, était entré. Jean-Marc, sur son lit, avait à peine levé les yeux sur le geôlier.

—Samson est là, dit celui-ci.

Brusquement le jeune homme avait sauté du lit.

—Il est là !... Je vais le voir ?... Je vais lui parler ?...

—Doucement, s'il te plaît, doucement. Calme-toi. Tu ne le verras pas et tu ne lui parleras pas....

—Pourquoi ?

—Parce que j'ai une consigne et que tant qu'elle ne sera pas levée, je serai obligé de la faire respecter. C'est un assez rude accroc que je lui porte en me faisant le commissionnaire de Samson auprès de toi.

—Que veux tu dire et de quelle commission es-tu chargé ?

—Tiens, prends d'abord connaissance de ce papier.

Jean-Marc lut les morceaux que Samson avait eu soin de rajuster, l'un au bout de l'autre, avec des pains à cacheter.

Son visage exprimait une stupéfaction profonde et qu'il eût essayé vainement de dissimuler.

—Et c'est Samson qui a remis ce papier ?

—C'est lui, il n'y a qu'un instant.

—Où l'a-t-il trouvé ?

—Au Bruadan, sur le lieu même de l'assassinat.

—C'est étrange ! murmura le prisonnier. Et peux-tu me dire ce que Samson attend de moi ?

—Dame ! il voudrait savoir comment il se fait que tu aies perdu cette lettre à l'endroit même où Nativelle a été assassiné, et quelles raisons mystérieuses te poussaient au suicide ?

—Ce n'est pas moi qui ai égaré cette lettre dans la forêt de Bruadan — et j'ai pour cela une excellente raison.... c'est que cette lettre, ce n'est pas moi qui l'ai écrite.

—Hein ?... Comment ?... Pas toi ?...

—Mon écriture est parfaitement imitée. Tout autre que moi s'y tromperait et je comprends que Samson lui-même s'y soit laissé prendre.... mais, je le répète, cette lettre n'est pas de moi !...

Remouset regardait Jean-Marc avec une douloureuse surprise. Tout à l'heure il était certain que le jeune homme était innocent. Maintenant sa conviction était ébranlée.

—Va, dit Jean-Marc, répéter ce que je t'ai dit, Remouset, et si bizarre que cela te paraisse, mon vieux, n'écoute point trop tes mauvaises pensées.... comme tu le fais en ce moment.

Le géolier rougit de se voir deviné.

—Hum ! hum ! dit-il en toussant.... Je m'embrouille dans tout cela, moi, vois-tu.... Alors, tu dis que cette lettre n'est pas de toi ?... Très bien... Suffit... Tu affirmes, je te crois... Tu es trop bon soldat pour être coupable.... Et voilà ce que je ne cesse de me répéter, malgré toutes ces coquines d'apparences qui sont contre toi !...

Jean-Marc sourit tristement, mais ne répliqua pas. Remouset sortit, referma la cellule à double tour, poussa le verrou, s'assura que tout était en ordre, et revint à la loge où Samson l'attendait avec une impatience facile à comprendre.

—Eh bien ? dit-il en le voyant et s'avançant vers lui.

—Eh bien, la lettre est fausse, l'écriture est contrefaite.... Jean-Marc ne sait pas ce que cela veut dire, et par conséquent ce ne peut être lui qui a égaré ce papier dans le bois....

Le visage de Samson laissait voir un immense bonheur.

—Je m'en doutais, dit-il, je m'en doutais.... mais je n'osais pas le croire !... Voilà un indice, Remouset, tu entends ? et du diable, si partant de là, je ne remonte pas jusqu'à la source. Adieu ! Merci !

Et écrasant dans ses doigts la main du géolier, il partit. Remouset demeura longtemps immobile ; tout indiquait chez lui un violent effort d'intelligence. A la fin, il se dit, en branlant la tête :

—Je n'y comprends goutte.... non.... mais je mettrais pourtant ma main au feu que ce sont deux braves garçons.

## VIII

La découverte de la fausse lettre signée du nom de Jean-Marc était intéressante en ce qu'elle prouvait que contre lui, de même que contre Samson sans doute, un homme s'acharnait sans relâche. Cet homme n'était-ce pas Clément ? Tout portait Samson à le croire : oui, ce devait être Clément de Trécourt qui avait écrit la lettre pour faire croire au suicide de Jean-Marc. Mais dans quel but ? Pourquoi l'invention de ce suicide ?

Voilà ce que Samson eût voulu savoir. Situation bizarre que celle où il se trouvait. Il avait la presque certitude que Clément avait trempé dans ce crime, et il était obligé de vivre à côté de Clément, sous le même toit. Et, les preuves lui manquant de la culpabilité de cet homme, il était obligé de se taire, de se contenter d'observer. De retour à la Saunerie, Samson cacha précieusement la lettre, et encouragé par son premier succès retourna plusieurs jours de suite aux Arbres-Verts. Après avoir battu la forêt en tous sens, Samson dut renoncer à toute espérance de ce côté-là. Il avait fait, dans l'intervalle, au château, une découverte vulgaire qui—si mince qu'elle fût en apparence—semblait prouver qu'il était dans la bonne voie.

En rentrant un matin il s'était croisé avec le valet de chambre de Clément qui sortait du cabinet de toilette de celui-ci. Le valet de chambre tenait des chaussures à la main et parmi ces chaussures, une élégante paire de bottes.

Samson fut frappé de voir accroché à la boucle de la courroie qui serrait la botte au mollet, le fragment d'une tige de ces fougères qui ne poussaient qu'à l'endroit même où Nativelle avait été tué. Clément était donc allé là ? Quand ?

Si Clément s'était trouvé dans la forêt, en ce lieu, cette nuit-là, c'est qu'il y était amené par quelque projet ?... Lequel ?... Y avait-il rendez-vous avec Nativelle ?... Était-ce quelque machination ourdie entre Nativelle et lui contre Jean-Marc ?... Qui le dirait ?... Mais si Clément était dans le bois, il était possible qu'il eût vu assassiner le fabricant !... Et s'il ne disait rien sur cet assassinat, c'est que, voyant Jean-Marc accusé, il y trouvait son compte, puisque cette accusation si terrible satisfaisait sa haine contre un des deux amis... Telles étaient les réflexions de Samson. Son imagination se perdait dans les suppositions les plus hasardées. Le comte de Trécourt, de son côté, ne restait pas inactif.

—Je prouverai que ce jeune homme est innocent, s'était-il dit, et quand je l'aurai prouvé, il me semble que les deux crimes que j'ai commis autrefois me paraîtront plus légers.

Clément avait deviné le but de son père, et il avait essayé de plaisanter son projet.

—Je ne savais pas, mon père, que l'intérêt que vous portez à ce bâtard fût si grand qu'il vous fit descendre jusqu'à remplir à cause de lui, et pour lui, les honorables fonctions d'agent de police....

Trécourt regardait son fils d'un œil où il y avait presque du mépris.

—Je connais, mon fils, la haine dont vous poursuivez Jean-Marc et son ami, et je suis bien aise de vous dire qu'entre vous et eux je fais une grande différence.... Ce sont de franches et nobles natures, dévouées et fières.... Monsieur, je n'en dirais pas autant de vous.

Clément pâlit, mais dévora cette insulte sans répondre. Après un long silence et voyant que Trécourt se disposait à s'éloigner, il l'arrêta d'un geste et avec une feinte douceur :

—Mon père, je suis désolé de voir tant de malentendus entre nous.... Je ne suis pas aussi mauvais que vous le croyez et surtout je ne déteste pas ces aventuriers autant qu'il vous semble.... Vous vous occupez de prouver l'innocence de Jean-Marc ? Voulez-vous me permettre de vous accompagner dans vos recherches, de vous aider, d'essayer d'atteindre avec vous le but que vous vous proposez, bien que ma conviction de l'innocence de Jean-Marc ne soit pas aussi absolue que la vôtre ?

Trécourt parut surpris. Il tendit la main à Clément.

—Certes, je te le permets, dit-il, recommençant de le tutoyer.... et si je t'avais mal jugé, je t'en demande pardon d'avance.

Clément eut un singulier sourire, mais Trécourt ne s'aperçut de rien.

Ils s'en allèrent ensemble. Il n'étaient pas depuis cinq minutes dans la campagne qu'ils entendirent derrière eux des aboiements joyeux. En même temps, un épagneul noir et

feu, à longs poils soyeux,—un des chiens d'arrêts de Thérèse—se précipitait vers eux en manifestant son allégresse.

—Qui a lâché Dash ? fit le comte, avec un mouvement d'humeur.

Et Clément, levant le bras, faisant un geste menaçant :

—Dash ! à la niche ! Dash ! à la niche !!

—Bast ! gardons-le, dit Trécourt, c'est un excellent chien, doué d'un flair supérieur. . . .

Qui sait si, dans cette chasse nouvelle, il ne nous rendra pas quelques services ?

Et flattant, du bout de ses doigts, les longues oreilles du bel animal :

—Viens, Dash, viens, mon beau !

Quand ils entrèrent sous bois, Trécourt le siffla.

Dash se rapprocha.

—Cherche, mon bellot, cherche ! dit le comte, parlant au hasard et sans qu'il eut une idée arrêtée.

Clément venait de pâlir, comme si ce simple mot de chasseur à son chien eût eu le don de l'émuouvoir profondément.

Et il y avait déjà une demi-heure qu'ils allaient ainsi par le bois, quand derrière eux quelqu'un leur dit :

—Pardon, excuse, monsieur le comte, mais ce que disait tout à l'heure M. Clément est exact. . . . je viens d'apercevoir Dash—la bonne bête—en arrêt sur une couvée. . . ., la poule est partie d'un côté, les faisandeaux sont partis de l'autre. . . . ce sont des faisandeaux de perdus. . . . les bêtes puantes et les oiseaux de proie s'en régaleront !

C'était la Maladie qui, de loin, les avait vus et les suivait depuis quelques minutes.

Le père et le fils reprirent leur promenade interrompue, et Dash, qu'ils rappelèrent, resta un moment auprès d'eux. Mais ce ne fut pas pour longtemps. Il repartit bientôt, glissant dans les broussailles, comme une couleuvre, tombant en arrêt à toute minute et s'aplatissant sur le ventre quand déboulait le lapin qu'il avait sous le nez ou que se levait le faisan dépisté.

—Un maître chien qui rendrait des services ! murmura Maladie, lequel, derrière, ne perdait pas de vue ce manège, comme s'il y avait eu quelque intérêt et comme s'il avait compris ce que Trécourt désirait, en laissant chasser l'épagneul—un maître chien qui deviendrait rudement chouette, s'il était à moi !

De temps en temps, la voix grave de Trécourt s'élevait et parvenait, grâce au silence du bois, jusqu'à Maladie.

—Cherche, mon bellot, cherche, apporte !

—Ah ça ? qu'est-ce qu'il veut donc trouver le comte, pour qu'il fasse quêter son chien comme s'il avait perdu une pièce de gibier. . . . Est-ce qu'il le dresse ? . . . ou bien, vraiment, est-ce qu'il a quelque chose à trouver ?

On approchait doucement à l'endroit où Nativelle avait été ramassé, ensanglanté—non loin de l'endroit où poussaient les touffes de hautes fougères—non loin, aussi, de l'endroit où Samson avait recueilli les morceaux de l'étrange lettre signée de Jean-Marc—non loin de l'endroit, enfin, où Samson avait remarqué la trace d'une botte fine de gentleman, sur la terre meuble d'un terrier à lapins. . . .

Dash venait d'entrer dans un buisson épineux, où il s'était fourré à grand'peine, et tout à coup, il s'en retira en gambadant, et bondissant joyeusement par-dessus les ronces basses, il accourut auprès de ses maîtres.

—Tiens ! fit Trécourt, qu'a-t-il découvert ?

Le chien s'était assis devant Clément et tenait à la gueule quelque chose que le comte lui prit, Clément ne paraissant pas songer à l'en débarrasser.

Ce quelque chose était tout simplement une casquette. Une casquette de soie ! Et, bien qu'elle fût salie par la boue, éraflée par les épines, mouillée par la rosée, il n'était pas difficile de voir qu'elle était neuve—qu'elle avait peu servi du moins—car si le dehors en était souillé par les intempéries, le dedans était intact. En levant les yeux, Trécourt aperçut Maladie qui, fumant, les mains dans les poches, le considérait tranquillement. Trécourt lui montra la casquette.

—Ce n'est pas à toi, ceci, par hasard ? . . .

Maladie eut un air profondément ironique :

—Oh ! dit-il, à dix lieux à la ronde, tout le monde vous dira que le père Maladie n'a jamais d'autre coiffure que celle-là. . . .

Et du doigt, il montrait son vieux bonnet de laine noire, rapiécé, où sa tête était enfoncée jusqu'au front.

—Et, sais-tu à qui elle appartient ? Celui qui l'a perdue a dû la chercher... Et ne l'ayant pas trouvée, il a dû t'en parler, à toi qui rôde toujours en forêt.

—Non, sur l'âme de mes pères et mères, je le jure... je n'en ai entendu rien dire... Et c'est drôle... parce que c'est pourtant une belle casquette... une casquette de prix.

Clément avait passé son bras par-dessus une basse branche de sapin... on eût dit qu'il avait besoin de cette aide pour se soutenir... Tout son sang s'était retiré de son visage, de ses lèvres sur lesquelles il passait vainement sa langue, pour les rafraîchir. Le braconnier n'eut pas l'air de s'en apercevoir. Quant à Trécourt il examinait attentivement le buisson d'épines où Dash avait trouvé la casquette.

—Monsieur Samson, quand il est venu, dit le vieux, a découvert que l'assassin avait dû se cacher là, dans ce buisson, — où sera tombée sa casquette, sans doute lorsqu'il se sera enfui, le coup fait, — il a traversé les fougères, comme vous pouvez le voir par vous-même, monsieur Clément ; il est passé aux Arbres Verts, sur le grand terrier, où monsieur Samson a découvert aussi qu'il avait laissé l'empreinte de sa botte et puis... tiens ! voilà ma pipe éteinte !...

Et s'interrompant, il battit le briquet, — Maladie se servait rarement d'allumettes, à moins de les fabriquer lui-même... Clément s'était avancé vers lui... et d'une voix rauque :

—Ensuite ? dit-il... pourquoi ne continues-tu point ?... Qu'est-ce que Samson a encore découvert ?

Et le vieux paysan, sans se presser :

—Je disais donc : une empreinte de botte... puis les traces se sont perdues, et il n'a plus rien vu, après cela.

Trécourt n'avait pas entendu cette dernière partie de la conversation ; il était reparti, cherchant toujours, avec Dash. Maladie et Clément restèrent une minute en présence : Soudain, tirant son portefeuille, Clément y prit un billet de mille francs, il le glissa, précipitamment, dans la main de Maladie :

—Tiens, dit-il, prends ceci et fais moi le plaisir de t'en aller...

Le braconnier prit le billet, le déplia, l'examina curieusement, puis avec un tremblement dans la voix qui laissait voir qu'en son âme se livrait une lutte entre la cupidité et quelque crainte mystérieuse :

—Mille francs ! dit-il, vous me donnez mille francs ?

—A la condition que tu t'en ailles, tu entends ?

—Où cela ?

—Dans ta cabane... et que tu t'y tiennes tranquille.

Maladie passa la manche de sa blouse de toile bleue sur son front mouillé d'une grosse sueur. Son émotion fut si forte que ses dents se serrèrent dans une contraction nerveuse et qu'elles cassèrent le tuyau de sa pipe. *Hortense* tomba sur la mousse : il cracha l'autre bout, mais *Hortense* resta gisaite ; il ne se baissa pas pour la ramasser.

Et Clément suivait sur sa physionomie la trace de cette agitation bizarre — il la suivait d'un regard anxieux. Tout à coup la scène changea ; Maladie semblait faire sur lui-même un violent effort... sa figure redevint rusée et chafouine ;

—Mais pourquoi, dit-il, pourquoi que vous me donnez ça ?...

Dans sa ruse perçait, malgré tout — était-ce une nouvelle hypocrisie — une telle expression de naïveté que Clément tressaillit :

—Me serais-je trompé ? murmura t-il.

—Oui, pourquoi ? continua Maladie... On ne donne pas, comme ça, une aussi grosse somme pour le plaisir de s'en débarrasser... Et moi, d'autre part, je ne veux pas l'accepter si je ne l'ai pas gagnée... Et qu'est-ce que j'ai fait pour la gagner !

Clément se taisait, interdit. L'autre insistait, avec entêtement :

—Je ne refuse pas... mais qu'est-ce que j'ai fait ?... quoi, enfin ?

C'est pour t'empêcher de braconner, dit Clément, à tout hasard.

—Alors, dit Maladie, en haussant les épaules reprenez-le...

—Tu refuses ?

—C'te bêtise !... Pourquoi que je l'accepterais ?... Puisque vous ne pouvez m'expliquer vos raisons, c'est que vous avez commis une mauvaise action, bien sûr, et que vous croyez que je la connais et que vous voulez me clore la bouche. Si c'était comme ça, tout votre argent ne m'empêcherait pas de parler. Mais, puisque ça n'est point le cas, je ne veux pas vous voler votre argent... Voilà votre billet.

Clément le reprit machinalement et le remit dans sa poche. Il était troublé et déconcerté,

—C'est bizarre, murmura-t-il, j'aurais cru que c'était cet homme. . . . Si c'est lui, que signifie son désintéressement ! . . . Que veut-il donc ?

Il s'éloigna. Maladie resta longtemps cloué à la même place, le regard fixé sur les morceaux de sa pipe, à ses pieds. Il la ramena, l'examina avec tendresse.

—T'es encore assez longue et tu me feras encore une année. . . . dit-il. . . . Heureusement qu'il y avait de la mousse, sans cela, Hortense, ma fille t'étais fichue !

Maladie avait une forte dose d'entêtement,

Il se remit donc en route, et au bout de cinq minutes, il regagnait sa distance sur Trécourt et, comme précédemment, ne le perdait pas de vue.

—Cherche, Dash ! cherche, apporte mon bellot ! disait le comte, sans se lasser, à l'épagneul qui bondissait autour de lui.

Trécourt ne s'éloignait guère du sentier où Nativelle avait été assassiné ; son chien, depuis quelques minutes, venait d'en faire deux fois le tour, et sans qu'il s'en doutât peut-être, Trécourt l'avait suivi. Tout à coup et comme la première fois, Dash entra dans un buisson au milieu duquel s'élevait, un peu plus qu'à hauteur d'homme, le tronc d'un énorme chêne mort, frappé par la foudre et coupé en deux, à sa base. Le chien se mit à gratter la terre avec ses pattes, au pied même du tronc, creusant peu à peu un trou dans la terre meuble, arrachant des touffes d'herbe à pleine gueule avec autant d'ardeur que s'il y avait eu là-dessous quelque bête terrée, blaireau ou renard, avec laquelle il aurait eu déjà maille à partir. Et comme le trou ne se creusait pas assez vite, l'intelligent animal se dressa, les pattes de devant appuyées contre le tronc, essayant de grimper. Et il flairait, avec des petits gémissements énervés. Trécourt, attiré et frappé par ce singulier manège, se rapprocha de Dash et entra dans le buisson. Il écarta les basses branches des ronces, croyant découvrir là quelque terrier, ce qui eût expliqué l'ardeur de l'épagneul, mais à son grand étonnement, il ne vit rien.

—Evidemment, il y a quelque chose ! se disait-il. . . Dash ne se trompe pas souvent. . . mais qu'est ce ?

Avisant Maladie, qui restait planté debout, en haut du sentier, sans chercher à dissimuler une ardente curiosité, il lui fit signe d'approcher.

Maladie obéit.

—Puisque tu t'obstines à nous suivre, dit le comte, sois nous au moins de quelque utilité.

—Qu'est-ce qu'il faut faire pour vous rendre service ?

—Veux-tu grimper à ce tronc d'arbre, qui est creux ?

—Il est creux, je le sais, fit Maladie ; dans les premiers temps, jadis, j'y ai plus d'une fois caché mon fusil, quand j'étais poursuivi par Barigoud.

Et tout en marmottant, il grimpait au tronc d'arbre. Dash s'était assis gravement sur son train de derrière et regardait cette scène de son œil intelligent. Maladie, exécutait en ce moment une culbute, et toute sa personne maigre et chétive disparaissait dans le tronc du chêne, à l'exception des jambes. . . Il se retenait d'une main au bord, son autre main fouillait le fond du trou. On le vit se relever. Il lança hors de l'arbre creux un vêtement de toile bleue, une sorte de petite veste très courte, serrée à la taille —le bourgeron—et pareille à ceiles que portaient presque tous les ouvriers de la fabrique Nativelle. . . .

—Et d'un ! dit Maladie.

Et il replongea la tête dans l'intérieur. Une seconde après, il se relevait, ayant à la main un pantalon de toile de même couleur, qu'il jeta sur le sol, comme il avait fait du bourgeron.

—Et de deux !

Il replongea encore, mais il reparut, cette fois n'ayant rien.

—C'est tout ! dit-il. . . votre chien ne s'était pas trompé. . . mais c'est drôle, tout de même qu'il ait senti ces vêtements. . . Pourquoi ? . . . Il faut croire qu'ils ont été portés par quelqu'un de sa connaissance. . . dont ils aurout conservé l'odeur. . . Quel flair, tout de même !

Il débitait ses réflexions, toujours à cheval sur le tronc. Dash s'était jeté sur le bourgeron et le pantalon, et en gueulant les secouait de toutes ses forces. . . . en gambadant autour de Clément. Celui-ci était plus mort que vif. . . ses yeux agrandis



disaient son épouvante... il pouvait à peine respirer... Maladie le regardait du coin de l'œil. Quant à Trécourt, il appela Dash.

—Apporte, Dash, apporte!

Ce ne fut pas à Trécourt, mais à Clément que le chien apporta le bourgeron. Il alla s'asseoir devant son jeune maître, dans la posture réglementaire du chien au rapport, et lui présenta le vêtement. Clément voulut le lui prendre et se baissa; mais ce simple mouvement dépassait ses forces... en pliant les jambes, il perdit l'équilibre et tomba lourdement sur les genoux. Et Maladie, du haut de son perchoir, murmurait :

—Brave chien, tout de même, brave chien! ah! si c'était à moi, quel braconnier ça ferait!...

Trécourt, intrigué par l'attitude de son fils, demandait :

—Eh bien, Clément, que fais-tu donc?

L'autre balbutia :

—Je regarde ces vêtements... je cherche à voir si quelque indice me dira à qui ils appartiennent.

—Et que trouves-tu?

—Rien.

—Trécourt s'adressa au paysan :

—Tu sais quelles sont les ruses des braconniers, tes confrères, dit-il... toi-même, tu avouais tout à l'heure que tu avais déjà utilisé cette cachette pour y mettre ton fusil... Tu peux nous apprendre peut être à qui doivent être rendus ces vêtements?... Ne t'appartiendraient ils point, par hasard?

—Ces vêtements ne m'appartiennent pas et n'appartiennent pas plus à un pauvre diable de mon espèce... Il y a, pour cela, une excellente raison...

—Et cette raison... Pourquoi hésitez-vous?

—Je n'hésite pas. Qu'est-ce que cela me fait, toutes vos affaires?... La raison, la voici : c'est que ce bourgeron et ce pantalon sont neufs, absolument neufs... ils n'ont même jamais été lavés, c'est facile à voir... et que les pauvres comme moi, quand ils vont trimballer en forêt, n'ont pas l'habitude de fourrer des habits neufs dans des troncs d'arbre, pour le plaisir de s'habiller en braconnant comme des gens qui vont faire la noce.

Ce qu'il disait était vrai. Les vêtements paraissaient n'avoir jamais été mis. Comment se trouvaient ils là? Et pourquoi?

Trécourt rattachait trop d'importance à la trouvaille qu'il venait de faire — aidé par l'intelligence de Dash — pour négliger d'en profiter. Il fit un paquet du bourgeron, du pantalon et de la casquette, remit le tout à Maladie et le pria d'aller porter ce paquet au château, en enjoignant qu'on le laissât, sans y toucher, dans son appartement particulier. Maladie obéit. Le comte encouragé par son succès, reprit de plus belle sa promenade en Bruandan, espérant sans doute qu'il trouverait autre chose; mais Dash eut beau chercher, il ne découvrit plus rien. Il rentra donc à la Saunerie, suivi par Clément, sombre, préoccupé, qui demeurait silencieux.

#### IV

Samson n'avait point par parlé à Trécourt de la prétendue lettre où Jean-Marc prévenait de son suicide. Comme il soupçonnait que cette lettre pouvait venir de Clément — sans qu'il sut le mystérieux motif qui l'avait fait écrire — il n'eut garde de mettre le comte au courant de ce qu'il croyait! Pouvait-il, alors qu'il n'avait pas de preuves entre les mains, avertir le père de l'infamie de son fils? Le comte, de son côté, n'avait aucune raison pour ne point faire part à Samson de ce qu'il avait découvert.

Trécourt était persuadé, sans trop savoir sur quoi reposait cette assurance, que s'il découvrait le propriétaire du bourgeron de toile bleue, il aurait fait un grand pas et se serait singulièrement rapproché de la vérité. Comment s'y prendre pour découvrir? Là était la difficulté. Mais il ne se découragea pas.

Il alla tout d'abord, dès le lendemain, avec les renseignements qu'il avait puisés à différentes sources, à St-Viâtre, à Salbris, dans les principaux villages voisins, trouver les tailleurs et les marchands de confection. Il leur représenta les vêtements de toile, leur demandant s'ils ne soraient point, par hasard, de leur boutique, où s'il ne leur était pas possible d'en indiquer la provenance. Pendant deux jours, ses recherches furent vaines. Le troisième jour un petit boutiquier de La Motte-Beuvron donna une indication nou-

velle. C'était, que très probablement les vêtements avaient été vendus par un colporteur nommé Pelout.

—Où demeure-t-il ? où pourrais-je le trouver ?

—Il demeure à Romorantin. Je doute que vous le rencontriez chez lui maintenant, sa tournée ne doit pas être terminée ; quand il part, il reste en route quinze jours, souvent un mois.

—Mais on me dira sans doute où il est ?

—Et qui le sait ? Il est préférable d'attendre... et en attendant, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de prévenir la mère Pelout, sa femme, de vous envoyer son mari dès qu'il sera de retour.

—Je suivrai votre conseil, dit le comte.

Le comte n'eut pas besoin d'envoyer chercher Pelout, celui-ci fut ramené au village par une circonstance fortuite.

Pelout n'était pas seulement colporteur, mais il joignait au colportage un autre métier plus productif. C'était à lui que se déversait, à quelques lieues à la ronde, le gibier tué en fraude par les braconniers.

Pelout et La Maladie, à peu près du même âge, étaient de vieux amis ; Pelout ne passait jamais dans le pays sans pousser une pointe jusqu'à la forêt de Bruadan où il était toujours sûr de rencontrer Maladie ; et celui-ci, lorsqu'il avait quelque pièce de gibier de choix, ne s'adressait jamais à un autre que Pelout pour s'en débarrasser.

Maladie ne fut dont pas surpris, un beau matin, de voir entrer chez lui le colporteur. Pelout posa sa balle dans un coin et s'assit.

—Eh bien, dit-il, tu n'as rien ?

—Rien. Je ne suis pas sorti depuis quelques nuits.

—Dommage. Il m'aurait fallu deux coqs pour le percepteur de Salbris, un bon client.

—On te les aura cette nuit, si tu y tiens.

—Je les aurais voulu tout de suite.

—Pas moyen.

—A ton aise. J'en irai voir un autre. Adieu.

Il se disposait à partir et il avait déjà jeté sa balle sur son dos quand Maladie, qui semblait vouloir parler et ne pas oser, lui dit :

—Reste donc, et ne sois pas fâché. Ce n'est pas ma faute. Nous allons boire un coup, hein ?

—Soit.

Pelout se rassit. Maladie rinça deux verres, les essuya, les mit sur la table et les remplit jusqu'au bord d'eau-de-vie de marc.

—A la tienne, Maladie.

—A la tienne, Pelout.

Et ils burent à petits coups, après avoir trinqué.

—Dis donc, fit le colporteur, puisque je suis là à ne rien faire, je vais te raconter quelque chose... tu pourras peut-être me donner un renseignement et me tirer d'embarras...

—Qu'est-ce qu'il y a ?

—La dernière fois que je suis venu à Saint-Viâtre... c'était en passant... il y a de ça une quinzaine de jours... juste le jour où l'on a assassiné le fabricant, tu te rappelles ?...

—Je me rappelle.

—C'était vers six heures du soir, je longeais la route qui va de Motte Beuvron à Tremblevif quand je rencontrai un jeune homme, un monsieur très ému, ma foi, qui m'a grandement surpris en me demandant si j'avais des vêtements d'ouvrier. Oui, que je lui dis. J'ai étalé ma balle sur une pierre, et je lui ai vendu une cotte, un pantalon et une casquette ; mais le plus drôle c'est qu'en me payant il s'est trompé et m'a donné des pièces d'or pour deux cents francs au lieu des vingt francs que je lui avais demandés, et maintenant je le cherche pour lui rendre son argent. Pout-être pourrais-tu m'aider à le retrouver.

Aux premiers mots, Maladie avait dressé l'oreille pour ensuite écouter avec l'intérêt le plus vif.

—Faut-il qu'un homme soit riche—et bête—continua Pelout, pour se tromper pareillement et payer plus de deux cents francs ce qui lui en coûtait à peine vingt ?

—Cet homme-là avait sans doute ses raisons pour être pressé, et tu dis toi-même qu'il paraissait ému ?

—A ce que je crois, du moins....

—Tu n'as pas songé qu'il avait peut-être besoin de ces vêtements pour se déguiser et que c'était cette raison-là qui le faisait se dépêcher en te payant ?

—J'y ai songé. Alors, quoi, un malfaiteur ?

—Dame ! Peux-tu me donner un signalement ?

—Je le vois encore. Taille moyenne, maigre et nerveux, l'air pas commode et des yeux dont le regard me semblait pointu, tant il me rentrait dans le corps.... Une figure blême, avec quelques poils follets de barbe.... Tout jeune.... pas plus de vingt-cinq ans.... Cela, je l'affirme....

—Et comment était-il habillé ? demanda Maladie qui prenait un intérêt intense à cette description....

—Oh ! il ne ressemblait guère à un monsieur qui a besoin d'un bourgeron de travail et d'un pantalon de toile bleue.... Il avait un pardessus brun.... à collet de velours.... Je l'ai dévisagé pendant que je lui faisais l'article... Il avait un veston gris pâle et un pantalon de même nuance et des bottes fines.... J'ai tout vu.... Il était même ganté et s'appuyait en me parlant sur un jonc à pomme d'agate.... Est-ce complet ?

—Non, ce n'est pas complet.

—Ah bah ! fit Pelout stupéfait, écarquillant les yeux. Et qu'est-ce qu'il manque au portrait ?

—La coiffure !

—Tu as raison. Eh bien, il était coiffé d'un petit chapeau de feutre gris.... un chapeau melon, comme on les appelle....

—Et c'est tout ?

—C'est tout....

—D'après le signalement que je viens de te donner, continua Pelout, tu ne pourrais pas guider mes recherches....

—Non, c'est trop vague.... pourtant, il pourrait bien se faire que je t'aide à retrouver ton homme....

—Et comment cela ?

—J'ai entendu dire, dans le pays, que le comte de Trécourt, du château de la Saunerie, avait fait des démarches, ces jours-ci, dans les villages voisins.... des démarches bizarres.... Il recherchait quel marchand pouvait avoir vendu je ne sais quels vêtements retrouvés par lui dans la forêt....

—Tu ne feras donc pas mal d'aller le voir.... C'est peut être lui qui est le client que tu cherches....

—Impossible.... mon homme est tout jeune, je te l'ai déjà dit, tandis que le comte de Trécourt doit avoir passé la cinquantaine.... du moins, c'est ce qu'on dit.

—Tu ne le connais pas ?

—Je ne l'ai jamais vu.

—Et son fils ?

—Non plus, pas plus que la comtesse.... On sait que je t'aide, toi et les autres, à vous débarrasser de votre gibier.... Alors au château, les gens ne m'achètent jamais rien.

Tu n'auras qu'à faire dire au comte que tu es le colporteur qu'il cherche depuis quelques jours.... on ne te laissera pas longtemps dans la cour, je t'en réponds.

—Dis donc, Maladie ! fit Pelout, en touchant l'épaule du vieux. Tu as l'air tout chose. Tu en sais plus que tu ne veux en dire....

—Ma parole, non, Pelout tu te trompes.

—Enfin, ça m'est égale, j'irai tout de même à la Saunerie.... ces deux cents francs me pèsent comme si je les avais volés....

Pelout marchait d'un bon pas. Il eut bientôt fait d'atteindre la Saunerie ; Le comte averti, venait au devant de lui avec empressement. Il ferma lui-même la porte, puis :

—Vous connaissez l'assassinat de Nativelle et l'arrestation de Jean-Marc et l'amitié qui me lie à ce dernier ?

—Je connais cela, mais vaguement et comme tout le monde.

—J'ai un très grand intérêt à ce que vous me répondiez franchement. Voici des vêtements et une casquette retrouvés sur le lieu du crime et qui, selon toute probabilité, appartiennent à l'assassin : est-ce vous qui les avez vendus ?....

Pelout n'eut pas besoin d'examiner longtemps les effets.

—C'est moi, dit-il. . . . un peu ému ; à présent, d'être mêlé, même de loin, à cette affaire. . . . C'est moi qui les ai vendus. . . . Et je vais vous dire dans quelles circonstances. . . . Je comprends, maintenant, pourquoi l'autre avait l'air si troublé, en me les achetant, et pourquoi il s'est trompé en me donnant de l'or au lieu de l'argent.

Et il raconta au comte l'histoire que nous avons rapportée. Trécourt lui fit les mêmes questions que Maladie. Pelout reconnaîtrait-il cet homme ? . . . Quel était le signalement ? Quand le colporteur eut cessé de parler, le comte réfléchit. Il adressa une dernière question à Pelout.

—Connaissez-vous Jean-Marc ?

—Non. Vous savez, j'habite Romorantin et je voyage à droite, à gauche. . . . Bien que je vienne souvent à Saint-Viâtre, ce n'est jamais avec les patrons que je fais des affaires, mais avec les ouvriers. . . .

—De telle sorte qu'il vous est impossible d'affirmer si Jean-Marc et votre myétéricux client sont une seule et même personne.

—Absolument impossible, en effet, monsieur.

—Et si je vous mettais en présence de Jean Marc ?

—Alors, rien de plus simple.

—Apprêtez-vous donc à me suivre. Nous allons partir tout de suite pour Romorantin. N'ayez aucune inquiétude du temps que vous perdez. . . Il vous sera rétribué largement. . .

—En ce cas, fit Pelout, je suis prêt.

—Attendez-moi ici pendant que je m'habille.

Le comte entra dans sa chambre. Pelout descendit dans la cour. Il s'en alla rôder aux alentours de l'étang de la Saunerie et, tout en fumant, s'occupa sérieusement à regarder les carpes dorées qui filaient tout au fond dans la transparence de l'eau. Il y avait déjà cinq minutes qu'il était absorbé par ce spectacle intéressant, lorsqu'un léger bruit de pas sur le gravier de l'allée lui fit tourner la tête. . . . Un homme remontait vers le château. Cet homme, c'était Clément !

Le colporteur le suivait du regard éffaré. Il avisa, dans la cour, un domestique, —le même qui l'avait introduit auprès de Guy, —et allant à lui :

—Dites-donc, un mot, s'il vous plaît. Vous venez de voir passer ce jeune homme ?

—Oui, fit le domestique, étonné, c'est monsieur !

—Monsieur qui ?

—Eh ! parbleu, M. Clément, le fils de M. le comte. . . . D'où sortez-vous donc et pour quoi me demandez-vous cela ?

Mais Pelout, foudroyé, ne songeait guère à répondre. . . . Ainsi, ce client que le comte soupçonnait d'assassinat, c'était Clément, le fils même du comte. Qu'est-ce que tout cela signifiait ?

—Non, dit-il, je me trompe assurément. . . . Je suis abusé par une ressemblance, voilà la vérité. Heureusement que je n'ai rien dit, on se serait moqué de moi, et le moins qui eût pu m'arriver eût été d'être jeté à la porte.

Il avait beau vouloir se convaincre qu'il se trompait, il n'y parvenait pas.

—Etrange, murmura-t-il. . . . Eh ! eh ! ouvrons l'œil. . . . Pourvu que cet animal de Maladie ne m'ait pas mis là une mauvaise affaire sur les bras. . . . Je donnerais de ma poche pour savoir à quoi m'en tenir. . . . Ah ! voilà ce jeune homme qui redescend.

Clément, en effet, sortait de son château et venait de son côté.

—Eh bien ! tant pis fit Pelout, je veux en avoir le cœur net.

Il fit quelques pas à la rencontre de Clément et se planta devant lui en ôtant sa casquette et en s'inclinant respectueusement.

—Bonjour, monsieur, je suis votre bien humble ! . . . . .

Et il pensait :

—Nous allons bien voir. Le moindre signe d'émotion le trahira.

Mais Clément paraissait très calme. Pour quiconque l'eût connu, son visage eût paru à peine un peu plus pâle que d'habitude. A l'apostrophe du colporteur, il exprima seulement de la surprise. Clément ne répondit pas, et se contenta de faire un geste de la main pour indiquer qu'il écoutait. Pelout fit son récit tout en examinant Clément soigneusement.

Clément continuait d'avoir le même flegme. Son regard ne se détournait pas. Il semblait regarder Pelout avec une surprise extrême, et le laissait parler sans l'interrompre.

Seulement, quand Pelout eut fini, le jeune homme se mit à rire, et doucement, sans se fâcher :

—Ainsi, dit-il, vous croyez que c'est à moi que vous avez eu affaire ? mais vous vous trompez, mon brave homme.

—Comment quoi ? je me trompe ?

—Absolument.

—Vous n'êtes pas celui que je pensais ?... fit Pelout, étourdi.

—J'ignore même à quoi vous faites allusion... Je suis, vous ne le savez pas sans doute, le fils du comte de Trécourt....

—Pardon ! excusez ! balbutia Pelout.... ne vous fâchez pas.... Je me trompe, j'en suis sûr maintenant. D'abord il faisait nuit, ce soir-là, et j'ai mal vu probablement.... Je suis abusé par quelque ressemblance....

—Soyez-en convaincu !

Et Clément, faisant un geste hautain d'adieu, s'éloigna tranquillement, sans se presser, sans se retourner, sans plus s'occuper du colporteur. Celui-ci resta planté à la même place, la tête baissée. Il murmura : Comme on se trompe, pourtant ! comme on se trompe ! Il n'eut pas le temps de réfléchir davantage sur son erreur, car le comte de Trécourt le rejoignait au même moment. Il avait dit d'atteler et la voiture les attendait. Pelout prit place à côté du comte. Ils arrivèrent à Romorantin avant la nuit. Ils descendirent au Palais, où ils eurent la chance de rencontrer M. de Vaudre, au moment où celui-ci se disposait à sortir. Le juge fut étonné de voir Trécourt. Le comte lui expliqua les motifs de sa visite ; il lui dit comment il avait trouvé, dans Bruadan, ces vêtements qui pourraient peut-être devenir, plus tard, d'importants indices.

Si le colporteur avait pu trouver le moyen de tout arranger, et la justice et lui-même en déclarant qu'il ne savait absolument rien, certes il n'eût pas hésité.

Il recommença son récit pour le juge. Pelout suait à grosses gouttes, quand il termina.

—Ainsi, fit le juge insistant sur ce point, qui était pour la justice le plus important, vous reconnaissez cet homme ?

—Oui, fit Pelout, forcé de dire la vérité. Le juge sonna. Un garçon de bureau entra.

—Faites amener Jean-Marc au Palais. Quand les gendarmes ouvrirent la porte qui communiquait avec l'antichambre et s'effacèrent pour laisser passer Jean-Marc. Il s'inclina légèrement devant le juge et ne parla point. Son regard seul disait :

—Que me voulez-vous encore ? Qu'ai-je à vous apprendre ?....

—Jean-Marc, commença le juge, reconnaissez-vous ces vêtements—M. de Trécourt avait eu soin de les apporter—pour être ceux que vous avez achetés à un colporteur le soir même du meurtre, sur la route de Saint-Viâtre ?

Jean-Marc contempla le juge avec surprise.

—Des vêtements ? Un colporteur ? Qu'est-ce donc ? Je ne vous comprends pas.

—J'ai porté jadis des vêtements d'ouvrier pareils à ceux-ci, mais il y a de cela des années.... mais je n'ai point rencontré ce colporteur : l'eussé-je rencontré, du reste, que n'ayant pas besoin de vêtements, je ne l'eusse point arrêté.

—C'est bien votre dernier mot ?

—C'est mon dernier mot.

Le juge d'instruction se leva, alla ouvrir lui-même la porte de la chambre où se tenait Pelout. Et brusquement, le colporteur et Jean-Marc se trouvèrent en présence pendant que M. de Vaudre ne perdait pas un jeu de leur physionomie. Les deux hommes se regardèrent avec indifférence. Evidemment ils ne s'étaient jamais vus.

—Reconnaissez-vous cet homme ? fit le juge en désignant Jean-Marc au colporteur.

—Non.... je n'ai pas cet honneur.... dit naïvement Pelout.

Et il salua très poliment.

—Ce n'est pas lui qui vous a acheté les vêtements retrouvés dans le bois ? Regardez-le et réfléchissez bien.... Votre déclaration à une extrême importance....

—Je le regarde.... je réfléchis.... ce n'est pas lui.... Qu'est-ce que vous voulez que je dise de plus ?.... Je ne peux pourtant pas reconnaître monsieur.... histoire de vous faire plaisir.

Et mentalement, Pelout se disait :

—Non, aussi vrai que j'ai cru que c'était l'autre, ce matin, à la Saunerie, — aussi vrai je suis certain que ce n'est pas celui là !....

Peut-être vous serait-il plus facile de le reconnaître si l'accusé était vêtu comme le jour où vous l'avez rencontré.

—Inutile. Ce n'est pas lui, qu'on vous dit.

Le juge n'avait pas à insister. Il congédia Pelout.

—Il faut tout espérer de la justice, Jean-Marc, dit-il . . . cette preuve pouvait vous perdre d'une façon irrémédiable, elle se tourne, au contraire en votre faveur.

Il appela le comte de Trécourt, lui fit part de la confrontation et, montrant Jean Marc :

—Je lève le secret à partir d'aujourd'hui, dit-il ; Jean-Marc, remerciez Trécourt qui s'intéresse tant à vous et auquel vous devrez peut-être votre acquittement si vous passez en Cour d'assises . . .

Trécourt tendit la main au jeune homme.

—Tout espoir ne doit pas être perdu . . . dit-il. Nous avons encore un mois avant la Cour d'assises. En un mois, que ne peut-on faire !

## X

Pendant que Trécourt était à Romorantin avec Pelout, chez le juge d'instruction, Clément qui, on se le rappelle, avait rencontré le colporteur devant le château, au moment où il attendait le comte, Clément, disons-nous, s'était éloigné en apparence très calme et sans paraître se soucier de la découverte de Pelout. Il vit partir son père, en voiture, avec le colporteur. Derrière la voiture bondit tout à coup Dash, qui venait de s'échapper de son chenil et se préparait à suivre son maître. Mais Trécourt, levant son fouet, fit mine de l'en frapper. Dash s'arrêta net, se coucha le ventre à terre, le nez sur les pattes et suivit d'un regard de reproche la voiture qui emportait Trécourt.

—Maudit chien, tu me le paieras ! fit Clément.

Il le siffla doucement. Dash entendit, dressa l'oreille, porta le nez au vent, et tout à coup ayant éventé Clément accourut le retrouver derrière la haie où il se cachait.

—Viens, Dash, viens, mon bellot ! dit le jeune homme.

Quand il fut sous la futaie, Clément s'arrêta. Avant d'entrer dans la forêt, il avait coupé, le long d'un étang, cinq ou six longues tiges d'osier flexibles et mince comme des cordes, les avait débarrassées de leurs feuilles et n'avait gardé que les baguettes, qu'il tordit pour les rendre encore plus souples. Il lia bout à bout ces tiges. Dash, assis sur son train de derrière, le regardait faire curieusement. La bonne bête semblait se demander ce que signifiaient tous ces préparatifs, et ses yeux presque humains ne quittaient pas les yeux de son maître. Lui, disait, tout en serrant les nœuds solidement :

—Attends, Dash, c'est pour toi, mon bonhomme !! Attends, va !

Quand il eut fini, il fit au bout de l'osier un nœud coulant, puis jeta l'autre extrémité par-dessus une branche d'arbre. Il assujettit cette extrémité à une autre branche, pesa dessus, pour s'assurer que le tout pouvait supporter un certain poids, puis se retournant vers Dash,

—Ici, Dash, ici ! . . . ordonna-t-il.

Clément l'enleva par la peau, lui passa la tête dans le nœud coulant et le laissa retomber. L'animal eut quelques soubresauts, cherchant à se débarrasser de cette étreinte mortelle ; ses pauvres pattes battaient l'air en cherchant à s'accrocher à un point d'appui ; ses yeux, gonflés, tuméfiés, sortaient de l'orbite et de sa queue ouverte l'écume tombait.

—Là, mon Dash, là ! fit Clément avec un rire atroce.

Et il s'éloigna sans plus s'en occuper. Dash, après s'être tordu, finit par rester immobile, pendant, inerte. Mais Clément était à peine éloigné d'une centaine de pas qu'un homme s'approchait, en se glissant dans les broussailles, de l'arbre où le chien était suspendu. D'un coup de couteau, il coupait l'osier. Et le chien tombait, lourdement sur l'herbe.

—Il lui gardait rancune ! dit le survenant. Pauvre chien !!

C'était Maladie. Il prit la bête sous son bras et disparut dans la forêt. Trois quarts d'heure après il était dans sa cabane. Pendant le trajet, il s'était arrêté à plusieurs reprises avait posé doucement Dash par terre et mis la main sur son cœur . . . pour s'assurer s'il vivait. A la fin, le vieux eut une grimace de contentement.

—Il n'est pas mort, se dit-il, il n'est pas mort . . . Je réussirai peut-être à le ressusciter . . . qué chien de braconnier que ça fera !

Après quelques minutes de soins assidus, le chien en effet fut rétabli complètement et Maladie le contempla avec satisfaction.

Clément, sa promenade faite, était rentré au château, l'âme aussi tranquille, le visage aussi serein que s'il avait accompli une bonne action. Barigoud, le garde, qui s'occupait spécialement des chiens d'arrêt du comte,—laissant les chiens courants au piqueur—Barigoud, s'aperçut, dans la soirée, que Dash n'était pas au chenil. On chercha partout l'épagneul, on le siffla, on l'appela. Barigoud passa la nuit à parcourir les environs, et au matin n'était pas plus avancé que la veille. Il prévint le garde champêtre, les facteurs qu'il chargea de colporter la nouvelle dans les villages voisins, et comme Dash était une magnifique bête, du plus pur sang anglais, il promit une forte récompense à celui qui le ramènerait au château. Cet incident—que nous venons de brièvement rapporter—si futile qu'il fût, en apparence, devait pourtant avoir les conséquences les plus graves. On verra bientôt comment. Avant de l'expliquer, il faut que nous racontions une scène qui a, comme la précédente, son importance, en ce qu'elle doit hâter les événements qui forment la dernière partie de notre récit. Trécourt avait annoncé au château que Jean-Marc n'était plus au secret. La comtesse Jeanne et Thérèse obtinrent donc facilement la permission d'aller le voir. Samson ne les accompagna pas. Il voulait être seul avec Jean-Marc, la première fois qu'il le verrait, la conversation qu'il se promettait d'avoir avec lui ne devant être entendue de personne. Lorsqu'elles arrivèrent à Romorantin, elles passèrent au Parquet, tout d'abord, afin d'obtenir la permission de voir Jean-Marc, puis elles se rendirent à la prison. Remouset les introduisit au parloir et alla chercher Jean-Marc, lequel fut si ému, en se retrouvant devant Thérèse, qu'il s'affaissa sur un banc et ne put retenir ses pleurs. Thérèse elle-même pleurait.

Laissons-là Jean-Marc, la comtesse et Thérèse et racontons une autre scène, non moins intéressante qui se passait entre Remouset et Toisoul. Toisoul, en attendant la comtesse Jeanne, était entré chez le geôlier. Et l'entretien, entre les deux hommes, n'avait pas tardé à s'engager. Aux premiers mots que dit Remouset, Toisoul dressa l'oreille. Depuis quelque temps son esprit était éveillé, et après avoir reçu du comte de Trécourt la confidence que les deux enfants par lui perdus vivaient toujours et peut-être avaient été retrouvés, il n'avait pas eu un moment de tranquillité. Pour le repos de sa conscience il résolut de pousser ses découvertes jusqu'au bout.

Il n'eut garde de faire part au comte de ses premiers soupçons. Il n'eut garde de laisser voir qu'il commençait à deviner ce qu'étaient ces jeunes gens que protégeait Trécourt si ouvertement. Il attendait, pour s'en ouvrir à son maître, pour connaître aussi ses résolutions, qu'un événement quelconque mît, pour ainsi dire, le sceau de la vérité éclatante à tous les indices recueillis par lui et dont quelques-uns restaient encore dans une sorte de pénombre.

Le récit que fit le geôlier de sa rencontre avec le comte, ses questions, la révélation des tatouages de Jean-Marc et de Samson, furent pour Toisoul un coup de foudre, il ne pouvait plus douter.

Son imagination, surexcitée brusquement par ce qu'il venait d'apprendre, lui retraçait les violentes et cruelles scènes de ces deux rapt, et l'abandon de Jacques dans la neige du terrain vague, derrière le Père-Lachaise, et l'abandon de Georges sur les marches désertes de la mosquée de la Pêcherie. Et il entendait aussi les cris d'affolement de la mère, en ne retrouvant plus les petits dans leur berceau. Ah ! ces cris de fureur folle, comme ils retentissaient encore à ses oreilles lugubrement. C'est qu'il avait tant de fois entendu raconter les scènes douloureuses qui s'étaient passées au château après les enlèvements, vingt-cinq années auparavant ! Et alors que l'homme repensait à tout cela, tout à coup la comtesse parut, accompagnée de Thérèse. Et Toisoul fut tenté de se jeter aux pieds de cette mère qu'il avait blessée si profondément et qui jamais ne devait guérir de sa blessure, — de se jeter à ses pieds et de lui tout avouer. Mais le malheureux pensa tout à coup que tout dire à Jeanne, c'était révéler le vrai coupable et il venait de comprendre que cela était si terrible qu'il n'avait pas le droit de faire cet aveu, et que seul le comte devait parler, puisqu'en parlant il attirait la catastrophe sur sa tête.

Trécourt fut retenu à Blois jusqu'au lendemain par ses affaires. Quand il rentra à la Saunerie, il ne fut pas plus tôt dans son appartement que Toisoul lui fit demander de vouloir bien le recevoir.

— Qu'il vienne ! dit le comte, étonné de tant de hâte, mais sans inquiétude.

Toisoul entra, pâle, tremblant, et cependant résolu.

— Eh bien, qu'y a-t-il donc de si pressé ?

Toisoul hocha la tête.

— Hélas ! monsieur le comte, y a-t-il rien de plus pressé que de réparer le mal que nous avons fait il y a vingt-cinq ans ?

— Que veux-tu dire ? fit Trécourt.

— Que puis-je dire que vous ne compreniez ?

— Et comment pourriez-vous, s'il vous plaît, monsieur Toisoul, réparer le mal dont vous parlez ?

— En rendant à la mère les deux enfants que nous lui avons pris.

— Et où irais-tu les chercher ?

— Non loin d'ici, monsieur . . . non loin de ce château !

Le comte resta silencieux. Il était blême. Une grosse sueur mouillait son front. Sa tête restait penchée sur sa poitrine que soulevaient les battements précipités de son cœur.

— Ainsi, dit-il, tu sais tout ?

— Tout !

— C'est bien, Toisoul ; va, rentre chez toi . . . Ce secret sera plus difficile à garder, maintenant . . . Pourtant, j'ai confiance en toi.

Mais Toisoul secoua la tête.

— N'ayez plus confiance, monsieur le comte . . . Je suis prêt à vous trahir . . . et si je ne l'ai pas fait, c'est que j'ai reconnu qu'un autre que moi devait dévoiler cet effroyable drame !!

— Alors, si je ne dis rien ? . . .

— C'est moi qui parlerai ! . . .



## QUATRIÈME PARTIE

### FRATRICIDE

#### I

Barigoud ne retrouvait pas Dash et Barigoud était furieux.

Il avait bien pensé à Maladie, mais celui-ci demeurait à une heure, tout au plus, de la Saunerie, Barigoud n'avait pas cru qu'il eût poussé l'audace jusqu'à voler un chien du château, au risque d'être découvert et d'encourir la prison.

Cependant, il profita de ce qu'un jour il venait de rencontrer Maladie dans Saint-Viâtre pour se rendre aussitôt en forêt. Arrivé auprès de la cabane du braconnier et sachant, d'autre part, que sa femme se trouvait dans Bruadan, en train de faire du bois mort, Barigoud alla doucement jusqu'à la porte de la cabane et écouta. Il n'entendit rien. Alors il siffla et colla son oreille contre la serrure. Quelque chose remuait, à l'intérieur, et une plainte répondit à son coup de sifflet. Et doucement, d'un ton engageant :

—Viens, Dash ; viens, mon beau ; c'est moi, mon bellot.

La plainte se renouvela, plus bruyante, et fut suivie d'un aboiement. Cette fois, Barigoud ne pouvait plus douter. Dash était là.

Il s'éloigna. Ce qu'il lui fallait d'abord c'était découvrir des témoins. Cela ne fut pas difficile. Il accosta deux ou trois paysans qui travaillaient, sur la bordure de Bruadan. Maladie venait de rentrer chez lui. Barigoud frappa à la porte, s'annonça et entra, sans donner au braconnier le temps de se barricader, ce qu'il n'eût pas manqué de faire sans doute.

—Là ! dit-il, je te tiens, mon brave !

—Quoi ! qu'est-ce que vous tenez ? . . .

—Eh ! parbleu ! il faut que tu aies un fier toupet pour voler les chiens d'arrêt du comte, à deux pas du château. Il essaya, d'abord, de mentir.

—Dash était perdu, dit-il, je savais que vous étiez à sa recherche. Vous promettiez une bonne récompense à qui le trouverait. Alors, je me suis mis en campagne et le voilà ! Et tendant la main :

Maintenant, vous pouvez me donner la récompense annoncée.

! Mais Barigoud partit d'un violent éclat de rire.

! Maladie fit un geste d'impatience. Ses sourcils se froncèrent.

! —Enfin, quoi, je vous dis que je ne l'ai pas volé, votre chien. Pour sûr qu'il est beau et bon, et que s'il était à moi, ça ferait une rude bête ? Mais, pour sûr, aussi,—écoutez bien,—que si vous m'accusez de l'avoir volé, vous allez mettre M. Clément dans l'embarras.

—Qu'est-ce qu'il vient faire là, M. Clément !

Maladie, inquiet, irrésolu, ne répondit pas directement.

—Voulez-vous que je vous donne un conseil, Barigoud ?

—Un conseil de toi, braco ?

—Oui. Et vous ne vous repentirez pas de l'avoir suivi.

—Et ce conseil ?

—Emmenez votre chien et recommandez à vos témoins de ne pas dire un mot de cette affaire à personne.

—Tu es fou ! J'ai une occasion de me débarrasser de toi en te faisant condamner à quelques bons mois de prison, et tu veux que je la néglige ? . . . Tu as bu un coup de trop, tiens.

—Non, je n'ai pas bu, et voilà ce que je vous dis, une dernière fois : ça évitera bien des malheurs, si vous gardez le silence.

Barigoud riait toujours d'un air ironique et incrédule.

—Je ne dépends pas de M. Clément, dit-il, et je n'ai rien à craindre de lui. Je ne dépends que de M. le comte et c'est à lui que je ferai mon rapport en même temps que j'adresserai une plainte aux gendarmes.

—Les gendarmes ! les gendarmes ! hurla Maladie. . . . Eh bien ! qu'ils viennent, et je leur dirai. . . . Il sentit qu'il allait se trahir et il s'apaisa, —comme quoi c'est moi qui ai sauvé la vie de ce chien.

—Tu lui as sauvé la vie ?

—M. Clément, qui a sans doute des raisons pour s'en débarrasser, venait de le pendre bel et bien, et la bête ne bougeait plus déjà quand je suis arrivé, heureusement, et je l'ai dépendue, et je l'ai transportée ici, et je l'ai ranimée, et je lui ai donné à boire du lait, la voilà, aussi vivante, aussi bien portante qu'avant, et grâce à qui ? grâce à moi. . . .

Barigoud, la bouche ouverte, les yeux écarquillés, ne comprenait pas.

—Tu te moques de moi, dit-il, tu te moques de moi, pour sûr, mais patience, je te revaudrai ça.

Maladie haussa les épaules.

—Soit. Faites comme vous voudrez. Tant pis pour vous. Quand les gendarmes viendront, c'est aux gendarmes que je m'expliquerai.

Et il n'en voulut pas dire davantage. Barigoud prit les noms des témoins, les congédia en les remerciant et en leur aveu, tissant qu'ils seraient sans doute assignés en police correctionnelle pour témoigner qu'ils avaient vu Dash attaché dans la maison du braconnier. Puis il passa une corde au collier de l'épagneul, noua cette corde à son carnier, et jetant son fusil sur son épaule, reprit le chemin de la Saunerie. Arrivé il entra chez Trécourt.

—J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre, monsieur le comte, dit-il.

—Ah ! ah ! saurais-tu par hasard où est Dash ?

—Mieux que cela, Dash est au chenil.

Et Barigoud raconta au comte tout ce qui s'était passé, comment il avait découvert l'épagneul attaché dans la maison de Maladie ; comment celui-ci se défendait énergiquement de l'avoir volé ; et la singulière histoire qu'il inventait pour se disculper en accusant Clément d'avoir pendu le chien. Le comte, stupéfait, lui fit répéter deux fois sa narration, et quand Barigoud eut fini de lui redire les mêmes détails :

—As-tu fait ton rapport contre Maladie ? demanda-t-il.

—Il est fait ; mais j'attendais votre ordre pour l'envoyer.

—Qu'il parte à l'instant !

—Enfin, murmura le garde, on va donc mettre à l'ombre ce satané braconnier pendant quelques mois. . . . Autant de repos !

## II

Après la confrontation de Pelout et de Jean-Marc dans le cabinet du juge d'instruction, le colporteur qui habitait Romorantin était rentré chez lui, mais deux jours après il repartait en tournée, et comme il passait aux environs de Saint-Viâtre, il s'en alla jusqu'à Bruadan où il espérait rencontrer le braconnier. Maladie, en effet, n'était pas sorti. Les deux compères se donnèrent une poignée de main.

—Eh bien ! demanda Maladie, as-tu retrouvé ton homme aux louis d'or ?

—Non, fit Pelout embarrassé.

—Tiens ! tiens ! tu m'étonnes. En tous cas, es-tu sûr que ton client de rencontre et l'assassin de Nativelle ne soient pas un seul et même individu ?

—Comment le saurais-je ?

—N'as-tu pas été confronté avec Jean-Marc, à ce que l'on dit ?

—En effet, mais je ne l'ai pas reconnu.

—Et franchement, là, bien franchement, quand tu es allé au château, tu ne t'es pas trouvé, par hasard, en présence de celui que tu cherchais ?

—Maladie, tu en connais plus long que tu ne veux le dire.

—Possible, Pelout ; mais moi, je crois que tu en as découvert plus long que tu ne veux l'avouer.

—Je ne dis pas non. Mais je suis comme toi. Je n'aime pas les choses de la justice, et puis tout cela ne me regarde guère.

—Ni moi, et ta réflexion, c'est la Liéenne. Mais il se pourrait bien que les gendarmes viennent me mettre la main au collet....

—A toi!

—Oui, à moi. Et j'aurais besoin de tes services en cette occasion.

—Alors, tu peux compter sur moi. Je n'hésiterai plus....

Il parlait encore quand l'on entendit, sous bois, le trot de deux chevaux, se rapprochant de seconde en seconde. Ils se turent et écoutèrent.

—Qu'est-ce que je te disais? fit Maladie. Ce sont les gendarmes!....

Ils furent bientôt devant la maison, et le brigadier, sans descendre de cheval, s'adressa aux deux hommes.

—Duloc, surnommé La Maladie, lequel de vous deux?

—C'est moi, dit le braconnier en éteignant *Hortense*.

—Au nom de la loi, je vous arrête.

—Je m'y attendais. Et comme vous voyez, votre visite ne me surprend pas.

Un gendarme descendit et voulut lui passer les menottes.

—Oh! que vous vous donnez là une peine inutile, monsieur le gendarme! Je n'ai pas envie de m'en aller!... Je ne demande qu'une chose, c'est bonnement, quand vous serez à la Saunerie, de dire au comte que je désire lui parler en secret.

Les gendarmes se consultèrent d'un coup d'œil.

—Soit, dirent-ils, cela nous semble possible.

—Alors, en route, commanda gaiement Maladie. Pelout, suis-nous!

La petite troupe se dirigea vers le château. Quand elle y fut, le brigadier se fit annoncer à Trécourt et resta en conférence avec lui quelques minutes. Grande fut la surprise du gendarme lorsque le brigadier, en revenant, s'adressa presque doucement à Maladie.

—Venez, M. de Trécourt vous attend.

—Qu'avez-vous donc de si mystérieux à me dire? fit le comte, quand ils furent seuls.

—J'ai quelque chose, en effet, et ça va être difficile à expliquer. D'abord, il faut que je commence par la fin, au rebours de ce qui se fait généralement. Et la fin, la voici: j'ai conté à Barigoud que je n'avais point volé Dash et qu'au contraire Dash était en quelque sorte m'appartenant, car je lui avais sauvé la vie.

—Ce n'est donc pas un mensonge?

—Vérité pure, monsieur le comte, vérité pure.... Je vous montrerai si vous voulez l'endroit où Dash a été pendu par M. Clément, la tige d'osier s'y trouve toujours. Pourquoi l'a-t-il pendu? c'est qu'il gardait rancune à Dash depuis le jour où Dash, grâce à son instinct merveilleux, a retrouvé d'abord une casquette de soie perdue dans des ronces, puis la blouse et le pantalon cachés dans le creux d'un tronc d'arbre où personne, bien sûr, ne serait allé les dénicher.

—Et quel rapport vois-tu entre tout ceci et pourquoi mon fils en voudrait-il à Dash de cette découverte?

—Ah! vous ne me poseriez pas cette question si vous aviez vu comme moi, ce jour-là, combien M. Clément paraissait ennuyé.

Le comte se leva de sa chaise et se mit à marcher de long en large dans sa chambre, d'un air fiévreux. Il passa la main sur son front.

—Comment sais-tu que ces vêtements appartiennent à mon fils?

—Je le sais, parce que c'est Pelout qui les lui a vendus.

—Et Pelout?... Pelout a reconnu mon fils? dit le comte avec un grand cri, voyant un abîme s'ouvrir sous ses pas.

—Il l'a reconnu, j'en suis sûr, bien qu'il ne me l'ait pas dit.

—Et que pouvait faire mon fils de ces vêtements?

—Il en avait sans doute besoin pour se déguiser.

—Quel projet cachait son déguisement?

—M. Clément vous le dira peut-être, et Pelout, s'il ne ment pas, vous racontera aussi des choses amusantes, sur le trouble de M. Clément qui lui a donné des louis d'or pour des pièces de vingt sous.

—Et pourquoi Clément aurait-il caché ces vêtements dans le bois?

—C'est qu'ils lui étaient désormais inutiles.

—Il pouvait les jeter, les laisser chez lui, les donner à quelque mendiant.

—Oui, mais cela eût excité les soupçons. Et il fallait que M. Clément eût des raisons graves pour les écarter, ces soupçons, car....

—Continue ! dit Trécourt pâle, ayant peine à se tenir debout.

—Car, se doutant que je connaissais sa cachette, il a essayé de me clore la bouche en me faisant cadeau.... d'un billet de mille francs.... Ah ! j'ai eu de la peine à le refuser, par exemple.... je le déclare, mais l'honnêteté avant tout !....

—Parle ! parle ! Quel est le secret que tu ne me dis pas ? Pelout ne peut-il s'être trompé en croyant reconnaître mon fils ?

—Je ne le pense pas, car il y a un homme qui a vu M. Clément vêtu de la blouse et du pantalon achetés au colporteur.

—Et cet homme ?

—C'est moi !....

—Et que faisait Clément ?.... Où était-il ?.... Pourquoi me forcer à te poser ces questions ? Ne vois-tu pas que je brûle de savoir.... que tu me donnes la fièvre....

—Ah ! dame ! je ne suis pas à mon aise, non plus. Quand j'ai vu M. Clément ainsi accouré, c'était le soir où le fabricant de draps Nativelle a été assassiné....

Trécourt était mortellement pâle....

—Achève, dit-il, d'une voix étouffée.

—Nous étions, lui et moi, dans la forêt de Bruadan.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! dit le comte avec une angoisse, je crois comprendre....

Ah !.... ce serait épouvantable !....

—Lorsque nous nous rencontrâmes, moi, je m'en allais doucement : tout à coup, j'entends un coup de feu.... de fusil ou de pistolet, sur le premier moment, je n'ai pas réfléchi, — en même temps, dans le sentier que je suivais, un homme accourt, me bouscule, sans me regarder, peut-être bien sans me voir, et disparaît.... Malgré la nuit j'avais eu le temps de reconnaître M. Clément, et ce qui me frappa, ce fut qu'il était vêtu en ouvrier.... ce n'est pas tout.... M. Clément avait à la main un revolver et il fuyait, il fuyait comme s'il avait eu toutes les gendarmeries de France à ses trousses.... Mais qu'est-ce que vous avez, monsieur de Trécourt ? On dirait que vous allez vous trouver mal.

En effet, le comte, tombé dans un fauteuil, s'y abandonnait les bras ballants, la tête sur la poitrine, les yeux fixes.

—Je vais appeler quelqu'un ! fit Maladie effrayé.

Un geste du comte le retint. Et se soulevant péniblement et regardant le vieux en face :

—Pourquoi as-tu attendu jusqu'aujourd'hui ?.... Pourquoi ne m'as-tu rien dit plus tôt ?

—Parce que je me doutais bien de l'effet que cela produirait sur vous.... et aussi parce que toutes ces affaires ne me regardent point.... Il a fallu cette aventure de chien pendu et la menace qu'on allait me mettre en prison pour me décider à parler.... Et encore, à présent que le plus fort est fait, je ne sais pas si je ne regrette point d'avoir tout dit ?

—Est-ce bien là toute ta pensée ?

Maladie tournait et retournait entre ses mains son bonnet de laine, d'un air embarrassé, s'appuyant tantôt sur une jambe, tantôt sur une autre.

—Monsieur, dit-il, vous devinez bien qu'il y a un mot qui me brûle les lèvres et que je n'ose pas dire....

—Je vais t'aider, fit le comte, très bas, d'une voix tremblante. Clément.... mon fils.... c'est lui, n'est-ce pas, c'est lui ?

—C'est lui qui a assassiné Nativelle, oui monsieur....

Et Maladie regardait, épouvanté, autour de lui.

—C'est lui, continua-t-il pour moi ça ne fait pas un doute. Et alors, dans cette malheureuse circonstance-là, vous savez bien, n'est-il pas vrai ? qu'il y a quelque chose à faire au point de vue de l'autre.... qui est en prison et qui est innocent.... Ce n'est pas à moi de vous indiquer votre conduite, mais il me semble tout naturel que vous l'empêchiez, n'importe comment, d'être condamné.

—Si je te promets que Jean-Marc sera libre et que mon fils sera puni, pourrais-je compter sur ta discrétion absolue ?

—Oui. Puisque je me suis tu jusqu'à présent, pourquoi voulez-vous que je bavarde

désormais ? Qu'est-ce que je veux moi ? C'est ne point paraître devant un tribunal. On a beau n'avoir rien sur la conscience, quand on est mêlé à des affaires de justice, on finit toujours par en recevoir des éclaboussures.

—Peux-tu répondre également de Pelout ?

—Le colporteur n'adore pas plus que moi la justice. C'est une raison pour qu'il se taise. Mais j'ai un autre moyen pour vous rassurer à son égard. Pelout ne sait rien en somme, si ce n'est qu'il a reconnu votre fils pour son client. J'inventerai une histoire pour lui expliquer la chose, je lui dirai de n'y plus penser, et il n'en sera plus question.

—Tu en est certain ?

—Absolument.

—C'est bien. Je te remercie. Tu me sauves l'honneur. Tu es un brave homme.

—Si c'était un effet de votre bonté de dire au gendarme, qui m'attend, que je suis bien son serviteur.

Trécourt se leva et s'appuyant contre le mur et les meubles, tant il était faible, alla jusqu'à la porte qu'il ouvrit.

—Entrez ! dit-il au brigadier de gendarmerie.

Et quand le brigadier fut entré, le comte, désignant Maladie :

—C'est mon garde Barigoud qui, en mon nom, a porté plainte contre cet homme....

Or, des explications que Maladie vient de me fournir, il résulte qu'il est innocent. Je retire ma plainte.

Puis avisant Barigoud :

—Détachez moi Dash et amenez-le-moi ! dit-il.

Barigoud obéit. Quand Dash fut là, Trécourt prit la laisse et la mit dans la main du braconnier.

—Emmenez-le, dit-il, je vous le donne, il est à vous ! et je vous le donne devant le brigadier afin qu'il ne conserve aucun doute sur votre innocence.

Maladie perdait son sang-froid. Il riait, il avait des envies de danser. Il s'en alla. Et le brigadier, en le regardant partir, non sans regret, réfléchissait :

—Tout cela me paraît bien étrange. Je parierais un côté de ma moustache que l'on me cache quelque chose!....

Il tenta d'interroger le comte, mais Trécourt ne semblait pas décidé à se livrer et ne répondit rien. Alors le gendarme prit congé.

### III

Le comte rentra à la Saunerie. Malgré lui, son amour paternel parlait encore à son cœur : malgré l'évidence, il essayait toujours de douter.

Mais hélas ! Le doute était impossible. La vérité apparaissait maintenant, aux yeux du comte, comme illuminée d'une éclatante lumière. Son fils, Clément, était l'assassin ! Et ce n'était pas seulement cette effrayante découverte qui l'accablait ; mais le crime, le déshonneur, l'infamie de son fils lui rappelaient son crime d'autrefois, et son infamie et sa cruauté implacable. Lui qui avait ravi deux enfants à une mère, voilà qu'il était puni dans son enfant !... Il voyait autre chose que l'intervention aveugle du hasard dans ce châtement. Un instant, dans la débâcle de son esprit, l'idée du suicide apparut au comte comme le moyen suprême d'en terminer d'un coup avec ses souffrances !... Il faillit céder, et pendant cinq minutes, il tourmenta nerveusement dans sa main son revolver.

—Ce serait une lâcheté, dit-il, une dernière infamie, et qui ne sauverait personne !....

Le sentiment du devoir à accomplir le retint. Trois choses lui restaient à faire : Délivrer Jean-Marc, en allant trouver le juge d'instruction auquel il faudrait tout dire. Punir Clément sans le livrer à la justice, pour épargner au nom de Trécourt ce déshonneur. Puis, à la comtesse en larmes, rendre deux enfants pour remplacer le fils qu'elle venait de perdre. Trécourt essuya son front baigné de sueur, trempa son visage dans l'eau froide et, le sang rafraîchi, descendit dans l'appartement de Clément. Trécourt ferma la porte, s'avança vers le jeune homme et silencieusement le considéra pendant quelques minutes.

D'abord, Clément essaya de soutenir ce regard, de sourire même, l'infâme ! Mais il fut bientôt obligé de baisser la tête.

—Malheureux ! malheureux ! dit le comte.

—Qu'est-ce donc ? Qu'y a-t-il ? balbutia Clément.

—Tais-toi ! N'essaye pas de mentir. N'ajoute pas cette lâcheté à tous tes crimes.

—Ma lâcheté ? mes crimes ? De quoi donc parlez-vous, mon père ?

—Je sais tout, misérable... et je viens ici non comme ton père, mais comme ton juge....

—Ce que vous dites est une énigme pour moi... Expliquez vous, je vous prie.

—Vous avez tué ; vous avez déshonoré par vos infamies mon nom, le nom que vous portez ; vous avez, pour vous sauver, laissé accuser un innocent ; vous méritez la mort.

—Une condamnation capitale ? Vous êtes sévère pour votre fils.

—Je ne vous donne plus ce nom et vous n'avez plus d'indulgence à attendre de moi !.. Vous mourrez, il le faut ; il faut choisir entre le suicide que je vous propose et le déshonneur public qui vous atteindra si je parle... Prenez ce pistolet, soyez brave une fois en votre vie et tuez-vous. En allant tout révéler au juge d'instruction, je dirai qu'elle a été votre fin en racontant quel a été votre crime. Et je lui montrerai la déclaration, l'aveu suprême que vous allez me signer....

—Un aveu ?

—Il sera ainsi conçu : " Moi, Clément de Trécourt, sur le point de me donner la mort pour échapper à la honte du châtiment que j'ai mérité pour mes crimes, je déclare que c'est moi qui ai assassiné Nativelle ! Je me suis servi du revolver de Jean-Marc—car c'est à celui-ci que j'en voulais, non à Nativelle—c'est de Jean-Marc que je voulais me venger ; ce n'est pas de Nativelle que je voulais me débarrasser, j'ai assassiné Nativelle parce que, dans la nuit, dans mon trouble, je l'ai pris pour Jean-Marc !—j'ai écrit une lettre pour laisser croire que Jean-Marc avait volontairement mis fin à ses jours, et j'ai habilement profité de tout ce qui pouvait le faire accuser du meurtre !... Que l'on me pardonne le mal que j'ai commis... Ma mort est une réparation. Je me tue pour échapper à la justice et à une condamnation inévitable."

—Vous en serez pour vos frais d'improvisation, mon père, dit le jeune homme avec un sourire... le juge d'instruction n'aura jamais le plaisir de lire pareille lettre.

—Lâche jusqu'au bout, vous refusez de vous tuer ?

—Je refuse !

—Clément, vous semblez croire que je n'accomplirai pas ma menace. Vous vous trompez. Je vais rentrer chez moi et j'attendrai. Si dans une heure vous ne m'envoyez pas la déclaration que je vous ai dictée, si dans une heure je n'entends pas la détonation de ce pistolet, j'irai trouver M. de Vaudre auquel je dirai tout.

—Soit.

—Il est deux heures de l'après-midi. Quand trois heures sonneront, il faut que vous n'existiez plus !

Trécourt rentra dans son appartement, et debout, pendant une heure, les yeux fixés sur la pendule, il attendit. Trois heures sonnèrent. Il tressaillit et se pencha, Clément se ferait-il justice ? Rien ! Il n'entendit rien ! Le lâche ! En même temps on frappait à sa porte et celle-ci s'ouvrait. C'était Clément, le pistolet à la main, Clément le sourire aux lèvres. Il déposa l'arme sur le bureau de son père.

—Il m'est inutile, dit-il, je vous le rapporte.

—Ah ! vous me bravez, fit le comte, vous me poussez à bout !... Malheur ! malheur !

Et il sortit, ses deux mains crispées dans les cheveux, courant comme un fou. Cinq minutes après, une voiture roulait sur le gravier de l'avenue qui contournait l'étang de la Saunerie. Clément se mit à la fenêtre. C'était Trécourt qui partait en voiture. Quelques heures après, il était à Romorantin et se faisait introduire auprès du juge. Celui-ci n'était pas seul. Jean-Marc était là, le visage illuminé par la joie, Jean-Marc libre,—car aucun gendarme ne se trouvait dans les couloirs qui précédaient le cabinet,—Jean-Marc qui, en voyant le comte, se précipita dans ses bras en disant :

—Ah ! monsieur, que je suis heureux !

—Quoi donc ? qu'arrive-t-il ?

—On reconnaît que je ne suis pas coupable, et M. de Vaudre vient de signer une ordonnance de non lieu. Je vais donc respirer librement, et relever la tête, et ne plus être forcé de rougir !...

D'un regard Trécourt interrogea le juge.

—C'est vrai ! dit celui-ci.

Le comte ouvrit la bouche et fit un geste. M. de Vaudre s'interrompit et l'écouta, croyant qu'il allait parler, mais Trécourt, pris de tremblement s'était tu. Sur le point de livrer Clément, il reculait, il avait peur. Clément l'avait bien pensé, il n'oserait !...

C'est qu'en même temps que l'épouvante lui tenaillait le cœur, une réflexion rapide lui avait traversé l'esprit.

—A quoi bon livrer Clément, déshonorer le nom de Trécourt, puisque l'innocence de Jean-Marc était reconnue ?

Et il sortit du cabinet du juge d'instruction, tel qu'il y était entré, n'ayant rien dit.

#### IV

Lorsque Jean-Marc revint à la Saunerie, dès qu'on sut au château qu'il était de retour, Thérèse et la comtesse Jeanne accoururent pour lui serrer la main. Quand Thérèse fut seule avec lui, —elle avait pu se ménager habilement un moment de solitude, —elle lui dit :

—Nous n'avons plus à dissimuler notre amour. Samson, vous le savez, n'ignore plus rien.

—Comme il doit être triste ! Comme il doit me maudire !

Jean-Marc se rendit tout de suite chez son ami. Samson venait d'être averti par le comte et l'attendait. Ils étaient pâles tous deux, quand ils furent en présence, et ils avaient la gorge serrée. Ils se considérèrent une minute silencieusement, puis, soudain, des larmes gonflèrent leurs yeux, et ils se tendirent les bras. Ils restèrent longtemps poitrine contre poitrine, à se regarder, à se sourire.

—Enfin te revoilà libre... ils t'ont reconnu innocent !

—Mon ami ! mon frère !

—Oui, ton ami, ton frère. Tu peux toujours m'appeler de ce nom, car je n'ai pas cessé de le mériter... Ah ! je t'ai maudit, c'est vrai... Tu m'as fait au cœur une douleur si affreuse que j'en mourrais... mais non, il paraît qu'on n'en meurt pas... Les plus grands malheurs ne vous tuent point... Je t'ai pardonné... et regarde maintenant, je te souris... je n'ai plus d'autre préoccupation que celle de te savoir heureux... d'autre joie que celle de te revoir.

—Mon pauvre Samson ! C'est bien vrai, tu me pardonnes ? Comme tu as du souffrir !

—Hélas ! ami, dit-il, Thérèse ne t'a-t-elle pas tout avoué ?... J'ai cru que je dompterais son cœur aussi aisément que j'ai triomphé du mien... Je me sacrifiais. J'aurais voulu qu'elle fut à toi... Et j'aurais été si fier en la voyant à ton bras que j'eusse peut-être oublié mon amour pour elle... Pourquoi faut-il que tu aies tout deviné ? Pourquoi faut-il que Thérèse se soit trahie ?

—Cela vaut mieux ainsi, Jean-Marc, fit Samson d'une voix étouffée, oui, cela est préférable.

Il fit quelques pas, se promenant, très agité, pour combattre son émotion, dont il n'eût pas été maître s'il fût resté immobile. Puis, tout à coup, revenant à Jean-Marc :

—Nous ne devons demeurer plus longtemps sous le même toit que Clément de Trécourt, dit-il... tu devines pourquoi ?

—Je le devine.

—Cet homme est un misérable. C'est lui qui a assassiné Nativelle... incendiaire et assassin, aucun crime ne lui manquera... Et il t'a laissé soupçonner, accuser de ce crime, tu devines aussi pour quelle raison ?

—C'était une occasion de se débarrasser de moi, puisqu'il n'avait pas réussi pendant la guerre... ton tour viendra, prends patience !...

—Je ne lui en laisserai pas le temps.

—Que comptes-tu faire ?

—Ecoute. Clément a mérité la mort. Il faut qu'il meure. Depuis mon retour je ne l'ai point encore rencontré. Autrement et s'il s'était trouvé devant moi, je l'eusse provoqué.

—Tu n'en feras rien.

Samson lui prit les mains et tout bas, la voix altérée :

—Jean-Marc, dit-il, Jean-Marc, ne vois-tu pas que je veux mourir ?

—Oui, je le vois, et voilà pourquoi tu ne te battras pas ?

—Alors, puisque tu ne veux pas y consentir, c'est le sort qui décidera entre nous deux !

—Soit, dit Jean-Marc, après un moment d'hésitation.

—Nous allons descendre au jardin, où je vois Thérèse, pensive, qui se promène... Nous nous dirigerons vers elle... Le premier de nous deux auquel Thérèse adressera la parole, sera celui que le sort aura choisi pour se battre... Tu vois, Jean-Marc, je te favorise, en somme, car il est probable que ce sera toi.

—Allons ! dit le jeune homme.

Ils descendirent vers l'allée où Thérèse se trouvait. En les voyant s'approcher, celle-ci s'arrêta, les regardant venir. A quelques pas, ils s'arrêtèrent, souriant tous les deux, pour qu'elle ne devinât rien, et un peu pâles, malgré cela. Elle tendit les mains à Samson, et sans remarquer le brusque et nerveux mouvement de Jean-Marc :

—Mon ami, dit elle à l'ancien saltimbanque, vous avez dompté votre cœur... Le temps adoucira votre blessure... Et s'il vous faut, pour vous aider à oublier, une affection bien forte et bien vraie, un dévouement de sœur, ne les cherchez pas loin de vous, c'est près de moi que vous les trouverez !

Samson eut un sourire amer, aussitôt disparu.

Il pensait :

—J'espère n'avoir bientôt plus besoin du dévouement de personne.

Quand ils quittèrent la jeune fille, souriant toujours, Thérèse les regarda partir, en les suivant d'un œil rêveur.

—Il semble ne pas être aussi désespéré que je l'aurais cru. Dissimule-t-il, ou bien vraiment est-il guéri ?

De son côté, Samson disait à Jean-Marc :

—Le sort a bien fait de me choisir. Je ne vais pas perdre de temps. Dans cinq minutes, je serai devant Clément. Dans cinq minutes, s'il refuse de se battre, je lui aurai fait une si sanglante injure, qu'il sera le dernier des lâches s'il hésite.

—Sa haine lui servira de courage. Il se battra.

Samson demanda à un domestique si Clément était chez lui. Le jeune homme s'y trouvait, en effet. Samson se fit annoncer et fut introduit aussitôt. Clément était debout, un coude sur le coin de la cheminée de son salon et fumait un cigare. Il était pâle, et ses yeux étaient fiévreux. Pourtant il paraissait calme, et d'un geste froid, il indiqua un siège à Samson.

—Merci, monsieur, dit celui-ci, je n'ai que peu de choses à vous dire. Vous vous doutez bien un peu de la raison qui m'amène auprès de vous ?

—En aucune façon, cher monsieur. Nous vivons l'un auprès de l'autre au château. Nous nous rencontrons à tous les instants de la journée... Comment voulez-vous que je devine s'il y a des motifs mystérieux qui vous font rechercher ma présence aujourd'hui plus particulièrement ?

—Trêve d'hypocrisie. Il a été décidé entre Jean-Marc et moi que je me battrais avec vous. C'est un honneur que nous vous faisons, car ce que vous méritez, c'est le baigne, et non une mort honorable... Vous êtes un incendiaire et un assassin, et par dessus tout, un lâche, puisque vous laissez accuser et déshonorer un innocent... Mais si je veux bien que vos infamies et vos crimes restent inconnus... si je le veux, par amitié pour votre père... par pitié pour votre mère... je ne veux pas vous permettre d'autres indignités... Nous nous battons... Si vous me tuez, vous trouverez derrière moi Jean-Marc. Si vous tuez Jean-Marc, alors c'est que Dieu ne sera pas juste.

Clément avait laissé éteindre son cigare. Il en secoua la cendre, le ralluma, puis hochant la tête :

—Je pourrais discuter longuement sur tout ce que vous venez de me dire... J'aime mieux briser là... Je vous hais, vous et Jean-Marc... Je n'ai pu vous tuer, dans les guet-apens que j'avais préparés... eh bien ! va pour le combat à ciel ouvert... Quelle chose me dit que je vous tuerai... Vos armes ? L'épée ou le pistolet ? je n'ai pas de préférence, et je vous en abandonne le choix volontiers.

—Le pistolet !

—Nous nous battons, je l'espère, le plus tôt possible ?...

—Demain, à la première heure du jour, dans un carrefour de la forêt de Bruadan. A cette heure-là nous n'y trouverons personne.

—Nos témoins ?

—Nous n'en aurons pas. Le duel se continuera jusqu'à la mort de l'un de nous. Chacun de nous laissera, dans son portefeuille, une lettre destinée à mettre sa mort sur le compte d'un suicide.

—Soit. Vous avez vos pistolets. J'aurai les miens. Nous les chargerons nous-mêmes, sur le terrain.

—A demain donc !

—A demain !...



Ils se saluèrent froidement et Samson se retira. Et quand il fut parti. Clément, en jetant son cigare éteint une seconde fois, murmura :

—Voilà un homme mort.

## V

Trécourt, maintenant—depuis quelques temps déjà—n'osait plus regarder Toisoul et détournait les yeux quand il le rencontrait.

Le jour même où Samson provoquait Clément—presque à l'heure même où avait lieu cette provocation, Trécourt était au salon avec sa femme, lorsqu'un domestique, entrant, demanda au comte et à la comtesse s'ils voulaient recevoir Toisoul. Le domestique ajouta :

—M. Toisoul tient à être reçu par madame la comtesse et M. le comte, en même temps, car c'est à tous deux qu'il veut parler....

Et ce fut Jeanne, un peu étonnée, qui répondit :

—Qu'il entre !

—Le domestique ressortit et presque aussitôt Toisoul parut. Il s'arrêta d'abord sur le seuil, avec un geste machinal en arrière, comme si une dernière épouvante l'eût fait reculer, puis il passa la main sur son front et fit deux pas en avant, les yeux fixés sur le comte.

Puis il fit un léger signe et, à voix basse :

—Parlez, monsieur le comte.... le moment est venu.... Vous savez pourquoi je suis ici.... C'est à vous de tout dire, non à moi.

Trécourt semblait mort ou paralysé, tant son immobilité était grande. Il ne répondait rien encore.

Tout à coup, il appuya péniblement les mains sur les deux bras du fauteuil, se souleva : puis, n'ayant pas sans doute la force de se tenir debout, se laissa glisser à genoux. Et il resta ainsi, accroupi, les deux mains jointes, dans l'attitude de la supplication et du repentir, devant sa femme étonnée.

—Guy, que faites-vous ? Qu'avez-vous ?

—Toisoul, parle, toi !... parle ! Moi, jamais je ne pourrai....

Alors Toisoul, avant d'obéir, s'agenouilla, lui aussi, la tête basse, les mains jointes, et des larmes dans les yeux....

Lentement, d'une voix émue, il fit le récit que nous savons déjà.

Quand il eut fini, la comtesse poussa un grand cri et tomba privée de sentiment.

Deux heures s'écoulèrent. Jeanne ne reprenait pas connaissance. Inquiet, le comte sonna, et au premier domestique qui parut donna l'ordre d'aller chercher à Saint-Viâtre le docteur Flérimont. Le domestique sella un cheval et partit ventre à terre. Il ramena Flérimont en croupe, qui s'installa aussitôt au chevet de la malade.

Vers le milieu de la nuit, pourtant, et contre toute attente, elle parut s'éveiller complètement de sa torpeur.

—Laissez-nous, docteur, dit-elle d'une voix à peine distincte, je vais mieux.... Il faut que je parle à mon mari, sur-le-champ....

Il sortit. Le comte et Jeanne restèrent seuls. Jeanne se dressa dans son lit, et, lentement :

—Ainsi, c'est vous, Guy, qui m'avez volé mes enfants.

—C'est moi !

—Misérable ! Misérable ! Et qu'en avez-vous fait ?

—Jeanne, dit le comte, Dieu n'a pas permis que mon crime fut entièrement consommé.... Il a été plus indulgent pour moi que je ne le méritais.... il a permis que vos enfants survécussent à toutes les misères.... il en a fait des êtres fiers et nobles, dignes de vous.... il les a conduits auprès de vous.... et c'est là, presque sous vos yeux, qu'ils ont vécu, sans que vous vous en doutiez.... alors que, pendant longtemps, moi-même, je n'avais aucun soupçon.

—Eux près de moi ? Et je ne les ai pas reconnus ! !.... Et je leur ai parlé, sans doute ?.... Et ils ne savent pas que je suis leur mère ? Mais qui donc sont-ils, encore une fois ?....

Puis s'arrêtant, effarée, presque hors du lit :

—Ah ! Samson ! Jean Marc !.... Eux !.... Oui, n'est-ce pas ?

—Oui. Vous ne vous trompez pas ! !

— Ah ! Dieu, que je vous remercie !!

Après un moment de silence pénible, elle regrit :

— Allez chercher Samson et Jean-Marc. . . . Ne comprenez-vous pas que la fièvre me brûle le sang et que j'ai hâte de les voir ?

Il obéit — sans répondre — et sortit en chancelant. Il allait frapper chez Samson, quand il entendit derrière lui, dans le corridor où s'ouvrait l'appartement, des pas précipités qui se rapprochaient. Il tourna la tête et aperçut Barigoud ; le garde lui faisait des signes et avait l'air effaré.

— M. le comte, il est inutile de frapper à la porte de M. Samson. . . . M. Samson est parti, il y a quelques minutes. . . .

— A cette heure ?

— Oui, et M. Clément aussi. . . .

— Ensemble ?

— Ensemble, oui, mais ils se tenaient à quelques pas l'un de l'autre. . . . Je revenais de Bruadan, quand je les ai rencontrés. . . . Lorsqu'ils m'ont vu, ils ont dissimulé sous leur pardessus quelque chose que j'ai très bien reconnu pour être des pistolets de tir.

— Ils vont se battre ? Ah ! les malheureux !

Et tout bas, avec horreur :

— Ils vont se battre. . . . et ils sont frères !. . . .

En deux bonds il fut dans la cour. Lorsque Clément était sorti, pour éviter que des soupçons ne vissent à l'esprit des domestiques, il avait ordonné à l'un d'eux qu'il rencontra, de seller son cheval, et il s'était éloigné doucement, affectant l'allure d'un promeneur. Le cheval était prêt quand le comte descendit. Trécourt sauta en selle et, l'éperonnant vigoureusement, partit comme une foudre dans la direction de la forêt,

— Deux frères !! murmurait-il. . . . c'est horrible !!. . . . Et tout cela est ma faute !. . .

Pourvu que j'arrive à temps !. . . . Et si l'un des deux est tué ?. . . . n'importe lequel ! Que dire à la comtesse ?. . . .

## VI

Clément et Samson étaient sortis du château dès les premières lueurs de l'aube, et, se suivant à quelques pas, — ainsi que Barigoud les avait vus marcher, — ils étaient entrés dans la forêt. Le garde l'avait bien dit, c'était d'un commun accord, aux Chemins-Verts qu'ils se rendaient. Il leur fallut une demi-heure pour y arriver. Lorsqu'ils furent sur le terrain, ils chargèrent leurs armes, — puis mesurèrent la distance de vingt mètres. Ils se placèrent chacun à une extrémité d'une clairière, le bras pendant, le pistolet armé. . . . Deux autres pistolets étaient chargés d'avance, pour le cas où les premières balles seraient échangées sans résultat.

— Qui donnera le signal ? fit Clément, avec le même sourire froid.

— L'église de Saint-Viâtre, lorsque, dans cinq minutes, elle sonnera quatre heures !

Dans le lointain, tout à coup, un carillon clair tinta. . . . C'était le signal de l'église, complice de ce fratricide. Deux coups de feu lui répondirent. . . . ne faisant pour ainsi dire qu'une seule et même détonation. . . . Ni Clément ni Samson ne tomba. Ils abaissèrent leurs pistolets, et quand la fumée de la poudre, rabattue par un coup de vent, se fut dissipée, ils se regardèrent, un peu pâles tous les deux. . . . Comme la matinée — bien qu'on fût en été — était fraîche et humide, ils avaient gardé paletot et par-dessus.

— C'est à recommencer, monsieur, dit Samson. . . .

Machinalement, il boutonna son pardessus et passa la main sur son front. Puis il fit quelques pas, ramassa un pistolet et vint se replacer à son poste, droit et ferme. . . . l'œil brillant, les dents mordant les lèvres jusqu'à les ensanglanter. . . . Clément l'avait imité. Comme Samson, il attendait.

— Cette fois, dit-il encore, qui donnera le signal ?

— L'horloge de l'église répète l'heure, à cinq minutes d'intervalle. Attendons.

L'église sonna de nouveau. De nouveau, au premier son qui leur arriva, franchissant l'espace comme un glas funèbre, deux détonations retentirent. La balle de Clément passant près de l'oreille de Samson dévia, derrière lui, contre un tronc de chêne. Pourtant, deux gémissements répondirent aux deux coups. Un cri venu des broussailles. . . . L'autre cri — de rage — poussé par Clément.

Le misérable venait de tomber, la tête fracassée. . . . et, après deux soubresauts, resta immobile. Il était mort. Le fratricide était consommé !. . . .

Alors, chose étrange, Samson lui-même s'affaissa dans les herbes... à genoux... déboutonna son pardessus... son paletot... et sa poitrine apparut, trouée par la première balle de Clément... Il avait eu l'énergie — alors qu'il était blessé mortellement peut être — de lutter contre une souffrance horrible jusqu'au moment où il avait vu Clément à ses pieds !... Mais, au cri de rage de Clément, un autre cri — de douleur — avait répondu, partant des broussailles. Qui l'avait poussé ?

Nous avons laissé le comte à cheval se précipitant comme un fou vers le bois où la rencontre devant avoir lieu. Il arriva au moment du premier coup de feu. Il cria, levant les bras, avec un geste convulsif :

— Arrêtez ! arrêtez ! Mais bien qu'il fit tous ses efforts pour que sa voix portât jusqu'à la clairière en résonnant forte et distincte, il lui semblait qu'il criait comme dans un rêve ; sa voix s'arrêtait dans sa gorge contractée par l'épouvante. Et c'est au moment où il essayait ainsi de les avertir, qu'à Saint-Viâtre l'église sonna quatre heures pour la seconde fois. C'est à ce moment que Clément et Samson tirèrent de nouveau ; à ce moment que la balle de Clément, passant près de l'oreille de Samson, ricochait contre un arbre et allait atteindre le comte de Trécourt en plein corps !

Il roula sur l'herbe, pendant que, de son côté, Samson, à bout d'énergie, s'effondrait sur la mousse et s'évanouissait. Et c'est là que Barigoud, qui avait suivi le comte, trouva ces trois corps. Il alla droit au comte : Trécourt ouvrit les yeux.

— Ne t'occupe pas de moi... va près de ces malheureux... secours-les... Ah ! sauve les surtout !...

Cours chercher une voiture et ramène, avec elle, le docteur Flérimont...

Enfin, le docteur Flérimont arriva sans prononcer une parole il jeta un regard sur la clairière. Il se contenta de se pencher sur Clément. Clément n'avait plus besoin de lui et le docteur ne perdit pas, à essayer de le rappeler à la vie, un temps précieux pour les autres. Puis il, examina la blessure de Samson, son la plaie. Jean-Marc qui était arrivé quelques temps avant dans une anxiété facile à comprendre une anxiété cruelle ; quant à Samson, il était si faible qu'après avoir rouvert les yeux et reconnu son frère, il était retombé en syncope. Flérimont se releva :

— Il a perdu beaucoup de sang. Pourtant la blessure n'est pas mortelle... la balle a dévié, heureusement. Je crois pouvoir répondre de sa vie !

Jean-Marc, dont les nerfs se détendirent tout à coup, éclata en sanglots : il ne pouvait plus se retenir. Puis le docteur examina le comte à son tour. La blessure était très grave. La balle avait atteint le ventre et pénétré dans les intestins, où elle avait fait, sans doute, des ravages mortels. Flérimont n'osait se prononcer.

— Suffrez-vous beaucoup ? demanda le médecin.

— Horriblement !... dit le comte... Mais ne me cachez rien, docteur... je ne crains pas la mort...

Et il ajouta plus bas :

— Au contraire, je la désire... oh ! je la désire ardemment !

— Je ne désespère pas de vous sauver, fit le médecin... Je vais vous faire transporter au château ; là, je serai plus à l'aise pour m'assurer du trajet de la balle... Vous ne ressentez pas d'étouffements ?

— Non.

— Et vous n'avez pas l'ombre de fièvre, c'est étrange !

Le corps de Clément fut porté dans la voiture ramenée par Barigoud : le comte de Trécourt y fut transporté aussitôt ; et ce fut au pas que l'on regagna le château. On étendit Samson sur une botte de paille, dans une voiture de paysan que l'on envoya chercher. Jean-Marc était à ses côtés, lui soutenant la tête. Les cahots, dans les défoncements d'une route mal entretenue, arrachaient des gémissements au blessé. A peu près au même moment où Samson était installé chez le docteur, Trécourt arrivait au château. Les domestiques, prévenus par le garde, étaient accourus : l'épouvante régnait parmi eux ; ils s'interrogeaient à voix basse, essayant de comprendre le mystère de ce funèbre drame. La comtesse, malade, n'avait pas été prévenue. Thérèse, seule, connut tout de suite la triste vérité ; mais elle ignora, comme tout le monde au château, le duel et ses dramatiques incidents. Le corps de Clément fut mis sur un lit dans sa chambre le comte fut transporté dans son appartement, où Flérimont lui donna les premiers soins. La fièvre, après quelques heures, se déclara intense, presque foudroyante chez le blessé. Une énergie extraordinaire l'avait soutenu jusqu'alors, mais la nature commençait à reprendre ses droits. Le médecin comprit qu'il était perdu. Trécourt, du reste,

conservait encore sa présence d'esprit, bien qu'il se sentit d'une faiblesse extrême, et il ne se faisait aucune illusion.

—Docteur, dit-il, faites venir près de moi—si elle a la force de marcher—la comtesse et mon intendant Toisoul ; puis vous nous laisserez seuls.

Le Docteur obéit, il se rendit auprès de la comtesse et avec des ménagements extraordinaires lui apprit la blessure du comte et la mort de Clément, attribuant les deux à un accident.

—C'est tout, dit Flérimont, ne jugeant pas à propos de parler de Samson, ce qui l'aurait obligé à raconter le duel....

—Venez !....

Elle sortit, l'entraînant, et ils entrèrent chez le comte. Celui-ci, en la voyant, essaya de se soulever, mais n'y réussit point. Il eut à peine la force de faire un signe à Flérimont :

—Docteur, priez Toisoul de se rendre chez moi !....

Et quand Trécourt et Jeanne furent seuls, Trécourt tourné vers Jeanne, et Jeanne à genoux près du lit :

—Je vais mourir, dit-il.... le docteur vous a tout raconté ?

Et la comtesse, anéantie, pouvant à peine parler :

—Il m'a dit.... oui.... quel horrible accident me privait de mon fils.... et de mon mari !!....

Trécourt respira. Il ne savait pas quelle histoire avait racontée Flérimont, mais cela le soulageait d'apprendre que Jeanne ne connaissait pas la vérité.

—Jeanne, fit le comte, avant que je meure, me pardonnerez-vous !

Elle se taisait. Lui, s'affaiblissait de plus en plus.

—Jeanne ! dit-il l'implorant du regard ; mon crime est grand, mais toute ma vie s'est passée à me rappeler et à souffrir !

Elle se taisait toujours. Elle avait beau consulter son cœur, elle ne trouvait point de pardon pour lui ! A ce moment, la porte s'ouvrit. Toisoul entra, humble, craintif, et s'approcha du lit :

—Toisoul, dit le comte, écris l'histoire de l'enlèvement de Jacques et de Georges.... Hâte-toi.... et donne que je la signe et que j'en atteste la véracité avant de mourir....

—J'avais prévu votre demande, dit Toisoul, voici ce récit.... monsieur le comte, lisez et signez !

Le comte écrivit d'une main tremblante :

“ Ce récit a été écrit sous ma dictée ; tout ce qu'il contient est de la plus scrupuleuse exactitude ; je l'affirme ; sur le point de mourir, je le jure !.... Je le lègue à la comtesse de Trécourt pour qu'elle s'en serve selon que bon lui semblera.”

L'effort qu'il avait fait l'avait mis à bout de forces. Ses yeux se voilèrent, et pendant une minute, il resta anéanti ; seule sa respiration sifflante indiquait qu'il n'était pas mort.

—Jeanne, dit-il encore, ma chère Jeanne ! me pardonnez-vous ?

Elle hésita une dernière fois, puis, étendant la main :

—Je vous donne votre pardon, Guy, parce que vous allez mourir !.... Si vous aviez vécu, je ne vous eusse point pardonné.

Il eut un spasme, se souleva dans son lit, presque debout sur les deux mains, puis retomba.

—Toisoul, dit-il, Toisoul, approche-toi de moi, très près.... mets ton oreille contre mes lèvres.....

Toisoul obéit. Alors le comte, très bas, si bas que la comtesse qui pleurait, la tête entre ses mains, n'entendit pas :

—Toisoul, il faut que la comtesse ignore toujours comment Clément et moi nous sommes morts !.... Il faut qu'elle ignore le duel de Clément et de Samson !.... Il faut qu'elle ignore même que Samson est blessé !....

—Je vous obéirai, dit Toisoul.

Cinq minutes après, le comte avait des convulsions qui lui amenaient du sang aux lèvres et il expirait, étouffé.

## VII

Clément et Trécourt furent enterrés le même jour, la messe fut dite à cette petite église de Saint-Viâtre, où a commencé notre récit. Dépeindre la douleur de la comtesse Jeanne est impossible. En vain, Thérèse s'efforçait elle de la consoler... elle était si abattue par ce malheur imprévu, qu'elle n'écoutait même plus les douces paroles de la jeune fille. Une seule espérance luisait dans les ténèbres de ce deuil lamentable : revoir Jacques et Georges ? Sans cette espérance, elle eût succombé certainement.

Un jour, la comtesse dit à Toisoul :

—Vous devez connaître la retraite de Jacques et de Georges... Pourquoi se sont-ils éloignés de moi subitement ? Je veux les voir ; je veux qu'ils viennent. N'ai-je pas assez souffert, de par votre crime?... Mon deuil n'est-il pas assez grand ? Qu'attendez-vous ? Toisoul répondit :

—Jean-Marc et Samson ignorent leur bonheur ; ils sont partis, appelés par les affaires de leur fabrique, le matin même où M. de Trécourt et son fils ont été tués... Ils reviendront bientôt, je l'espère. Et aussitôt revenus, ma dame la comtesse pourra leur dire..

Quinze jours se passèrent ainsi,

Samson était rétabli. Il était un peu pâle et ses yeux étaient cerclés de bistre, mais Flérimont lui avait dit en souriant :

—Vous voilà sur vos jambes. Vous pouvez aller et venir. Je ne vous en empêche pas. Seulement, une petite toute petite recommandation que je vous prie de ne pas oublier.

—Parlez, docteur... je suis prêt à vous obéir.

—Toute émotion vous est provisoirement interdite. J'ai averti Jean-Marc afin qu'on veille sur vous !... Sur ces entrefaites. Toisoul avait pris Jean-Marc à part.

—Monsieur, avait-il dit, la comtesse de Trécourt a une grave révélation à vous faire.

—Une révélation ! fit Jean-Marc étonné.

—Qui intéresse votre bonheur et celui de M. Samsom... Si j'en crois ce que M. de Trécourt m'a confié, vous n'avez jamais connu vos parents ?

—C'est vrai ! dit Jean-Marc, ému... De quoi s'agit-il ?

—Madame de Trécourt vous renseignera, monsieur... Je n'ai pas reçu, moi, de mission à cet effet...

—Que dites-vous ?

—J'ajouterais que vous aurez autant de droit l'un que l'autre de vivre sous le même toit. J'outrepasse mon devoir en vous disant que M. Samson et vous, monsieur, vous êtes frères !

—Frères !! dit Jean-Marc avec un cri de joie folle. Frères !! Est-il possible?... Ne vous abusez vous point ? Quelles preuves en avez-vous !

—Madame la comtesse de Trécourt vous dira tout !

—Que Samson va être heureux !!

—Soyez prudent, monsieur. N'ai-je pas entendu dire au docteur qu'il n'était pas complètement guéri et qu'une émotion lui serait dangereuse ?

—C'est vrai !! Mon Dieu, que faire ?

—Lui cacher son bonheur quelque temps encore... et prier madame de Trécourt de ne rien lui dire, jusqu'à ce qu'il soit rétabli et que tout péril ait disparu.

—Le conseil est sage. Allons au château.

Quand il entra dans la chambre de la comtesse, amené par Toisoul, Jeanne dut comprimer à deux mains les battements de son cœur, elle se sentait défaillir... elle eût voulu, aussi, lui tendre tout de suite les bras et le serrer sur son sein cet enfant qui était le sien et dont elle avait été séparée pendant un si long temps... mais elle devait se contrain-

dre une dernière fois... il fallait qu'elle fit, avant tout, un long et douloureux récit... le récit du rapt !... Et quand elle eut fini, elle s'adressa à Toisoul :

—A vous de dire le reste !

Et Toisoul, la tête basse, fit à son tour la triste histoire que l'on connaît...

Aux premiers mots, Jean-Marc, avait jeté un cri... La comtesse lui avait imposé silence

—Ecoutez jusqu'au bout, Jean-Marc.

Mais Jean-Marc, déjà, comprenait, et couvrait de baisers fous, égarés, les deux mains de sa mère. Et Toisoul acheva, disant tout, le crime et l'abandon, et les recherches, et l'aveu que le comte en avaient fait, il n'y avait pas bien longtemps. Quand il eut fini, Jean-Marc et Jeanne pleuraient. Et Jeanne, ayant pris entre ses mains la tête de son enfant, la couvrait de baisers passionnés, disant :

—Mon Georges ! mon Georges ! mon fils chéri !

Pourtant, tout n'était pas terminé avec ce cruel martyre ; une dernière épreuve—la plus grande peut-être—attendait Jeanne.

Samson, depuis le duel était resté sombre et silencieux. La nuit même qui suivit le jour où la comtesse avait serré sur son cœur Georges, retrouvé, le pauvre Samson ne dormit pas.

Accoudé sur le balcon de la fenêtre, il regardait vaguement devant lui, suivant, au loin, en son esprit, une apparition qu'évoquait son cœur : l'image de Thérèse. De Thérèse... l'amour d'autrefois... de Thérèse, qu'il aimait toujours... de Thérèse, qui ne l'aimait pas. Ah ! que la vie lui semblait lourde, à présent. Il pleurait, l'ancien petit saltimbanque. Et tout à coup, il murmura d'une voix étouffé : Qu'ils soient heureux... moi, j'aime mieux mourir... Leur bonheur, auquel j'assisterais tous les jours, finirait par me rendre mauvais !! Il rentra... laissant la fenêtre ouverte.

Alors, il se déshabilla, lentement, méthodiquement ; sur sa poitrine de colosse, le matin même, le docteur avait encore posé soigneusement un bandage. Ce bandage, Samson l'enleva, d'un coup de main brutal. Un trou rond apparut, rouge, qui saigna, quand il arracha les linges ; — la blessure mal guérie. Puis il appuya, de la main droite, le stylet sur la plaie encore vive. Et sans qu'il poussât un soupir plus profond, sans que sa figure se contractât, sans cri, sans plainte, il enfonça doucement le poignard dans la plaie... L'arme disparut presque tout entière... Alors il la retira, la remit dans la panoplie, et tomba sur le lit où il resta immobile... Il semblait ne point souffrir ; pourtant il était horriblement pâle ; il étouffait ; un épanchement interne se produisait ; malgré toute sa puissance sur lui-même il eut, par deux fois, un râle de détresse... Tout à coup il se dressa, en un effort de suprême agonie, baisa une fleur flétrie qu'il gardait, prononça un mot, un seul : "Thérèse !" et resta immobile. Le pauvre Samson avait vécu !

## VIII

En s'apercevant, le matin, que Samson ne sortait pas de sa chambre, Flérimont alla frapper à la porte. Personne ne répondant et la porte n'étant pas fermée, il ouvrit. Samson était étendu dans son lit, inerte et froid. Le docteur se hâta de le découvrir, de l'examiner... que pouvait-il?... constater la mort!... mais le simple examen de la blessure lui révéla le suicide !! Jean-Marc fut averti aussitôt, et tomba inanimé, sur le corps de son frère. Quand il revint à lui, sa première pensée fut pour la comtesse !... Quelle effroyable nouvelle à lui apprendre !... De ses deux fils retrouvés, voilà que l'un était à jamais perdu, pour tous !! Flérimont devinait dans le drame qui se déroulait sous ses yeux depuis quelques jours un secret de famille, et discret ne voulait pas le pénétrer. Il n'osa pas avouer à Jean-Marc le suicide de son frère : il fit bien... Jean Marc aurait compris et sa vie en eût été empoisonnée.

La comtesse, quand elle apprit la vérité,—et Jean-Marc lui dit que Samson avait suc-

combé à une rechute reproduite par une imprudence,—elle fut atteinte d'un accès de délire qui dura de longues semaines pendant lesquelles Flérimont désespéra plus d'une fois de la rappeler à la raison. Enfin, elle guérit. Deux enfants lui avaient été enlevés; il lui en restait pourtant deux autres. Jean-Marc et Thérèse.... Le premier ne sut jamais pourquoi était mort Samson. Seule, Thérèse devina. Et si, plus tard, un nuage passa sur son front, lorsqu'appuyée sur le bras de Jean-Marc, elle rêvait au passé, c'est que devant elle apparaissait tout à coup la loyale figure du doux et brave garçon qui l'avait tant aimée....

FIN

---

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes, adressez la Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 30 Rue Hospital, Montréal.

---

# L'ENLÈVEMENT MYSTÉRIeux

PAR

XAVIER DE MONTEPIN

Auteur de "LA PORTEUSE DE PAIN," de "LA MARYEUX," du "MEDECIN DES PAUVRES," etc., etc.

Qui n'a pas entendu parler de Xavier de Montépin, et lu un ou plusieurs de ses ouvrages? Son brillant talent n'est égalé que par sa grande renommée. C'est au point de vue de son mérite que nous avons mis sous presse pour paraître vers le 1er avril, dans le 16ième numéro de la *BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE* un des derniers romans de cet auteur favori. Tous ceux qui liront

## L'ENLÈVEMENT MYSTÉRIeux

diront avec nous que nul autre écrivain aurait pu créer un roman qui réunit à un aussi haut degré l'intérêt dramatique, les situations émouvantes et surtout la vraisemblance.

Cet auteur a fait de l'histoire d'une jeune fille du peuple une œuvre exquise, pleine de charme et d'émotions. Voici en peu de mots le résumé du récit. Tout d'abord il présente aux yeux du lecteur des caractères farouches qui plus tard feront l'enlèvement. Ces caractères sont dépeints d'une main de maître et pris sur nature. Les préparatifs de l'enlèvement, l'enlèvement lui-même suivent de près; enfin, le retour de l'enlevée et sa vie, son amour honnête partagé par un gentilhomme pauvre, etc.

Le lecteur est captivé par l'intérêt de ce roman qu'il savoure depuis le premier chapitre jusqu'à la dernière page. Sur réception de 10 cts. ce volume sera expédié à toute personne qui voudra bien en faire la demande.

Leprohon et Leprohon,

EDITEURS.

N.-B.—A l'avenir notre publication paraîtra régulièrement le 1er de chaque mois.

# AVIS.

Chance exceptionnelle à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE est de \$1.25 par an ; mais d'ici au 1er mai 1895, à tous ceux qui nous renverront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 numéros), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYERX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

"**VIES BRISÉES**," grand roman émouvant, par Jules Mary.

---

---

## COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON,  
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de \_\_\_\_\_ 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer \_\_\_\_\_ comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.



# LA MALEDICTION D'UN PERE

PAR

EMILE RICHEBOURG

Ce roman, dont la moralité est inattaquable, a obtenu un immense succès en France et obtiendra certainement un autre succès comparable au Canada.

Les scènes qui s'y déroulent sont très émouvantes et attendrissent le cœur le plus dur. Il est impossible de lire ces pages, écrites dans un style admirable et charmant, sans verser d'abondantes larmes.

Après avoir assassiné le fiancé de sa fille, le père meurtrier chasse son enfant du toit paternel; la malheureuse fille vit pendant dix-neuf ans dans la pauvreté et les misères les plus cruelles: elle refuse de se rendre à l'appel de son père qui lui ouvre ses bras et veut lui pardonner. Le pauvre père est dévoré par les remords; il pleure sans cesse l'absence de sa fille, qu'il aime, toujours, il lui offre son immense fortune, mais l'infortunée jeune fille, le cœur brisé, n'a pas le courage de revenir à la maison, elle continue sa vie errante, elle mendie pour ne pas mourir de faim.

Une nuit au moment où elle faisait un pèlerinage sur la tombe de son fiancé, elle est surprise par un ancien ami qui la ramène au toit paternel; elle se rend au chevet de son père quelques instants avant que celui-ci rende le dernier soupir. Le vieillard eut le temps de recevoir sa fille, de la presser dans ses bras, de lui pardonner et d'obtenir son pardon.

Voilà un faible aperçu du roman que nous annonçons. Il contient 396 pages et est imprimé sur bon papier.

Sur réception de 35 cts. ce roman sera expédié à toute personne qui voudra bien en faire la demande.

Ecrivez votre adresse très lisiblement.

**LEPROHON & LEPROHON,**

Editeurs: - - - - - 25 rue St Gabriel, Montréal.

---

## LA MAYEUX

PAR

XAVIER DE MONTÉPIN

Nous n'avons pas à faire l'éloge du romancier si populaire, auteur du **BIGAME**, du **MÉDECIN DES FOLLES**, de la **PORTEUSE DE PAIN**, du **FIACRE No 13**, du **MÉDECIN DES PAUVRES**, de **TROIS MILLIONS DE DOT**, et de tant d'autres romans dont les lecteurs n'ont pas oublié l'immense succès.

L'œuvre nouvelle de Xavier de Montépin:

### LA MAYEUX

ne le cède en rien à ses devancières. Ce récit tout parisien, cette mise en scène dramatique et poignante des souffrances d'une adorable jeune fille fera naître de profondes émotions et couler bien des larmes. Si étranges et si effrayantes que soient quelques-unes des scènes de ce drame parisien, c'est néanmoins une histoire vraie, à la lecture de laquelle on éprouvera les émotions tour à tour violentes et douces que l'auteur de la **PORTEUSE DE PAIN** sait ménager avec autant de talent que de réussite.

### LA MAYEUX

tel est le titre de ce roman, est appelé à un succès sensationnel. Ce volume sera adressé franco, par la malle, à la réception de 40 Cts en argent ou en timbres-poste.

**LEPROHON & LEPROHON,**

Editeurs: - - - - - 25, Rue St-Gabriel, Montréal.

# Ouvrages à Prix Réduits.

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c. valant	\$1.50
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c. "	2.50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c. "	1.50
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	40c. "	3.00
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25c. "	1.75
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c. "	1.00
"Le Drame de Bicêtre" ou Amour et Haine.....	25c. "	2.50
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....		50
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"Français de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Mar- nette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....		50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villerai," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c., par poste	30
"La Forêt de Bondy." Magnifique volume illustré.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1538.....		25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50 cts. Par poste	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c., par poste	30
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....		15
"Prima Vera," par M. Maryan.....		10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....		10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
"Charge d'Amé," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p..		15
"Mille et une Nuits,".....		50
"Secrétaire Universel,".....		25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc.....	35c., par poste	40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....		25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....		50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbree.....		15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....		25
"La seule et vraie Clef des Songes".....		6
"La Clef des Songes".....		12
"La seule et vraie Clef des Songes".....		70
"La Double Clef des Songes".....		30
"L'Amoureux de la Préfète.".....		10

## CHANSONNIERS

"Répertoire Ls. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....		25
"Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....		35
"Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....		35
"Album du Chanteur," Les plus jolies romances modernes avec musique.....		35
"20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....		1.00
"La Muse Populaire." Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....		50
"La Gaudriole." Recueil de chansons comiques et de chansonnettes suivies de mo- nologues en vers et en prose. 1 volume, avec musique.....		40

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ : **LEPROHON & LEPROHON,**

EDITEURS

**25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.**

N.B.—Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

## **Volumes a 15 Cents.**

---

- Jean de Kerdren, par Jeanne Schultz  
La Neuvaine de Colette " "  
La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.  
Un Crime Mystérieux, par Léon Bochet.  
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.  
Bérangère, par Edouard Delpit.  
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.  
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.  
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.  
L'Ombra, par A. Gennevraige.  
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinsseau.  
La peau du Lion, par Chs. de Bernard.  
Le Roman d'un Médecin de Champagne, par M. Maryan.  
L'Assassin, par J. Lerminas.  
Disparu, par Albert Delpit.  
Aurette, par Henry Greville.  
Vaillante, par Jacques Vincent.  
Monsieur Barnes de New-York, par A. C. Gunther, trad.  
Mademoiselle Marsan, par Mary Floran.  
Ma Belle-Mère.  
La Femme de mon Fils, par Daniellè d'Arthez.  
Procès Mercier, par I Tarte.  
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rambeau, par Geo. Ohnet.  
Une Folie, par Jeanne Mairêt.  
Le Péché de Madeleine, par Mme Caro. Le chant du Cygne de G. Ohnet.  
Mon Oncle et Mon Curé, par Jean de LaBrète.

---

## **Volumes a 10 Cents.**

---

### CEUVRES DU CHANOINE SCHMID

- Le Jeune Henri.  
Agnès ou la Petite Joueurse de Luth.  
Itha, ou la Vertu Persécutée.  
Geneviève.  
Eustache. Episode des premiers temps du christianisme.  
Marie, ou la Corbeille de Fleurs.  
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attrait journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do .....	25
3ème do .....	15
4ème do .....	10
5ème do .....	5
6ème do .....	4
7ème do .....	3
8ème do .....	2
86 primes à \$1.00 .....	86

94 primes.....\$200

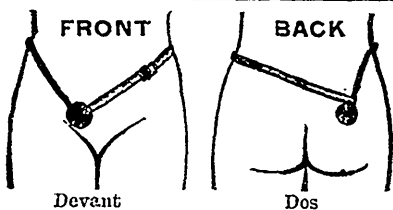
Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

**BERTHIAUME & SABOURIN**

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTRÉAL.



Le Bandage **SILVER** tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter. C'est le plus parfait connu. Un spécialiste est toujours présent.

**Montreal Silver Truss Co**

BUREAU : 180 RUE ST-JACQUES

Chambre 6

Prendre l'ascenseur.

1ère étage

## AVIS

ON se charge, à la librairie LEPROHON & LEPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

**LEPROHON & LEPROHON,**

Editeurs:

De la Bonne Littérature Française.

25 RUE ST-GABRIEL, MONTRÉAL.

**Dr. J. G. A. GENDREAU,**

CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2318.

**BURNETT'S CITY EXPRESS.** For the removal of Furniture, Pianos, Baggage, etc., Safes Hoisted and Lowered to and from all parts of the City. Large Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties. Terms Moderate.

Office 339 St James Street  
Telephone 2636. Montreal.



**UN BIENFAIT POUR LE  
BEAU SEXE**

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

**SANTÉ ET BEAUTÉ**

Une boîte avec notice. \$1.  
6 boîtes pour \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de 1ère classe.  
Dépot général pour la Puisseance: L.A. Bernard,  
1882 Ste Catherine.  
Montréal Tél. Bell. 6513

**EDMOND HARDY,**  
Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

**No. 1637 RUE NOTRE-DAME,**  
Tel. Bell 2466. MONTREAL.

ÉTABLI DEPUIS 40 ANS

**CHS. LAVALLEE,**

Successor de Lavallee

**INSTRUMENTS MUSICAUX**

35 COTE ST LAMBERT, MONTREAL

Détailleur dans toutes sortes de marchandises musicales. Instruments à cordes, une spécialité. Instruments d'occasion achetés et vendus. Réparations de toutes sortes promptement exécutées et à des prix modérés. VIOLONS FAITS À ORDRE.

**L. N. LAMARCHE & CIE**

RELIEURS

No. 11 RUE STE-THERESE,

(Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel)  
MONTREAL.

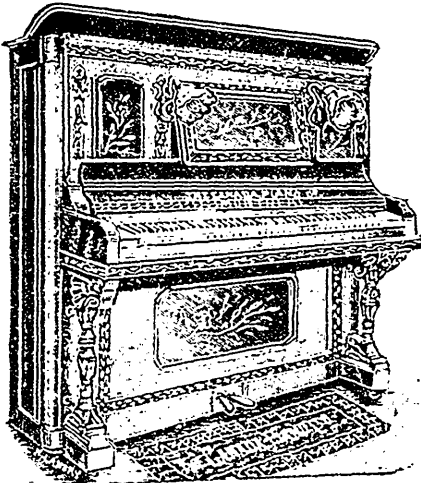
**N. LEVEILLEE, MARCHAND  
TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeFonmancourt

No. 138 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.



**La Canada Piano Co.,**

Marchands de Pianos, Orgues et Machines à Coudre des meilleures manufactures Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des conditions les plus faciles.  
Venez examiner notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos

GOLDSMITH, New-York.

THE WAGNER PIANO, Ontario,

FOISY, Montréal

Chaque piano est garanti pour dix ans.  
Nos prix sont les plus bas.

**A. HURTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.**

REÇU LE

PROPRIETAIRES

138 RUE STE CATHERINE, MONTREAL

Une visite est sollicitée.

BIBLIOTHEQUE NATIONALE  
DU QUÉBEC